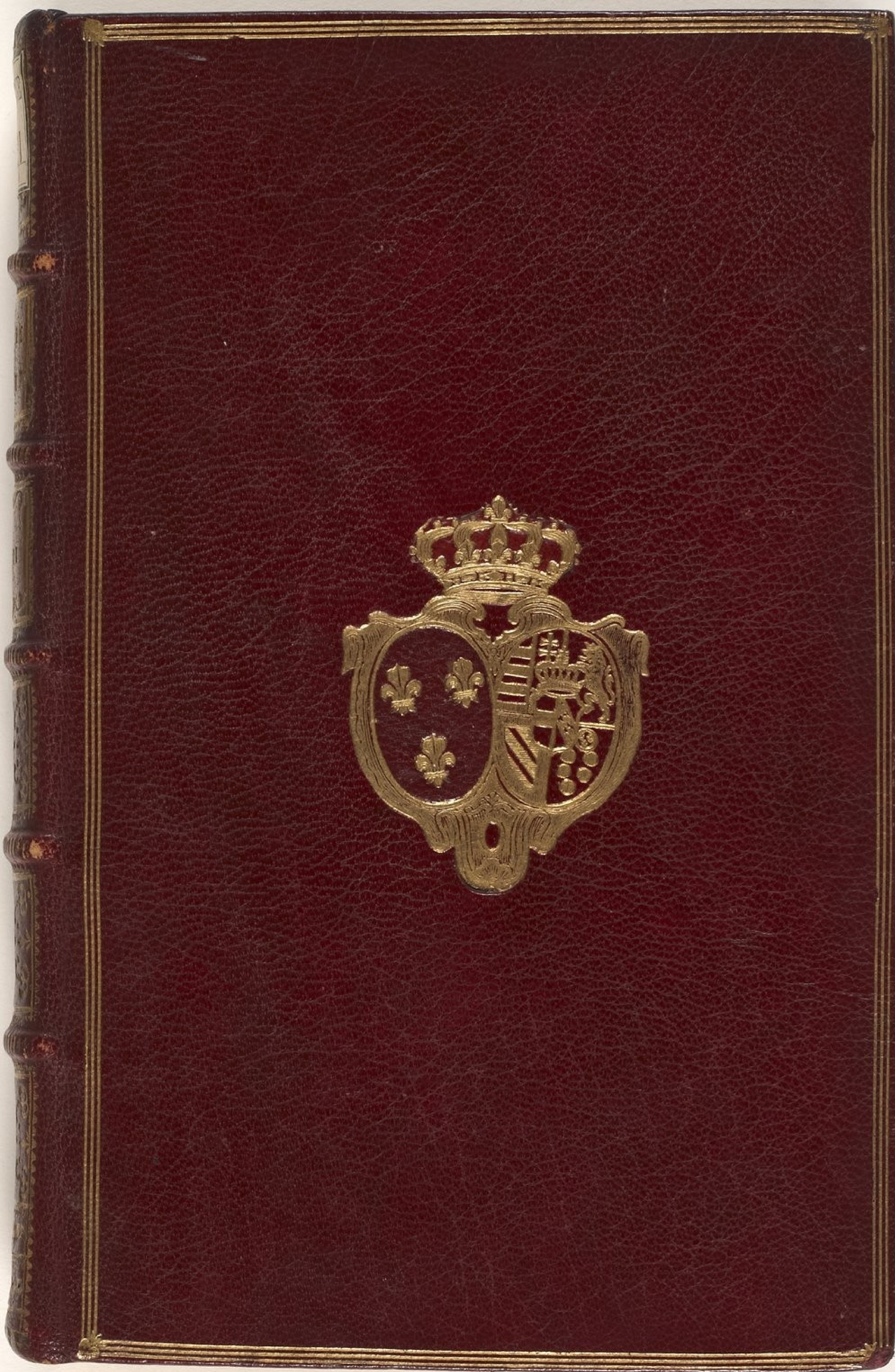
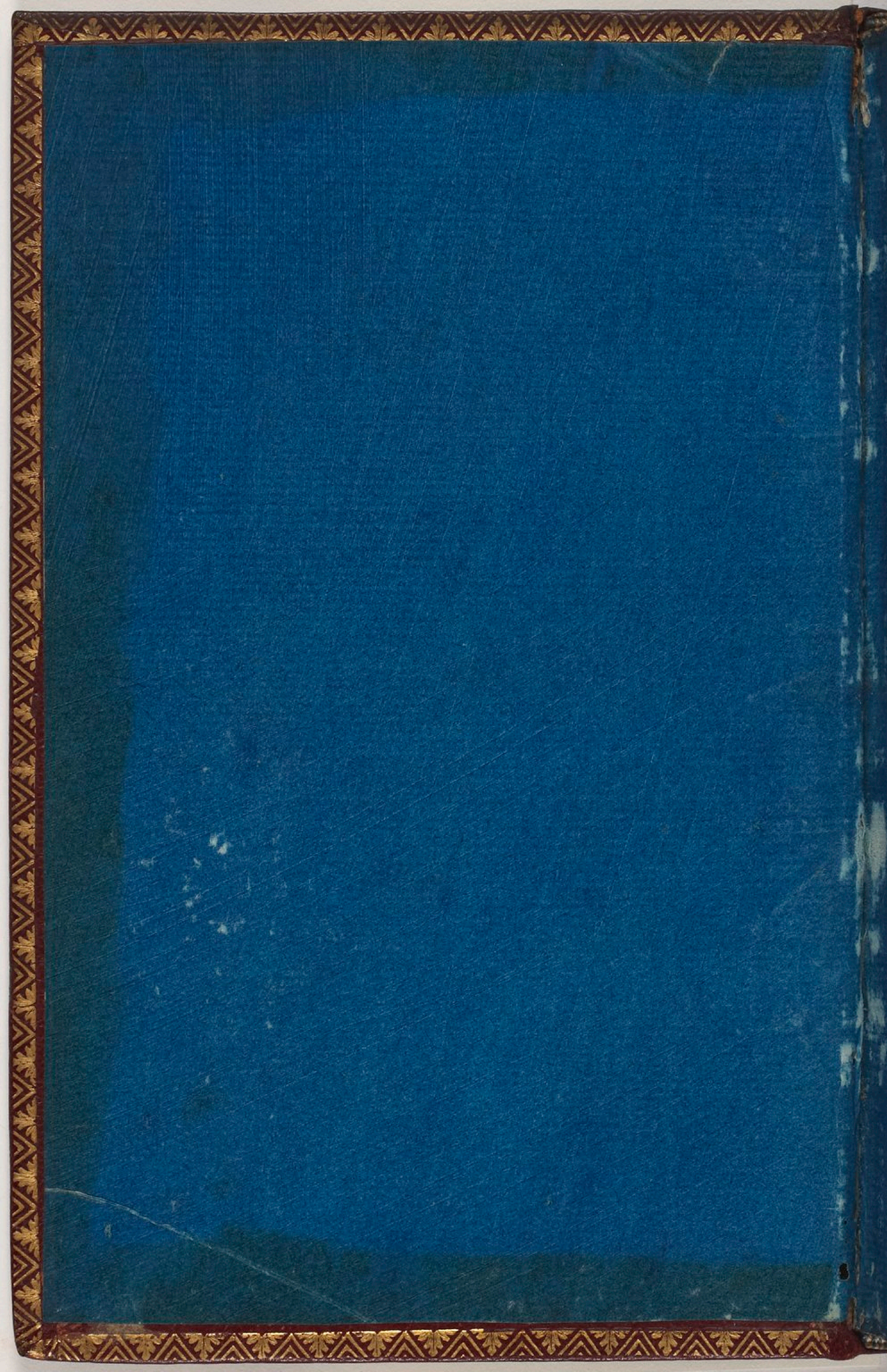
Contes moraux / , par M. Marmontel,...

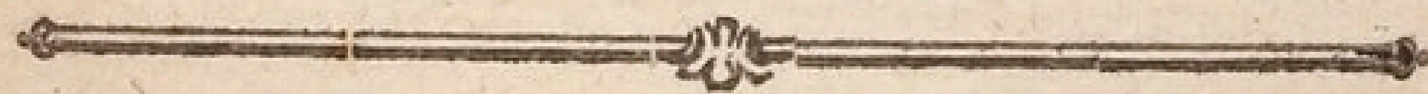




CONTES MORAUX.



TOME SECOND.



CONTES
MORAUX,
Par
M. MARMONTEL,
de l'Academie Françoise.



A PARIS
Chez J. Merlin Libraire,
Rue de la Harpe.
M.DCC.LXV.

H. Gravelot inv. Duclos Sculp.

TABLE DES CONTES

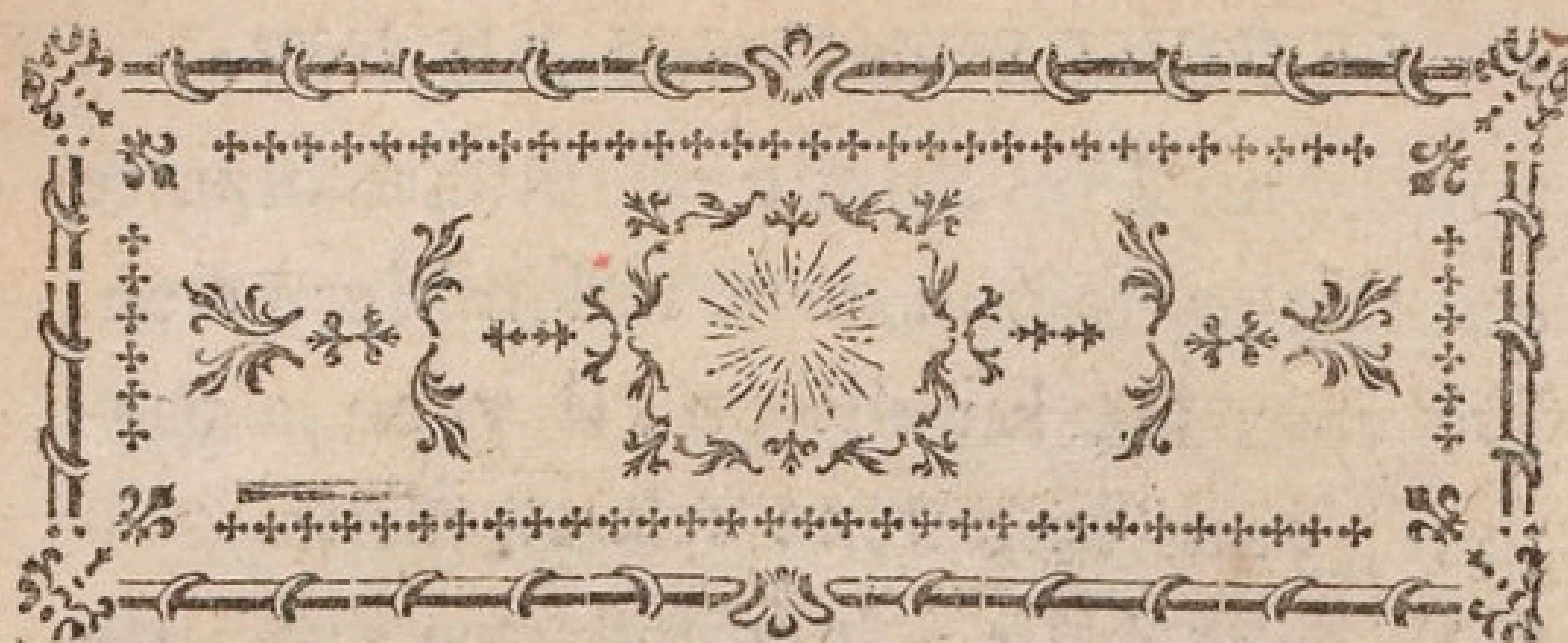
Contenus dans le ſecond Tome.

ERRATA.

Pages 67,	5,	raſſembler; *liſez*, raſſemblant
139,	6,	de plaiſir ; *liſez*, le plaiſir
148,	15,	n'avoient; *liſez*, n'avoit
259,	24,	c'ede ; *liſez*, c'eſt de
218,	6,	*après* ſon bien, *met.* un point
279,	9,	*après* les peres, *eff.* la virgule
309,	18,	tu eſt ; *liſez*, tu es
320,	19,	j'étoit ; *liſez*, j'étois
322,	3,	peu ; *liſez*, peut
364,	17,	*a rès* que dites-vous ? *met.* ce trait—qui marque le dialogue



LE PHILOSOPHE SOIDISANT



CONTES MORAUX.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE depuis quelques années n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espece d'hommes-là, dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle; car dans tous les récits que j'en-

tends, un Philoſophe eſt un être bizarre qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a partout, vous en aurez : cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta quelques jours après le ſentencieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe, demanda-t-elle en le voyant? Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la Philoſophie, n'eſt-ce pas? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou ſi vous voulez la ſageſſe. Ce n'eſt que cela, dit Doris? Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi, dit à demi-voix la naïve Lucinde; car on m'a répété cent fois, qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe en faiſant des heureux. Bon! qui ne ſçait pas cela, reprit Doris? c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme.—Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne se ressemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philosophe ; mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple, Madame : je n'ai point de prejugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cleon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monsieur, répliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime ? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant ? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumieres. Et c'est, dit Doris, avec des lumieres que vous faites des heureux ?— Oui, Madame, & que nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit

ce bonheur-là bien mince ! Un Philosophe a-t-il bien du plaisir, demanda Lucinde ?—Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant, dit brusquement la Présidente ! Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame ? — Ce que j'en fais ? Je l'employe au seul usage qui soit digne d'elle. Je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Hé, que peut-elle avoir pour vous d'intéressant cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher ? — Mes semblables, Madame ! je ne dispute pas sur les termes ; mais celui-là est un peu fort. Quoiqu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le desir est le mobile du sentiment. Oui dà, je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose ; mais le desir, Monsieur, ne le comptez-vous pour rien ? — Le desir, je vous l'ai dit,

eſt un attrait d'une autre eſpece.—Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits, tandis que vous réſiſtez à l'autre ?—Ah ! Madame, c'eſt que les jouiſſances de l'eſprit ne ſont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du ſentiment renferment un poiſon caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des ſens ? —Oui, j'ai des ſens ſi vous voulez ; mais ils n'ont ſur moi nul empire : mon ame en reçoit les impreſſions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puiſſent m'affecter vivement. Voilà un bien froid perſonnage, dit tout bas Doris à Clarice ! qui t'a mené cet homme-là ? Paix, lui répondit Clarice, cela eſt bon pour la campagne : il y a moyen de s'en divertir.

Cleon qui vouloit encore développer le caractere d'Ariſte, lui témoigna ſa ſurpriſe de le voir réſolu à ne rien aimer ; car enfin, diſoit-il, ne connoiſſez-vous rien d'aimable ? Je connois des ſurfaces, reprit le Philoſophe, mais je ſçai me

défier du fond. Il reste à sçavoir, dit Cleon, si cette méfiance est fondée. — Oh ! très-fondée, vous pouvez m'en croire : j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchans & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, & peut-être aussi plus heureux.

Le Sage un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîné, il donna la main à Clarice, se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disoit-elle, vous reconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen : l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner ? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ? ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie ? & ce pigeon l'ornement de nos toîts, qu'on vient d'ar-

racher à la tendre colombe ? O Ciel, s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placeroit-il l'homme ? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les especes voraces. Tout le monde conclut que le Philosophe ne se nourrissoit que de légumes, & l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il : puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse : Ah l'heureux temps, disoit-il, où l'homme broutoit avec les chevres ! Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré ! Le Philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéroient ses peres.

Cleon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Hé-bien, de-

manda-t-il à Ariſte, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous ſi odieux? Avouez que vous les condamniez ſur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monſieur! apprenez qu'un Philoſophe ne juge que d'après lui: c'eſt parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injuſtes. — Ah de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens; car enfin vous ne ſçauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, répliqua vivement le Philoſophe? eſt-ce en le négligeant, en l'abandonnant qu'on l'honore? Ah! les Philoſophes de la Grece étoient les oracles de leur ſiécle, les légiſlateurs de leur patrie. Aujourd'hui la ſageſſe & la vertu languiſſent oubliées; l'intrigue, la baſſeſſe, la ſervitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cleon, ce ſeroit peut-être la faute des grands

hommes qui dédaignent de ſe montrer. — Et voulez-vous qu'ils ſe jettent à la tête, ou pour mieux dire, aux pieds des diſpenſateurs des récompenſes ? Il eſt vrai, dit Cleon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon ſi je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philoſophe.—Un homme tel que vous devroit être diſpenſé de faire ſa cour. — Moi ! faire ma cour ? Ah ! qu'ils s'y attendent ; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir : je ſçai m'apprécier, grace au Ciel, & j'irois vivre dans les déſerts plutôt que de dégrader mon être. Ce ſeroit bien dommage, dit Cleon, que la ſociété vous perdît : né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne ſçauriez croire, Meſdames, le bien que fait un Philoſophe à la terre : je gage que Monſieur a découvert une foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de ſa façon. Des

vertus, reprit Ariſte en baiſſant les yeux? Je n'en ai pas imaginé beaucoup, mais j'ai dévoilé bien des vices! Hé, Monſieur! lui dit Lucinde, que ne leur laiſſiez-vous leur voile? ils auroient la laideur de moins. Ma foi je ſuis votre ſervante, reprit Madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque: du moins l'on ſçait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompenſe, s'écrie Ariſte avec dépit! auſſi j'ai pris le parti de n'exiſter que pour moi-même: le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en ſe levant de table, je veux que vous exiſtiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire preſſée? — Aucune, Madame: un Philoſophe n'a point d'affaire. —Hé-bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philoſophie, & je vous y promets la ſolitude, le repos & la liberté. La liberté, Madame, dit le Philoſophe à demi-voix! je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade diſperſa la compagnie, & Ariſte avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra ſans penſer à rien. Je me trompe, il penſoit à Clarice, & il ſe diſoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maiſon, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! Voyons juſqu'au bout. Il faut avouer, pourſuivoit-il, que la ſociété eſt une plaiſante ſcene : ſi j'étois galant, empreſſé, complaiſant, aimable, on feroit à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde, & la vanité des femmes eſt raſſaſiée de ces hommages prodigués ; mais apprivoiſer un ours, civiliſer un Philoſophe, fléchir ſon orgueil, amollir ſon ame, c'eſt un triomphe difficile & rare dont leur amour-propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jetter dans mes filets ; attendons-la ſans nous compromettre.

La compagnie de ſon côté s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original, diſoit Doris : qu'en ferons-

nous ? Une Comédie, répondit Cleon, & ſi Clarice veut m'en croire, mon plan eſt déja tout tracé. Il communiqua ſon idée, tout le monde y applaudit, & Clarice après quelque difficulté conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philoſophe, & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci ſembloient répondre du dénouement. Elle ſe préſenta donc comme par hazard dans l'allée où ſe promenoit Ariſte. Je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que paſſer. Vous n'êtes pas de trop, Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaiſir, dit Clarice : je m'apperçois qu'un Philoſophe ne penſe pas comme un autre homme, & je ſerai bien aiſe de voir les choſes par vos yeux. — Il eſt vrai, Madame, que la Philoſophie ſemble créer un nouvel univers : le vulgaire ne voit que les maſſes ; les détails de la nature ſont un ſpectacle réſervé pour

nous : c'eſt pour nous qu'elle ſemble avoir diſpoſé avec un art ſi merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tiſſu de cette écorce : une fourmilliere eſt pour moi une république ; & chacun des atômes qui compoſent ce monde, me paroît un monde nouveau. Cela eſt admirable, dit Clarice ! qu'eſt-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiſeaux, répondit le Sage. — Ils ſont heureux, n'eſt-ce pas ? — Ah très-heureux ſans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de beſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre & celui de perpétuer leur eſpece ; quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux nous ſemblons n'y avoir pour loix que le doux inſtinct de la nature. —

Ah, Madame, que n'eſt-il vrai ! Mais ce caractere eſt effacé du cœur des hommes : la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon : cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant, & quand on n'a beſoin de perſonne, il ſeroit tout ſimple de vivre pour ſoi. — Hélas ! c'eſt ce que j'ai dit cent fois, c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire; mais perſonne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vériré de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer ? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode : je ne ferai pas la derniere à la ſuivre, comme je ne dois pas être la premiere à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient : perſonne ne veut ſe hazarder à donner l'exemple, & cependant l'humanité gémit accablée ſous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'uſage. Que voulez-vous, Monſieur ? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des

bienſéances. — Hé-bien, Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiécle; mais votre ame eſt à vous: la ſociété n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté, & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me ſemble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment ſans doute, reprit le Philoſophe, il vaut mieux s'en tenir là que de riſquer des imprudences; car, Madame, ſçavez-vous ce que c'eſt qu'une femme vicieuſe? C'eſt une femme qui ne s'obſerve, qui ne ſe reſpecte ſur rien. Quoi, Monſieur, demanda Clarice en affectant un air ſatisfait, le vice n'eſt donc que dans l'imprudence? — Avant de vous répondre, Madame, permet-

tez-moi de vous interroger : Qu'eſt-ce que le vice à vos yeux ? N'eſt-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire ? — C'eſt cela même. Hé-bien, Madame, tout cela ſe paſſe au-dehors. Pourquoi donc ſoumettre au préjugé vos ſentimens & vos penſées ? Voyez dans ces oiſeaux cette douce & fiere liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah, dit Clarice avec un ſoupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O ciel ! qu'entends-je, s'écria-t-il ? Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais, je ne ſçais.—Vous ne ſçavez ?—Ils le veulent.—Qui donc, Madame ? Quels ſont les ennemis qui oſent vous le propoſer ? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt le bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne ? — C'eſt Cleon. — Cleon, Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé

qu'il

qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, & je sens désormais tout ce que je lui dois de respect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle, & je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah, votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous posséder..... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe. Permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, & vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philosophie est une chose bien consolante; mais si un Philosophe étoit un trompeur, ce seroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voye ensemble: je rejoins la compagnie, venez bientôt

nous retrouver. Hé, voilà donc, disoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philosophe ? Courage, disoit-il de son côté ! Cleon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougissant rendit compte de la premiere scene, & son début reçut des éloges; mais la Présidente fronçant le sourcil, avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je répons qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage ? point du tout; c'est moi qui aurai cet honneur-là.—Vous, Présidente ?—Oh, vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, & si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice,

allez étaler à ſes yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de ſéduiſant ; je m'en mocque. Elle dit ces mots d'un ton réſolu à faire trembler ſes rivales.

Cleon parut ſombre & rêveur à l'arrivée d'Ariſte, & Clarice prit avec le Philoſophe l'air réſervé du myſtere. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariſte ſe retirant dans ſon appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel, dit-il à la compagnie, qui pour s'amuſer l'y avoit conduit, ô Ciel ! n'eſt-il pas ridicule que tout cet appareil ſoit dreſſé pour le ſommeil d'un homme ? Eſt-ce ainſi que l'on dormoit à Lacédémone ? O Licurgue, que dirois-tu ? Une toilette à moi ! C'eſt ſe mocquer. Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y ſçaurois tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouiſſez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles ſe préſentent : un Philoſo-

phe doit ſçavoir ſe paſſer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaiſant, il faut bien vous complaire; mais je ne dormirai jamais ſur ce morceau de duvet. Ma foi, dit-il en ſe couchant, la molleſſe eſt une jolie choſe ! & le Sage s'endormit.

Ses ſonges lui rappellerent ſon entretien avec Clarice, & il ſe réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme ſageſſe dans les femmes, lui réſiſteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui propoſer le bain. Le bain étoit d'un bon préſage. Soit, dit-il ; je me baignerai : le bain eſt d'inſtitution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ſes préſens. Il eût bien voulu faire uſage de cette toilette qu'il voyoit dreſſée ; mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible, & le miroir fut vingt fois conſulté. Comme

vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde? Cet habit, cette coëffure; vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, Madame! est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, & que je sois mis comme vos Cleons? — Pourquoi non, Monsieur? sçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité, & que c'est-là sur-tout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est due? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion: le premier coup d'œil est contre vous, & c'est bien souvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, Madame, l'artifice n'est pas fait pour elle. Plus elle est nue, plus elle est belle; on la déguise en voulant l'orner. — Hé-bien, Monsieur, qu'elle se contemple

elle ſeule tout à ſon aiſe ; quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader ?—Mais, Madame, que diriez-vous, ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure & ſe compoſoit comme vos Marquis ?—Je dirois : il cherche à plaire & il fait bien ; car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin.—Ah ! je ne deſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jaſmin, Jaſmin ! allez coëffer Monſieur. Ariſte en rougiſſant ſe rendit enfin à ces douces inſtances. Voilà le Sage à ſa toilette.

La main légere de Jaſmin arrange avec art ſes cheveux ; ſa phyſionomie ſe déploye, il admire la métamorphoſe, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, ſe demandoit-il à lui-

même ? ils diront ce qu'il leur plaira ; mais le Philoſophe a fort bonne mine. Il ſe préſente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. Ah, Madame, au nom de ma gloire, laiſſez-moi du moins ce caractere de la gravité de mon état. — Hé, quel eſt s'il vous plaît cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur ? J'approuve fort que l'on ſoit ſage, mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de M. Guillaume eſt-il plus dans la nature que le bleu céleſte & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'enveloppe du marron que la feuille de la roſe ou que la touffe de ce lilas dont ſe couronne le printemps ? Ah pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne ſçais quoi de tendre qui va juſqu'à l'ame, & je vous trou-

verois le plus joli du monde avec un habit gris de lin.—Gris de lin, Madame! ô Ciel! un Philoſophe gris de lin! — Oui, Monſieur, gris de lin clair: que voulez-vous? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas? — Quoi, Madame? — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé, les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit.—Hélas! Il s'agit bien du temps qu'ils employeront à me rendre ridicule! Conſidérez, je vous ſupplie, que ce ſeroit une extravagance à me perdre de réputation.— Hé-bien, Monſieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'eſt affreux de vous déplaire, mais...—Mais vous m'impatientez; je n'aime pas à être contrariée. Il eſt bien ſingulier, pourſuivit-elle

d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots elle sortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vint détruire ses espérances. Gris de lin! disoit-il, gris de lin! quel ridicule! quel contraste! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéïe, Madame, dit-il à Clarice, en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coëffure du Philosophe; la Présidente sur-tout juroit ses grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Ariste lui rendit grace d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens: Je n'en fais jamais: c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria

le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Présidente engageoit l'attaque, & on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences ? je suis Philosophe aussi, telle que vous me voyez.— Vous, Madame ! Et de quelle secte ! Stoïcienne ? Epicurienne ? — Ho, ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement ; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plaît, & laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte. — C'est fort bien fait ; & voilà précisément ce qu'enseigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne ma rien enseigné : tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins & le menu de mon soupé. — Mais sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde.—Heureuse ; non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon. Mon Président étoit une bête ; il n'étoit

bon qu'au Palais ; cela ſçavoit les loix, voilà tout. Je veux un homme qui ſçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un ; mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal ; je ne m'attache qu'à la perſonne.—En vérité, Madame, vous m'étonnez : vous êtes la premiere femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais eſt-ce bien préciſément un mari que vous voulez ?—Oui, Monſieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans ſont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, ſans qu'il nous ſoit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari eſt à nous à la face de l'univers; & ſi le mien oſoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent ſoufflets à l'inſolente qui me l'auroit enlevé.—Fort bien, Madame, fort bien ! le droit de propriété eſt un droit inviolable. Mais ſçavez-vous qu'il eſt peu d'a-

mes comme la vôtre ? Quel courage, quelle vigueur !—Oh j'en ai comme une lionne. Je ſçais que je ne ſuis pas jolie ; mais dix mille écus de rente en préſent de nôce, valent bien les gentilleſſes d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour ſoit rare dans ce ſiécle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au Château comme on annonçoit le ſoupé.

Ariſte parut plongé dans des réfléxions ſérieuſes ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouſer la Préſidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore en ſablant tous les ſoirs ſa bouteille de vin de Champagne. La diſpute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval le tira de ſa rêverie. Doris fit naître cette diſpute. Eſt-il poſſible, dit-elle, que la Préſidente ait pu ſoutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philoſophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raiſon ! Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'eſt

que votre raiſon n'a pas le ſens commun : demandez à cet homme ſage ſi la mienne n'eſt pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, & il eſt d'accord avec moi qu'un bon mari eſt ce qu'il y a de mieux. Ah, fi! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être eſclaves? & que devient cette liberté, qui eſt le premier de tous les biens? Cléon ſe déchaîna contre ce ſyſtême de la liberté; il ſoutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un eſclavage. La Préſidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne diſtinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, diſoit-elle, que ce verre de vin ſoit le dernier de ma vie, ſi je compte jamais ſur un homme qu'il n'ait ſigné le ſerment d'être à moi. Tout le reſte n'eſt que fleurette. Et voilà préciſément, diſoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant; l'amour avec ſa liberté perd toute ſa délicateſſe. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-elle au Philoſophe? — Mais, Ma-

dame, je penſois comme vous : cependant il faut avouer que ſi la liberté a ſes charmes, elle a ſes dangers, ſes écueils : les inclinations heureuſes ſont un ſi grand bien, & l'inconſtance eſt ſi naturelle à l'homme, que lorſqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeſte pouvoir de changer.—Vous l'entendez, Meſdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point; c'eſt ce qui s'appelle un Philoſophe. Tâchez de le ſéduire ſi vous pouvez. Pour moi je me retire enchantée. Adieu, Philoſophe, j'ai beſoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit derniere, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaiſir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil paſſionné, où pétilloit le vin de Champagne. Meſdames, dit Lucinde, avez-vous apperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle eſt folle d'Ariſte : cela eſt clair.—De moi, Madame! vous n'y penſez pas; nos goûts, je crois, ni nos caracteres ne ſont pas faits

pour aller enſemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîne.—Ah, Monſieur, dix mille écus de rente!—Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah l'inſolent, dit-elle! Je ſuis piquée, vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légerement ſur les réflexions nocturnes du ſage Ariſte. Un bon caroſſe, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuiſinier de Paris; tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes, diſoit-il, murmureront peut-être un peu; mais je leur ferai bonne chere. D'ailleurs une laide femme a quelque choſe de philoſophique; au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens.

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris de lin auſſi: il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air

d'un homme agité qui se posséde ; & après avoir jetté un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure : Monsieur, lui dit-il, si j'avois affaire à un homme du monde, je lui proposerois pour début de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philosophe, & je ne viens faire assaut avec lui que de franchise & de vertu. De quoi s'agit-il, lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule ? J'aimois Clarice, Monsieur, reprit Cléon ; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne sçais quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement ; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin est sa folie, vous prenez ses couleurs : vous êtes mon Rival.—Moi, Monsieur !—Je n'en puis douter, & toutes les circonstances qui l'attestent se présentent en foule à mon esprit : vos promenades secrettes, vos

propos

propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, ſa haine ſur-tout contre la Préſidente, tout vous trahit, tout ſert à m'éclairer. Voici donc, Monſieur, ce que je vous propoſe. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence eſt un moyen injuſte; la généroſité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice, j'étois heureux ſans vous; je puis l'être encore: mes ſoins, le temps, votre abſence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au déſeſpoir, & la mort ſera mon recours. Jugez, Ariſte, ſi votre ſituation eſt la même. Conſultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monſieur, lui répondit le Philoſophe avec un air ſerein: vous ne vaincrez point Ariſte en généroſité, & quoiqu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'eſtime.

Enfin, dit-il, dès que Cléon fut ſorti,

voilà une occaſion de montrer une vertu héroïque. Ha, ha, Meſſieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer..... Ils ne le ſçauront peut-être pas... Oh que ſi : Clarice en fera confidence à ſes amies ; celles-ci le diront à d'autres : l'aventure eſt aſſez rare pour faire du bruit; après tout, le pis aller ſera de la publier moi-même. Il faut que le bien ſoit connu, il n'importe par quelle voie : notre ſiécle a beſoin de ces exemples : ce ſont des leçons pour l'humanité...... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous deſſaiſir de Clarice avant que d'être sûr de la Préſidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le ſommeil auront produit.

En réfléchiſſant ainſi ſur ſa conduite, le Philoſophe s'habilla. L'induſtrieux Jaſmin ſe ſurpaſſa dans ſa coëffure ; l'habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une ſecrette complaiſance, & le ſage ſortit radieux pour ſe rendre chez la Préſidente, qui le reçut avec un cri de ſur-

prise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire : ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché ; mais que ma reconnoissance est affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. — Ah ! Philosophe, que n'est-il vrai ! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Hé-bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & si ma premiere simplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais

que dis-je ? Ah, qu'on eſt heureux d'être ſi beau ! Ariſte, que ne ſuis-je belle ! — Hé-quoi, Madame, ne ſçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'exiſtent que dans l'opinion ? Rien n'eſt beau, rien n'eſt laid en ſoi. La beauté d'un pays n'eſt rien moins que la beauté d'un autre ; autant d'hommes autant de goûts. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir ; mais je ne ſçais que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame.— Hé-bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? — Ah, Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes. — Elle en a peu ſans doute pour le vulgaire ; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là : n'eſt-ce rien qu'un air noble, un regard impoſant, une phyſionomie de caractere ? Et depuis quand la majeſté n'eſt-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? — Ah, Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous,

eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Hé-bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le Serrail du Grand-Seigneur ; & le Grand-Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mere des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole. — Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne me meſſied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon viſage ? — Hé, bon dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Eſt-ce que les nez des Dames Romaines finiſſoient ? Voyez tous les buſtes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces groſſes levres. — Les groſſes levres, Madame, ſont le charme des beautés Africaines : ce ſont comme deux couſſins où la douce & tendre volupté repoſe. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la phyſionomie plus d'ouverture & de gaieté.

Il eſt vrai, quand les dents ſont belles; mais, par malheur... — Allez à Siam; les belles dents ſont pour le peuple, & c'eſt une honte que d'en avoir. Ainſi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la ſeule beauté réelle eſt l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher Philoſophe, lui demanda la Préſidente en ſe couvrant de ſon évantail? — Pardon, Madame, ſi j'héſite. Ma délicateſſe me rend timide, & je fais profeſſion d'un deſintéreſſement qui ne vous eſt pas aſſez connu encore pour être au-deſſus du ſoupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. — Allez, Monſieur, vous êtes trop juſte pour m'attribuer des ſoupçons ſi bas; c'eſt Clarice qui vous arrête, je vois vos détours; laiſſez moi. — Oui, je vous laiſſe, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon Il étoit congédié, il s'en eſt plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder ſa main.

Croyez à préſent que je l'aime. — Eſt-il poſſible ? Ah, vous m'enchantez, & je ne réſiſte point à ce ſacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir : ce ſoir nous quittons la campagne.

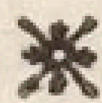
Je m'admire, diſoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouſer : elle eſt affreuſe ; mais elle eſt riche. Il arrive chez Clarice, il la trouve à ſa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit en le voyant le maintien d'un homme accablé. Ah, le joli habit, s'écria-t-elle ! approchez donc que je vous voye. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon ? C'eſt moi qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé ; il perd votre cœur, dit-il, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. — Oui, Monſieur ; pourquoi ce myſtere ? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je

ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer : c'eſt un aveu que je fais ſans honte ; mais ſon inclination a de plus que la mienne la force invincible de l'habitude, & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah, l'homme étonnant, s'écria Cleon en embraſſant le Philoſophe ! que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariſte : votre généroſité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philoſophe. Ariſte me céde à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoit à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariſte prenant la main de Clarice, qu'il mit dans celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une

orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe : ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots il ſe retira comme pour ſe dérober à ſa gloire.

La Préſidente attendoit le Philoſophe. En eſt-ce fait, lui demanda-t-elle ? Oui, Madame, ils ſont unis ; je ſuis à moi, & je ſuis à vous.—Ah, je triomphe : vous êtes à moi ! Venez donc que je vous enchaîne. — Ah, Madame, dit-il en tombant à ſes genoux, quel empire vous avez pris ſur moi ! O Socrate, ô Platon ! qu'eſt devenu votre diſciple ? Le reconnoiſſez-vous encore dans cet état d'aviliſſement ? Comme il parloit ainſi, la Préſidente avoit pris un ruban couleur de roſe qu'elle attachoit au cou du Sage, & imitant Lucinde de l'Oracle avec un air enfantin le plus plaiſant du monde, elle l'appelloit du nom de Charmant. Juſte Ciel,

que deviendrois-je, ſi quelqu'un ſçavoit... Ah, Madame, diſoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une ſociété qui nous obſerve ; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appellez-vous humiliation ? Je veux que vous faſſiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Préſidente ſe leve tenant le Philoſophe en leſſe. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à-coup, le voilà cet homme ſi fier qui ſoupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caſſette : je vous le livre ; mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariſte s'arrachant les cheveux, & déchirant ſes vêtemens de rage, ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un livre contre ſon ſiecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de Sage que lui.



H. Gravelot Inv. *le Veau Sc.*

LA BERGERE DES ALPES.



LA BERGERE
DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de Pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; & comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asyle où passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un trou-

peau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

» Que le soleil couchant brille d'une » douce lumiere ! C'est ainsi (disoit-» elle) qu'au terme d'une carriere péni-» ble, l'ame épuisée va se rajeunir dans » la source pure de l'immortalité. Mais » hélas, que le terme est loin, & que la » vie est lente ! « En disant ces mots, la Bergere s'éloignoit, la tête inclinée; mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublerent le pas pour atteindre cette Bergere qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque sous la

coëffure la plus ſimple, ſous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies! Ma fille, lui dit la Marquiſe en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien; nous ſommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour? voulez-vous bien nous ſervir de guide? Je vous plains, Madame, lui dit la Bergere en baiſſant les yeux & en rougiſſant; ces cabanes ſont habitées par des malheureux, & vous y ſerez mal logée. Vous y logez ſans doute vous-même, reprit la Marquiſe; & je puis bien ſupporter une nuit les incommodités que vous ſouffrez toujours. Je ſuis faite pour cela, dit la Bergere avec une modeſtie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonroſe, qui ne put diſſimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui cauſoit; non, vous n'êtes pas faite pour ſouffrir, & la fortune eſt bien injuſte! Eſt-il poſſible, aimable perſonne, que

tant de charmes ſoient enſevelis dans ce déſert, ſous ces habits? La fortune, Monſieur, reprit Adelaïde (c'étoit le nom de la Bergere,) la fortune n'eſt cruelle que lorſqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ſes douceurs pour qui n'en connoît pas d'autres, & l'habitude vous fait des beſoins que n'éprouvent pas les Paſteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obſcure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un eſprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaiſſement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en ſortir; pour une femme, vous le ſçavez, il n'y a de reſſource

honnête que dans la ſervitude, & dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens; vous ſerez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la ſimplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainſi, on arrive à la cabane. Elle étoit ſéparée par une cloiſon de l'étable où l'inconnue fit entrer ſes moutons, en les comptant avec l'attention la plus ſérieuſe, & ſans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & ſa femme, tels qu'on nous peint Philemon & Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoiſe qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de ſeigle pour nourriture; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en en-

trant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche du noyer le mieux poli; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chere fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin avant que ſon troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître autour de la maiſon l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adreſſe qui nous enchante. Quoi! dit la Marquiſe, cette Bergere eſt votre fille? Ah, Madame! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille! C'eſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mere; mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir portée dans mon ſein; nous ne ſommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc? d'où vient-

elle?

elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint en habit de payſanne s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe ; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame ; mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes pere & mere des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander ; mais il ſemble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons ſouhaiter eſt fait avant que nous nous appercevions qu'elle y penſe. C'eſt un Ange deſcendu parmi nous pour

consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquise? — Elle donne au troupeau une litiere fraîche ; elle trait le lait des brebis & des chevres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat ; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chere enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'ozier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc fléxible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même, demanda M. de Fonrose ? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard ; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant

du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de ſourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la conſume : nous n'oſons la lui demander. Ah, Madame! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant lorſqu'elle s'obſtine à mener paître ſes troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me ſuis miſe à genoux pour obtenir qu'elle me laiſſât prendre ſa place : ma priere a été inutile. Elle s'en va au lever du ſoleil, & revient le ſoir tranſie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendreſſe, ſi je vous laiſſerai quitter votre foyer, & vous expoſer à votre âge aux rigueurs de la ſaiſon. A peine y puis-je réſiſter moi-même. Cependant elle apporte ſous ſon bras le bois dont nous nous chauffons; & quand je me plains de la fatigue qu'elle ſe donne : Laiſſez, laiſſez, dit-elle, ma bonne mere, c'eſt par l'exercice que je me garantis du froid : le

travail eſt fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle eſt bonne autant qu'elle eſt belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et ſi on vous l'enlevoit? demanda la Marquiſe. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde; mais ſi elle devoit être heureuſe, nous mourrions contens avec cette conſolation. Hélas! oui, reprit la vieille en verſant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il eſt poſſible! Mon eſpérance étoit que cette main ſi chere me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un ſceau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; & après les avoir ſalués avec une grace charmante, elle ſe mit à vacquer au ſoin du ménage, comme ſi perſonne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chere enfant, lui

dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes Maîtres, qui desirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergere merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses Maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils desiroient qu'elle fît, tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même,

notre aventure tient du prodige, se direnr-ils l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce myſtere, il faut amener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient paſſé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonroſe, avant de partir, fit appeller la Bergere. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le ſecret de votre naiſſance, & la cauſe de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéreſſe à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-deſſus du malheur, & que vous vous êtes fait des ſentimens conformes à votre condition préſente : vos charmes & vos vertus la rendent reſpectable, mais elle eſt indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur ſort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état conſidérable; il me manque une amie; & je croirai rapporter

de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la priere que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répéte, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce discours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consola-

tion que de les rendre heureux dans leur vieilleſſe, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante ſolitude. La Bergere, en les embraſſant, mêla ſes larmes avec les leurs ; elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonroſe, avec une ſenſibilité qui l'embelliſſoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & ſa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom reſpectable de Fonroſe ſera ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Il ne me reſte qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougiſſant & en baiſſant les yeux, c'eſt de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel ſilence, & laiſſer à jamais ignorer au monde le ſort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonroſe, attendris & affligés, redoublerent mille fois leurs inſtances ; elle fut

inébranlable, & les vieillards, les voyageurs & la bergere se séparerent les larmes aux yeux.

Pendant la route M. & Madame de Fonrose ne s'occuperent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espece de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé, & ce fut un sujet inépuisable de réfléxions & de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement; mais c'étoit un de ces caracteres dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espece de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergere de Savoye, allu-

me dans ſon ame le plus ardent deſir de la voir. Il s'en eſt fait une image qui lui eſt ſans ceſſe préſente ; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus ſon impatience redouble, plus il a ſoin de la diſſimuler. Le ſéjour de Turin lui eſt odieux. La vallée qui cache au monde ſon plus bel ornement, attire ſon ame toute entiere. C'eſt-là que le bonheur l'attend. Mais ſi ſon projet eſt connu, il y voit les plus grands obſtacles : on ne conſentira jamais au voyage qu'il médite ; c'eſt une folie de jeune homme dont on appréhendera les conſéquences ; la Bergere elle-même effrayée de ſes pourſuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en eſt connu. D'après toutes ces réfléxions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la réſolution de tout quitter pour elle, d'aller, ſous l'habit de Paſteur, la chercher dans ſa ſolitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée, & ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement

pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & desirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous serons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans ; mais trois mois de réfléxion sur le même objet, développent bien des idées ! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. » C'est ici, disoit la Bergere dans

» ses chants plaintifs, c'est ici que mon
» cœur jouit de l'unique bien qui lui
» reste. Ma douleur a des délices pour
» mon ame ; je préfére son amertume
» aux douceurs trompeuses de la joie. «

Ces accens déchiroient le cœur sensible de Fonrose. Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume ? Qu'il seroit doux de la consoler ! Un espoir plus doux encore osoit à peine flatter ses desirs. Il craignit d'alarmer la Bergere s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la premiere fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage ; & après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Besuzzi*, dont il avoit pris

les leçons, & qui faiſoit alors les plaiſirs de l'Europe. Adelaïde, plus profondément enſevelie dans ſes affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre ſa voix, & les échos gardoient le ſilence. Tout-à-coup ce ſilence fut interrompu par les ſons plaintifs du hautbois de Fonroſe. Ces ſons inconnus exciterent dans l'ame d'Adelaïde une ſurpriſe mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans ſur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les ſons des trompes ruſtiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de ſi doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune Pâtre aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? Quelle délicateſſe dans les infléxions! Quelle variété

dans les nuances ! Que l'on dise après cela que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette solitude, c'étoit la premiere fois que sa douleur suspendue par une distraction agréable, livroit son ame à la douce émotion du plaisir. Fonrose qui l'avoit vu s'approcher & s'asseoir au pied d'un saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en appercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, & mesura la marche de son troupeau de maniere à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard sur elle, & continua sa route comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! Quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits si nobles & si touchans dans leur langueur, seroient plus ravissans, si l'amour les ranimoit ! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni dans leur printemps

les roſes de ſes belles joues; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille & de ſa démarche : à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, on croyoit voir un jeune cedre dont la tige droite & fléxible cede mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'il me l'ont peinte foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! & c'eſt un déſert qu'elle habite! & c'eſt le chaume qui la couvre : elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau! Sous quels vêtemens s'eſt-elle offerte à ma vue! Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grands Dieux! & pour qui ſont faites les roſes? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheu-

reuſe

reuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adelaïde de ſon côté ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces! Mais hélas, ces dons qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cauſe-t-elle pas dans le monde! malheureuſe! eſt-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion déſolante vint empoiſonner dans ſon ame le plaiſir qu'elle avoit goûté; elle ſe reprocha d'y avoir été ſenſible, & réſolut de s'y refuſer à l'avenir. Le lendemain Fonroſe crut s'appercevoir qu'elle évitoit ſon approche; il tomba dans un triſteſſe mortelle. Se douteroit-elle de mon déguiſement, diſoit-il? me ferois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & ſon

hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas si loin qu'elle ne pût bien l'entendre, & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. » Il semble, disoit » sa chanson, que tout ce qui m'environne partage mes ennuis : les oiseaux » ne font entendre que de tristes accens, » l'écho me répond par des plaintes, » les zéphyrs gémissent parmi ces feuillages, le bruit des ruisseaux imite mes » soupirs, on diroit qu'ils roulent des » pleurs. « Fonrose, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'Adelaïde. O ciel, dit-elle, est-ce un enchantement ! je n'ose en croire mon oreille : ce n'est pas un Berger, c'est un Dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces accords ? Comme elle parloit ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adelaïde crut voir réaliser les prodiges que la

Poëſie attribue à la Muſique ſa brillante ſœur. Confuſe, interdite, elle ne ſçavoit ſi elle devoit ſe dérober ou ſe livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, raſſemblant ſon troupeau pour regagner ſa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; ſon ame ſimple n'en eſt pas plus vaine ; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel eſt le pouvoir de la Muſique : c'eſt le ſeul des talens qui jouiſſe de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas ! c'eſt le ſeul que je goûte encore, & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour : Adelaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation ; je m'y ſuis livrée trop aiſément ;

& pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils se rencontrerent sur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premiers paroles d'Adelaïde causerent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sçai, dit-il en hésitant; ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau, c'est mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui sont plus connus qu'à moi: je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la Bergere? J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. Etes-vous né parmi les Pasteurs, poursuivit-elle? Puisque je suis Pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'observant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose; mais est-ce à vous

de croire que la nature refuſe tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? Adelaïde rougit à cette réponſe ; & changeant de propos, l'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un prodige dans un ſimple gardien de troupeaux. C'eſt votre voix qui en eſt un, reprit Fonroſe, dans une ſimple Bergere.—Mais perſonne ne vous a-t-il inſtruit ? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri ; ce que mon cœur ſent, mon hautbois l'exprime ; je lui inſpire mon ame : voilà tout mon ſecret ; rien au monde n'eſt plus facile. Cela eſt incroyable, dit Adelaïde. C'eſt ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonroſe ; cependant il l'a bien fallu croire. Que voulez-vous ? la nature & l'amour ſe font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point

d'état qu'ils ne puiſſent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée ; & Fonroſe qu'un rayon d'eſpérance animoit, ſe mit à faire éclater dans les airs les ſons brillans que le plaiſir inſpire. Ah ! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un ſentiment qu'elle ne peut goûter. Cette ſolitude eſt conſacrée à la douleur, ſes échos ne ſont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane ; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme ; & ces mots prononcés avec un ſoupir, furent ſuivis d'un long ſilence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde ! Eſt-ce des hommes ? Eſt-ce du ſort ! Je ne ſçai, dit-il, mais je ne ſuis pas heureux : ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaïde ; le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une conſolation dans nos peines ; les miennes ſont comme un poids accablant dont mon cœur eſt oppreſſé. Qui que vous ſoyez, ſi vous

connoiſſez le malheur, vous devez être compatiſſant, & je vous crois digne de ma confiance ; mais promettez-moi qu'elle ſera mutuelle. Hélas ! dit Fonroſe, mes maux ſont tels que je ſerai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce myſtere ne fit que redoubler la curioſité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline ſous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là, je vous apprendrai des choſes qui exciteront votre pitié. Fonroſe paſſa la nuit dans une agitation mortelle. Son ſort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille penſées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit ſur-tout la confidence déſeſpérante d'un amour malheureux & fidele. Si elle aime, dit-il, je ſuis perdu.

Il ſe rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil ſembloit préſager la triſteſſe de leur entretien. Dès qu'ils furent aſſis au pied du chêne,

Adelaïde parla ainsi : » Vous voyez ces
» pierres que l'herbe commence à cou-
» vrir, c'est le tombeau du plus tendre,
» du plus vertueux des hommes, à qui
» mon amour & mon imprudence ont
» coûté la vie. Je suis Françoise, d'une
» famille distinguée & trop riche pour
» mon malheur. Le Comte d'Orestan
» conçut pour moi l'amour le plus ten-
» dre ; j'y fus sensible : je le fus à l'ex-
» cès. Mes parens s'opposerent au pen-
» chant de nos cœurs, & ma passion
» insensée me fit consentir à un hymen
» sacré pour les ames vertueuses ; mais
» désavoué par les loix. L'Italie étoit
» alors le théâtre de la guerre. Mon
» époux y alloit joindre le corps qu'il
» devoit commander : je le suivis jus-
» qu'à Briançon : ma folle tendresse l'y
» retint deux jours malgré lui. Ce jeune
» homme plein d'honneur n'y prolon-
» gea son séjour qu'avec une extrême
» répugnance. Il me sacrifioit son devoir ;
» mais que ne lui avois-je pas sacrifié

» moi-même? En un mot, je l'exigeai, il
» ne put résister à mes larmes. Il partit
» avec un pressentiment dont je fus moi-
» même effrayée : je l'accompagnai jus-
» ques dans cette vallée où je reçus ses
» adieux ; & pour attendre de ses nou-
» velles, je retournai à Briançon. Peu
» de jours après se répandit le bruit
» d'une bataille. Je doutois si d'Orestan
» s'y étoit trouvé ; je le souhaitois pour
» sa gloire, je le craignois pour mon
» amour, quand je reçus de lui une let-
» tre que je croyois bien consolante ! Je
» serai tel jour à telle heure, me disoit-
» il, dans la vallée & sous le chêne où
» nous nous sommes séparés ; je m'y
» rendrai seul, je vous conjure d'aller
» m'y attendre seule ; je ne vis encore
» que pour vous. Quel étoit mon éga-
» rement ! Je n'apperçus dans ce billet
» que l'impatience de me revoir, & je
» m'applaudis de cette impatience. Je
» me rendis donc sous ce même chêne.
» D'Orestan arrive, & après le plus ten-

» dre accueil. Vous l'avez voulu, ma » chere Adelaïde, me dit-il, j'ai man- » qué à mon devoir dans le moment le » plus important de ma vie. Ce que je » craignois eſt arrivé. La bataille s'eſt » donnée, mon régiment a chargé ; il » a fait des prodiges de valeur, & je » n'y étois pas. Je ſuis deshonoré, perdu » ſans reſſource. Je ne vous reproche pas » mon malheur ; mais je n'ai plus qu'un » ſacrifice à vous faire, & mon cœur » vient le conſommer. A ce diſcours, » pâle, tremblante, & reſpirant à peine, » je reçus mon époux dans mes bras. Je » ſentis mon ſang ſe glacer dans mes vei- » nes, mes genoux ployerent ſous moi, » & je tombai ſans connoiſſance. Il pro- » fita de mon évanouiſſement pour s'ar- » racher de mon ſein, & bientôt je fus » rappellée à la vie par le bruit du coup » qui lui donna la mort. Je ne vous pein- » drai point la ſituation où je me trou- » vai, elle eſt inexprimable ; & les lar- » mes que vous voyez couler, les ſan-

» glots qui étouffent ma voix, en font » une trop foible image. Après avoir » passé une nuit entiere auprès de ce » corps sanglant, dans une douleur stu» pide, mon premier soin fut d'enséve» lir avec lui ma honte : mes mains » creuserent son tombeau. Je ne cherche » point à vous attendrir; mais le mo» ment où il fallut que la terre me sépa» rât des tristes restes de mon époux, » fut mille fois plus affreux pour moi » que ne peut l'être celui qui séparera » mon corps de mon ame. Epuisée de » douleur & privée de nourriture, mes » défaillantes mains employerent deux » jours à creuser ce tombeau, avec des » peines inconcevables. Quand mes for» ces m'abandonnoient, je me reposois » sur le sein livide & glacé de mon » époux. Enfin je lui rendis les devoirs » de la sépulture, & mon cœur lui pro» mit d'attendre en ces lieux que le tré» pas nous réunît. Cependant la faim » cruelle commençoit à dévorer mes en-

» trailles desséchées. Je me fis un crime » de refuser à la nature les soutiens d'une » vie plus douloureuse que la mort. Je » changeai mes vêtemens en un simple » habit de Bergere, & j'en embrassai » l'état comme mon unique refuge. De- » puis ce temps, toute ma consolation » est de venir pleurer sur ce tombeau » qui sera le mien. Vous voyez, poursui- » vit-elle, avec quelle sincérité je vous » ouvre mon ame. Je puis avec vous » désormais pleurer en liberté ; c'est un » soulagement dont j'avois besoin ; mais » j'attends de vous la même confiance. » Ne croyez pas m'avoir abusée. Je vois » clairement que l'état de Pasteur vous » est aussi étranger & plus nouveau qu'à » moi. Vous êtes jeune, peut-être sen- » sible ; & si j'en crois mes conjectures, » nos malheurs ont eu la même source, » & comme moi vous avez aimé. Nous » n'en serons que plus compatissans l'un » pour l'autre. Je vous regarde comme » un ami que le Ciel, touché de mes

» maux, daigne m'envoyer dans ma ſoli-
» tude. Regardez-moi comme une amie
» capable de vous donner, ſinon des con-
» ſeils ſalutaires, aux moins des exem-
» ples conſolans. «

Vous me pénétrez, lui dit Fonroſe, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque ſenſibilité que vous me ſuppoſiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impreſſion que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes ſi digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu: telle eſt la nature de mes peines, qu'un ſilence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuſe, ajouta-t-il avec un profond ſoupir! Je ſuis encore plus malheureux: c'eſt tout ce que je puis vous dire. Ne vous offenſez pas de mon ſilence: il m'eſt affreux d'y être condamné. Compagnon aſſidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines: je vous

verrai pleurer ſur cette tombe : j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir dépoſé vos ennuis dans un cœur, hélas ! trop ſenſible. Je m'en repens dès-à-préſent, dit-elle avec confuſion ; & tous les deux, les yeux baiſſés, ſe retirerent en ſilence. Adelaïde, en quittant Fonroſe, crut voir ſur ſon viſage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, diſoit-elle, le ſentiment de ſes peines ; & quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi entre Fonroſe & Adelaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre : des regards où la conſternation étoit peinte, faiſoient preſque leur unique langage ; s'il la trouvoit pleurant ſur le tombeau de ſon époux, le cœur ſaiſi de pitié, de jalouſie & de douleur, il la contemploit en ſilence, & répondoit à ſes ſanglots par de profonds gémiſſemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette ſituation pénible, & Adelaïde voyoit la jeuneſſe de Fonroſe ſe flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le conſumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cauſe lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de ſoupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il eſt naturel que deux ſentimens qui partagent une ame s'affoibliſſent l'un l'autre, les regrets d'Adelaïde ſur la mort de d'Oreſtan devenoient moins vifs chaque jour, à meſure qu'elle ſe livroit davantage à la pitié que lui inſpiroit Fonroſe. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; & l'objet de ce ſentiment généreux, ſans ceſſe préſent à ſa vue, le réveilloit à chaque inſtant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laiſſer plus long-temps livré à lui-même. Vous périſſez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de

vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chere; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines: vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abysme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espere vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel, qu'entends-je! s'écria-t-elle éperdue! Qui? moi! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent?

accablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel, ne m'as-tu miſe au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je : il n'eſt plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour diſſimuler plus long-temps. — Eh bien, je ſuis... je ſuis Fonroſe, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de reſpect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inſpiré le deſſein fatal de venir vous voir ſous ce déguiſement. J'ai laiſſé ma famille dans la déſolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vu, je ſçai ce qui vous attache en ces lieux, je ſçai que le ſeul eſpoir qui me reſte eſt d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conſeils inutiles & d'injuſte reproches. Ma réſolution eſt auſſi ferme, auſſi inébranlable que la vôtre. Si en trahiſſant mon ſecret vous troubliez les derniers momens d'une vie qui

s'éteint, vous auriez inutilement un tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adelaïde confondue tâcha de calmer le déſeſpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à ſes parens le ſervice de le rappeller à la vie; ſauvons leur unique eſpérance; le Ciel m'offre cette occaſion de reconnoître leurs bontés. Ainſi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus conſolant, fut mis en uſage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonroſe, je ſens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur eſt à celui qui repoſe dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu eſt ingénieuſe à me cacher mon malheur; je le ſens dans toute ſon étendue, j'en ſuis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir eſt de ne m'aimer jamais, le mien eſt de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adelaïde arrive dans la cabane. Mon pere, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zele pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adelaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, & que c'est moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le Vieillard de la vallée de Savoye. Ah ! s'écria Madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergere. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès

de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquiſe, c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe goûter au monde. Le vieillard eſt introduit. Il ſe proſterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il eſt vivant : c'eſt notre chere enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoye pour vous en inſtruire; mais vous ſeuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainſi, la ſurpriſe & la joie avoient ôté à Madame de Fonroſe l'uſage de ſes ſens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au ſecours de ſa femme, la rappelle à la vie, embraſſe le vieillard, annonce à toute ſa maiſon que leur fils leur eſt rendu. La Marquiſe reprenant ſes eſprits, Que ferons-nous, dit-elle, en ſaiſiſſant les mains du vieillard & les ſerrant avec tendreſſe, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout eſt ordonné pour le départ. Ils ſe mettent en voyage avec le bon-homme;

ils marchent nuit & jour, ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergere étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit ; ils approchent. Quelle est leur surprise ! leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle sous l'habit d'un simple Pasteur : leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoissent. Ah ! cruel enfant ! s'écrie sa mere en se jettant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse ? Et que veniez-vous faire ici. Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fonrose embrassoit les genoux de son pere qui le relevoit avec bonté ; pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur : si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous reposer dans la cabane, & oublier

tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monſieur, je l'ai été, dit Fonroſe à ſon pere qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raiſon pour ſuſpendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus ſacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître & j'en ſuis trop puni. J'aime ſans eſpoir ce qu'il y a de plus accompli ſur la terre: vous ne voyez rien, vous ne connoiſſez rien de cette femme incomparable: c'eſt l'honnêteté, la ſenſibilité, la vertu même; je l'aime juſqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux ſans elle, & je ſçai qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le ſecret de ſa naiſſance? J'en ai appris aſſez, dit Fonroſe, pour vous aſſurer qu'elle ne le cede en rien à la mienne; elle a même renoncé à une fortune conſidérable pour s'enſévelir dans

ce désert. — Et sçavez-vous ce qui l'y a engagée? — Oui, mon pere, mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être? — Elle est veuve, mais son cœur n'en est pas plus libre; ses liens n'en sont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouse; je ne desire pas moins de vous avoir pour fille; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monsieur, dit-elle, vos bontés me confondent; mais écoutez & jugez-moi. Alors en présence du vieillard & de sa femme, Adelaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom

de ſa famille, qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonroſe, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à ſon époux. A ces mots, la conſternation ſe répandit ſur tous les viſages. Le jeune Fonroſe que les ſanglots étouffoient, ſe précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le pere attendri vola au ſecours de ſon enfant: voyez, diſoit-il, ma chere Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonroſe qui étoit auprès d'Adelaïde, la preſſoit dans ſes bras en la baignant de ſes larmes. Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une ſeconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard & ſa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés ſur Adelaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'eſt témoin, dit Adelaïde en ſe levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce ſeroit mettre le comble à mes malheurs que

d'avoir à me reprocher le vôtre; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge : laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous sçavez quels liens sacrés me retiennent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour : plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre : c'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi,

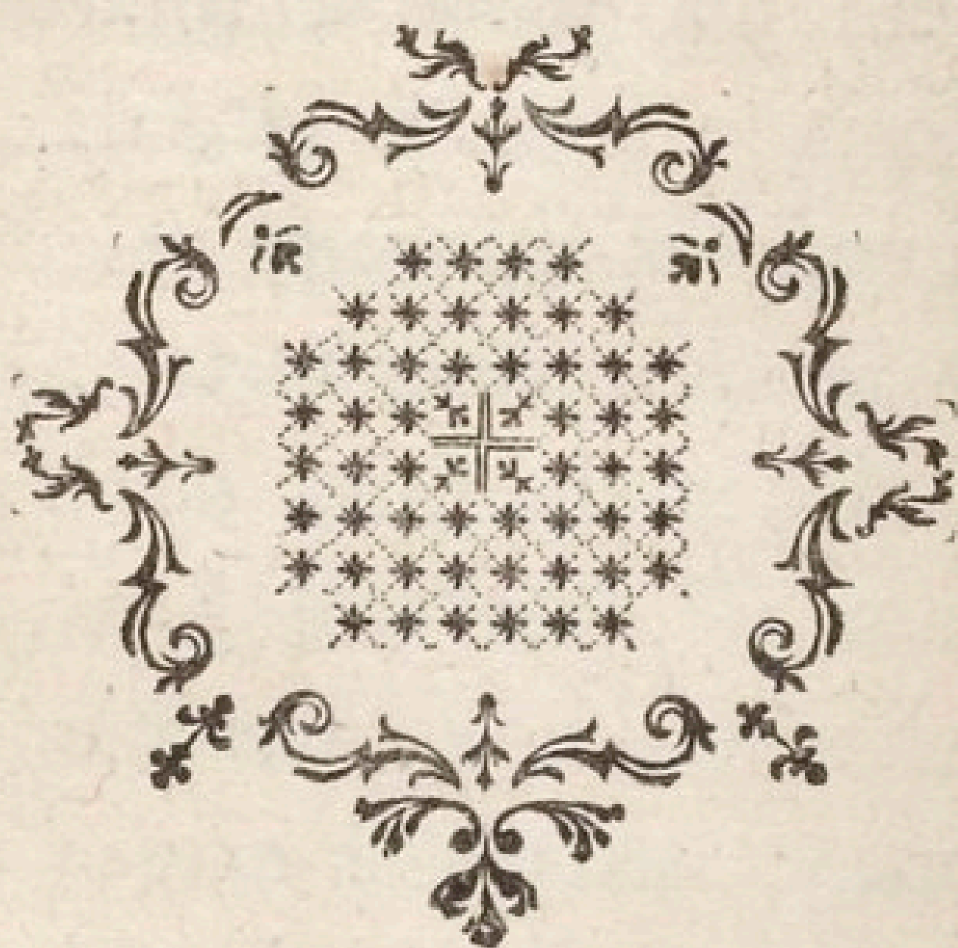
l'arbitre de notre deſtinée. C'eſt à vous de choiſir celle des deux ſituations qui vous paroît la moins pénible, ou de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de poſſéder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des ſentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en eſt aſſez, s'écria Fonroſe, & d'une ame comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je ſerai jaloux ſans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux, mais la cauſe de cette jalouſie, en vous rendant plus reſpectable, vous rendra plus chere à mes yeux.

Elle eſt à moi, dit-il, en venant ſe jetter dans les bras de ſes parens; c'eſt à ſon reſpect pour vous, à vos bontés que je la dois, & c'eſt vous devoir une ſeconde vie. Dès ce moment leurs bras furent des chaînes dont Adelaïde ne put ſe dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la

reconnoiſſance ? Je veux le croire pour l'admirer encore : Adelaïde le croyoit elle-même : quoiqu'il en ſoit, avant de partir elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du ſacrifice que je fais : je le dois aux ſentimens généreux de cette vertueuſe famille ; mais mon cœur te reſte à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, ſans aucun eſpoir d'être heureuſe. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une eſpece de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de ſon époux, & que la cabane de ſes vieux maîtres, qui la ſuivirent à Turin, fût changée en une maiſon de campagne, auſſi ſimple que ſolitaire, où elle ſe propoſoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de ſa jeuneſſe. Le temps, les ſoins aſſidus de Fonroſe, les fruits de ſon ſecond hymen,

ont depuis ouvert ſon ame aux impreſſions d'une nouvelle tendreſſe ; & on la cite pour exemple d'une femme intéreſſante & reſpectable juſques dans ſon infidélité.



H. Gravelot Inv. De Longueil Sculp.



LA MAUVAISE MERE



LA MAUVAISE MERE.

PARMI les productions monſtrueuſes de la Nature, on peut conter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ſes enfans, à l'excluſion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendreſſe éclairée qui diſtingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ſes premiers ſoins; je parle d'une tendreſſe aveugle, ſouvent excluſive, quelquefois jalouſe, qui ſe choiſit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on eſt également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'eſt de cet égarement ſi commun & ſi honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par ſa ſévérité à réprimer les vexations de toute eſpece, ayant pour principe d'appliquer la faveur au

foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appellé M. de Carandon, mourut pauvre & presqu'insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance; consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit jusques sur la fille: il la consultoit comme son oracle; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes: feu M. de Carandon mon

pere.... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut aſſez jeune, & lui laiſſa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ſes biens; mais M. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans ſous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre diſpenſatrice des biens qui leur étoient deſtinés. Cette loi fut la regle du Teſtament de Corée, & ſon héritage fut mis en dépôt dans les mains de ſa femme, avec le droit fatal de le diſtribuer à ſes enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'aîné faiſoit ſes délices; non qu'il fût plus beau, plus heureuſement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de ſa tendreſſe qu'il ſembloit avoir épuiſée; elle avoit enfin,

pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaiſes raiſons que peut avoir une mauvaiſe mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut : ſa mere ne daignoit preſque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'oſoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, diſoit-elle, le naturel de ſon pere, une ame du peuple ; & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris ſoin de rendre auſſi volontaire, auſſi mutin, auſſi capricieux qu'il étoit poſſible, c'étoit la gentilleſſe même : ſon indocilité s'appelloit hauteur de caractere ; ſon humeur, excès de ſenſibilité. On s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon : or il faut ſçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mere. Cet aîné appellé M. de l'Etang,

(car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée) cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpece : les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit ; de maniere qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſçavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſçavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée ; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige. Les Maîtres moins complaiſans, ou plus mal-adroits, en ſe plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tariſſoient point ſur les louanges de Jacquaut : ils ne diſoient pas préciſément que M. de l'Etang fût un ſot, mais ils diſoient que le petit Jacquaut avoit de l'eſprit comme un ange. La

vanité de la mere en fut blessée; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, si ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la Nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter; Jacquaut s'en apperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte : l'impatience de voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appellé; mais

enfin ſa tendreſſe lui donna du courage. Il ſaiſit l'inſtant où la porte de la chambre eſt entr'ouverte, il entre ſans bruit & à pas tremblans, il s'approche du lit de ſa mere. Eſt-ce vous, mon fils, demanda-t-elle ? — Non ma mere, c'eſt Jacquaut. Cette réponſe naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuſte; mais quelques careſſes de ſon mauvais fils lui rendirent bientôt tout ſon aſcendant; & Jacquaut n'en fut dans la ſuite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le deſſein de l'éloigner de la maiſon : ſon prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop ſuſceptible de diſſipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careſſant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractere plus haut & moins flexible, exi-

geoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs ſoins, & ſe défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un College.

A ſeize ans l'Etang quitta ſes Maîtres de Mathématique, de Phyſique, de Muſique, &c. comme il les avoit pris; il commença ſes exercices, qu'il fit à-peu-près comme ſes études; & à vingt ans il parut dans le monde avec la ſuffiſance d'un ſot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi ſur rien.

De ſon côté Jacquaut avoit fini ſes humanités, & ſa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé-bien, dit-elle, puiſqu'il eſt ſi ſage, il réuſſira dans l'Egliſe, il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état eccléſiaſtique; il vint ſupplier ſa mere de l'en diſpenſer. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & ſévere, que j'ai dequoi vous ſoutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en eſt rien. La fortune de

votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carriere des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter en un mot un petit collet ou une Lieutenance d'Infanterie ; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec respect qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la Nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voiles pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa béné-

diction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens; son cœur sensible en fut pénétré: cependant il n'osa leur demander de lui écrire; mais il avoit un camarade de collége dont il étoit tendrement aimé: il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe: on lui obtint des dispenses d'études; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux: on proposa une riche héritiere; mais on exigea

de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine dequoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au Spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi

ſot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, réſolut de s'en venger en prenant une Maîtreſſe plus fameuſe encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faiſoit mille jaloux; & quand il ſe comparoit à cette foule d'adorateurs qui ſoupiroient en vain pour elle, il avoit le plaiſir de ſe croire plus aimable, comme il ſe trouvoit plus heureux. Cependant s'étant apperçue qu'il n'étoit pas ſans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût réſolue à quitter pour lui, & propoſa pour fuir les importuns de venir enſemble à Paris oublier tout l'Univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut tranſporté de cette marque de tendreſſe. Tout ſe prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choiſiſſent leur retraite aux environs du Palais royal. Fatime (c'étoit le nom de cette beauté) demanda & obtint ſans peine un

carroſſe pour prendre l'air. L'Etang fut ſurpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu ; mais ſon mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la ſociété de l'Etang, & il étoit bien sûr de ſes amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foibleſſe : elle croyoit aux ſonges. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, diſoit-elle, s'effacer de ſon eſprit. L'Etang voulut ſçavoir quel étoit ce ſonge qui l'occupoit ſi ſérieuſement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapiſſerie & des ſophas aſſortis à ce lit ſuperbe ; des trumeaux éblouiſſans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'eſt rien. Une toilette étoit dreſſée, je m'approche ; qu'ai-je apperçu ! le cœur m'en palpite : un

écrain de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux deſſinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel eſclavage, une riviere qui ne finiſſoit pas. Oui, Monſieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque choſe de ſingulier. Ce ſonge m'a trop vivement frappée, & mes ſonges ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute ſon éloquence à lui perſuader que les ſonges ne ſignifioient rien ; elle lui ſoutint que celui-là devoit ſignifier quelque choſe, & il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonſtances près, ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, & ſongea tant, que la fortune du bon-homme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de M. de l'Etang, à qui

ce voyage avoit déplu, demanda d'être ſéparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit; & ſa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à ſon aiſe.

Le jeu eſt une reſſource. L'Etang prétendoit exceller au piquet; ſes amis, qui faiſoient bourſe commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, ma foi, diſoit l'un des parieurs, c'eſt bien jouer! On ne joue pas mieux, diſoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit inſenſiblement, la fidelle Fatime qui s'apperçut de ſa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain: cependant comme il eſt humiliant de décheoir, il ſe piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de ſon faſte, enſorte que dans quelques années il ſe trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorſque Madame ſa mere, qui n'avoit pas mieux

ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré; mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déja l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait! disoit cette mere désolée : je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sçait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit

floriſſante ; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'eſpace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalouſie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! ſon camarade de collége, qui juſques-là ne lui avoit donné que des nouvelles ſatisfaiſantes, lui écrivit que ſon frere étoit ruiné, & que ſa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuſes extrémités. Cette lettre fatale fut arroſée de larmes. Ah, ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous ſecourir. Il ne voulut s'en fier à perſonne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere, pouvoient la priver des ſecours de ſon fils, & la laiſſer mourir dans l'indigence & le déſeſpoir. Rien ne doit retenir un fils, ſe diſoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels ſentimens, Corée ne

fut plus occupé que du ſoin de rendre ſes richeſſes portatives. Il vendit tout ce qu'il poſſédoit, & ce ſacrifice ne coûta rien à ſon cœur ; mais il ne put refuſer des regrets à un tréſor plus précieux qu'il laiſſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jetté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'ame, & en démêler le caractere ; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet ſubit & confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit crut voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible ; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & ſe développer. Corée de ſon côté l'avoit diſtinguée entre ſes rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus

intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste, un tein brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébene, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractere, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient

retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorſque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après ſa mere. Il ſe rendit chez la belle veuve, lui montra la lertre de ſon ami & lui demanda conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas beſoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au ſecours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon teſtament vous l'aſſurera; ſi je vis, au lieu d'un teſtament, vous ſçavez quels ſeront vos titres. Corée pénétré de reconnoiſſance & d'admiration, ſaiſit les mains de cette femme généreuſe, & les arroſa de ſes pleurs; mais comme il ſe répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant: n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque choſe de paſſablement honnête, on crie au prodige, comme ſi la nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place ſeriez-

ſeriez-vous bien flaté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre; mais vos principes, vos ſentimens, l'aiſance, le naturel de vos vertus m'enchantent : je les admire ſans en être ſurpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baiſant ſur les deux joues, je ſuis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute ſa fortune. Le trajet fut aſſez heureux juſques vers les Canaries : mais là, leur vaiſſeau pourſuivi par un Corſaire de Maroc, fut obligé de chercher ſon ſalut dans ſes voiles. Le Corſaire qui le chaſſoit étoit ſur le point de le joindre; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit ſe livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria Corée en embraſſant la caſſette où étoit renfermée toute ſon eſpérance; & puis s'arrachant

les cheveux de douleur & de rage, non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'Equipage, & aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement? Soufffirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vendre comme des bêtes? Sommes-nous désarmés? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent: hé bien, nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits, & le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense; le Corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent: des deux côtés on voit voler la mort: bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme: le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un car-

nage effroyable ; dès qu'il voyoit un Africain ſe jetter ſur ſon bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant : Ah, ma pauvre mere ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ſes petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au déſeſpoir ; & l'ame la plus douce, la plus ſenſible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus ſanguinaire. Le Capitaine le trouvoit partout, l'œil en feu & le bras ſanglant. Ce n'eſt pas un homme, diſoient ſes compagnons, c'eſt un Dieu qui combat pour nous : ſon exemple enflammoit leur courage. Il ſe trouve enfin corps-à-corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui reſtoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaiſſeau de Corée avec ſa proie aborde enfin ſur les côtes de

France; & ce digne fils, ſans ſe permettre une nuit de repos, ſe rend avec ſon tréſor auprès de ſa malheureuſe mere. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout ſecours, & livrée aux ſoins d'un domeſtique qui, rebuté de ſouffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers ſoins d'une pitié humiliante. La honte de ſa ſituation lui avoit fait défendre à ce domeſtique de recevoir perſonne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la viſitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuſe.

Annoncez-moi, dit-il au domeſtique. — Et quel eſt votre nom? — Jacquaut. Le domeſtique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.—Hélas! & quel eſt cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte

& en levant ſur lui ſa mourante paupiere, Ah, mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mere? votre main va lui fermer les yeux. Qu'elle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mere qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre: O ma mere! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs: ſes ſanglots étoufferent ſa voix, & les ruiſſeaux de larmes dont il inondoit le ſein de ſa mere expirante, furent long-temps la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir.... Il l'interrompit: tout eſt réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au ſein de la nature: c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez: j'ai dequoi vous faire aimer

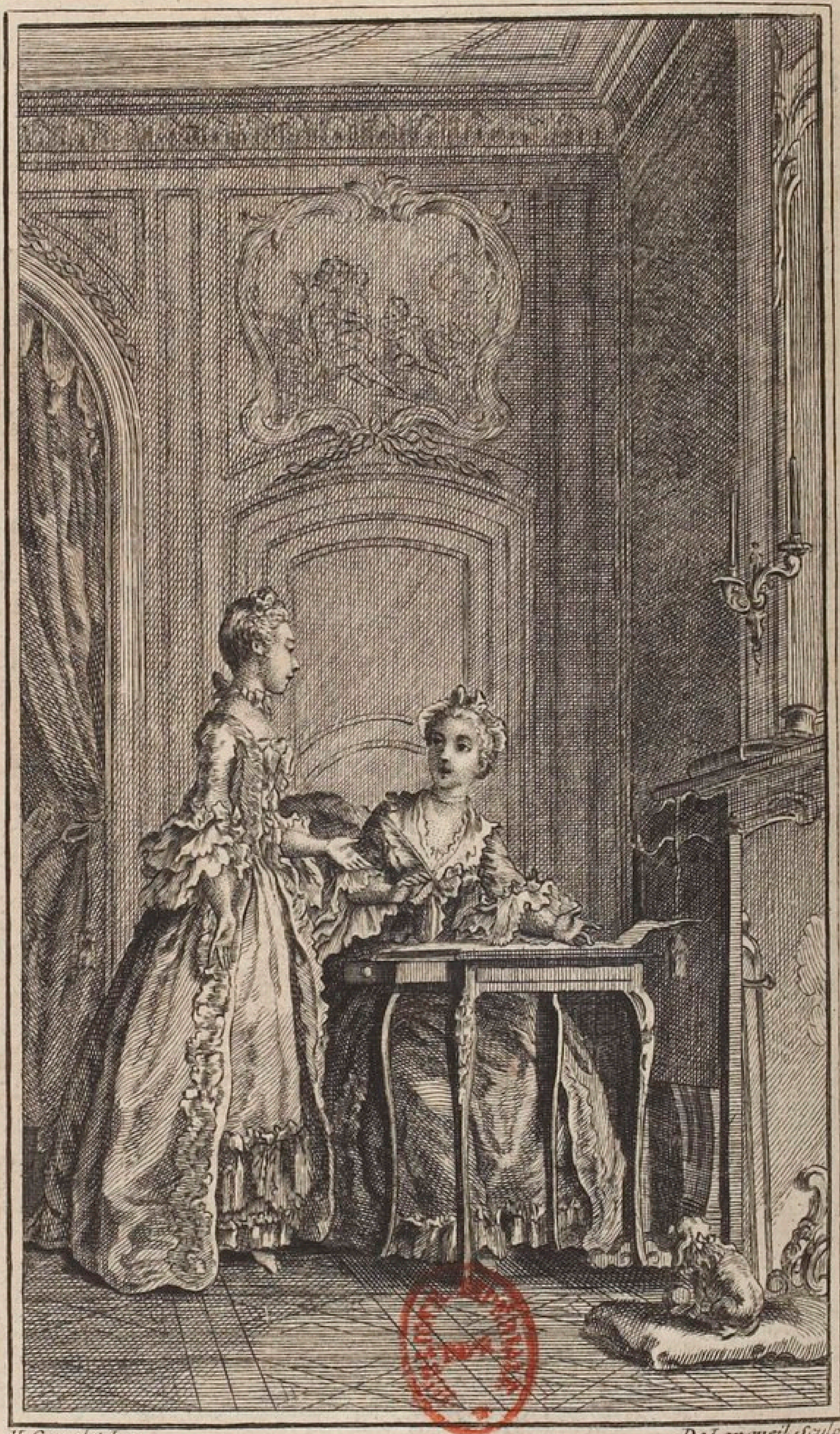
la vie. — Ah ! mon cher enfant, ſi je deſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle ſe couvroit le viſage comme indigne de voir le jour. Ah, Madame ! s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vûe de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la ſecourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées : ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis ! leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? Sans vous je n'aurois plus de mere : achevez de la rappeller à la vie. Je ſuis riche, je viens la rendre heureuſe. Redoublez vos ſoins, vos conſolations, vos ſecours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette ſituation étoit trop violente pour la malade. Allez, Mon-

ſieur, dit-il à Corée, repoſez-vous ſur notre zele, & n'ayez plus d'autre ſoin que de faire préparer un logement commode & ſain. Ce ſoir, Madame y ſera tranſportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui ſuccéda, ranimerent inſenſiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la conſolation en fut le remede. Corée apprit que ſon malheureux frere venoit de périr miſérablement. Je tire le rideau ſur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoiſſance à une mere ſenſible, & trop foible encore pour ſoutenir ſans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorſque ſa ſanté fut plus affermie. Toutes les plaies de ſon cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ſes yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de ſa tendreſſe, lui en ren-

doit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses folies & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux, & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de son amant, comme elle auroit reçu sa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.





H. Gravelot Inv. | De Longueil Sculp.

LA BONNE MERE



LA BONNE MERE.

Le ſoin d'une mere pour ſes enfans eſt de tous les devoirs le plus ſaintement obſervé dans la nature. Ce ſentiment univerſel domine toutes les paſſions ; il l'emporte même ſur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux ſenſible & doux, le plus pareſſeux infatiguable, le plus timide courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ſes petits, qu'au moment qu'il leur eſt inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eſt ſur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à ſe déguiſer, prend mille formes ſéduiſantes ; c'eſt-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé ſans ceſſe. Plus il y a d'écueils & plus ils ſont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a beſoin d'un ſage pilote. Quel eût été,

par exemple, le ſort de Mademoiſelle du Troëne, ſi le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu !

Cette veuve reſpectable avoit conſacré à l'éducation de ſa fille unique les plus belles années de ſa vie. Voici quel avoit été ſon calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, diſoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi ; vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me ſourit, & me plaît encore ; mais ſi je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hazarde ſon bonheur & le mien. Suppoſons qu'une vie tumultueuſe & diſſipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à paſſer dans le monde ? combien dans la ſolitude & dans le ſein de mon enfant ? Ce monde qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt ſans pitié ; & ſi ma fille s'eſt

oubliée à mon exemple, si elle est malheureuse par ma négligence, quelle sera ma consolation? Embellissons de bonne heure ma retraite : rendons-la douce autant qu'honorable, & sacrifions à ma fille, qui est tout pour moi, cette multitude étrangere, à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès-lors cette mere si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions ; & sa mere qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiete en s'appercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse ; si par l'estime & l'amitié il sçait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur

à lui s'il l'humilie & s'il la rebute : sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ses yeux ; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à son état, & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans, épris des charmes de la fille, faisoient, selon l'usage, une cour assidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui pour son malheur étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaisance, se voyoit avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien

à dire ſur ſa politeſſe ; mais elle étoit ſi froide & ſi légere en comparaiſon des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans ſon eſtime. Il auroit eu ſans y penſer toutes les graces naturelles ; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'eſprit, il ne lui manquoit que de la juſteſſe, ou plutôt de la réflexion. Perſonne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit ſçû ce qu'il alloit dire. Mais ſon premier ſoin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raiſon, cela lui étoit aſſez égal ; il étoit sûr d'éblouir, de ſéduire, de perſuader ce qu'il vouloit. Il ſçavoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne diſent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour : quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année telle & telle en avoient changé. Il connoiſſoit même quel-

qu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déja que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle; seulement un peu trop simple; mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le

perdre, & rien n'accelere, comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus desiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie, mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il sçavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mere eût fait à son ame une plaie profonde; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie dont Verglan étoit ſi foiblement touché, avoient inſpiré l'amour le plus tendre au ſage & modeſte Belzors. Un eſprit juſte & un cœur droit formoient la baſe de ſon caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennobliſſoit encore par la haute idée qu'on avoit de ſon ame ; car on eſt diſpoſé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on ſçait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouiſſoit de l'avantage ineſtimable de pouvoir s'y abandonner ſans précaution & ſans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchiſe qui gagne la confiance, cette ſévérité de mœurs qui imprime le reſpect, avoient en lui l'aiſance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais ſans faſte ; indulgent aux ridicules, mais ſans en contracter aucun ; docile aux uſages innocens, incorrup-
tible

tible aux mauvais exemples, il ſurnageoit au torrent du monde; aimé, reſpecté de ceux même dont ſa vie étoit la cenſure, & auxquels l'eſtime publique avoit coutume de l'oppoſer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne enchantée du caractere de ce jeune homme, l'avoit choiſi au fond de ſon cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à ſa fille. Elle ne tariſſoit point ſur ſon éloge; Emilie applaudiſſoit avec la modeſtie de ſon âge. Madame du Troëne ſe méprit à l'air ingénu & gracieux que ſa fille avoit auprès de lui. Comme l'eſtime qu'il lui inſpiroit n'étoit mêlée d'aucun ſentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à ſon aiſe.

Il s'en falloit bien qu'elle fût auſſi libre, auſſi tranquille avec le dangereux Verglan; & la ſituation pénible où la mettoit ſa préſence, reſſembloit aſſez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baiſſoit

les yeux & gardoit le ſilence. Il me ſemble ma fille, diſoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, diſoit Emilie en rougiſſant. La bonne mere diſſimuloit ſa joie : elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu ſimple & modeſte de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ſes pareils. Un accident leger en apparence, mais frappant pour une mere attentive & clairvoyante, vint la tirer de ſon illuſion.

L'un des talens d'Emilie étoit la Peinture au paſtel. Elle avoit choiſi le genre des fleurs, comme le plus analogue à ſon âge. Il paroît ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main de la Beauté! Verglan, par un goût approchant du ſien, aimoit paſſionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais ſans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du

Troëne s'étoient attachés par aventure ſur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'apperçut qu'Emilie, ſans y ſonger peut-être, en deſſinoit les fleurs. Il étoit tout ſimple que les fleurs qu'elle avoit vûes la veille lui fuſſent encore préſentes, & vinſſent comme d'elles-mêmes s'offrir au bout de ſes crayons; mais ce qui n'étoit pas auſſi ſimple, c'étoit l'air d'enthouſiaſme qu'elle avoit en les deſſinant. Ses yeux brilloient du feu du génie; ſa bouche ſourioit amoureuſement à chaque trait de ſa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, ſe répandoit ſur ſes belles joues. Etes-vous contente de votre ſéance, lui dit ſa mere négligemment? Il n'eſt pas poſſible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas ſous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidélement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint

avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne ſans affectation les obſerva l'une après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut deſſiné. La bonne mere continua d'obſerver ; & chaque épreuve confirmant ſes ſoupçons, redoubla ſon inquiétude. Hélas ! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque choſe de très-innocent. Voyons cependant ſi elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un ſecret pour la ſociété de ſa mere. Comme elle n'avoit eu deſſein que de lui aſſurer par-là des loiſirs agréables, de lui faire goûter la ſolitude & de ſauver ſon imagination des dangers de la rêverie, & ſon ame active & ſenſible des ennuis de l'oiſiveté ; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour ſa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de ſoin. Mais un jour qu'elles étoient ſeules avec Belzors, & que l'entretien rouloit ſur

l'avantage précieux de s'occuper & de ſe ſuffire ; ma fille, dit Madame du Troëne, s'eſt fait un amuſement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ſes deſſeins. Emilie ouvrit ſon portefeuille ; & Belzors enchanté ne ſe laſſoit point de l'admirer dans ſon ouvrage. Qu'ils ſont doux & purs, diſoit-il, les plaiſirs de l'innocence ! le vice a beau ſe tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiſelle, que l'heure du travail paſſe vîte. Hé-bien, vous l'avez fixée : la voilà qui ſe retrace & ſe reproduit à vos yeux. Le temps n'eſt perdu que pour les oiſifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaiſance ſecrette. Emilie trouvoit ſes propos très-ſenſés ; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Sçavez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors ſur ſon talent pour le deſſein ? Je veux auſſi que vous en ſoyez juge.

Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura ſa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vû. Elle ne ſe doutoit pas que ſa mere lui tendoit un piége. Puiſqu'il y a du myſtere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ſes fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif ſecret du plaiſir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle

ſe fera une loi d'y ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice ? A Dieu ne plaiſe; non, je veux que ſon inclination la décide; mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant, & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuis ſûre de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſuppléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérience du ſien : qu'elle voye par les yeux de ſa mere, & qu'elle croye, s'il eſt poſſible, ne conſulter que ſon penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors ſe trouvoient enſemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien ſur les mœurs, les uſages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction; & ſans prendre aucun

parti, donnoit à leur caractere la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matiere à leurs réflexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoit constamment du parti de la mode. Belzors d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme, faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive, & des plaintes ameres de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe

à qui d'Auberive faisoit la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il ; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison ; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste & fidele moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse ; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule

objet du mépris public au premier faux pas que faiſoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces ſiecles barbares on avoit le courage d'épouſer. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaiſance, la liberté, la paix regner au ſein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent enſemble, ils ſont heureux. S'ils ceſſent de s'aimer, ils ſe le diſent en honnêtes gens, & ſe rendent l'un à l'autre la parole d'être fideles. Ils ceſſent d'être amans; ils ſont amis. C'eſt ce que j'appelle des mœurs ſociales, des mœurs douces : cela donne envie de ſe marier. Vous trouvez donc tout ſimple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de ſon mari, & le complaiſant de ſa femme? — Aſſurément, pourvû que cela ſoit mutuel. N'eſt-il pas juſte d'accorder ſa confiance à qui nous honore de la ſienne; & de ſe rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir

une meilleure amie que ſa femme, un ami plus ſûr & plus intime que ſon mari ? Avec qui ſera-t-on libre, ſi ce n'eſt avec la perſonne qui par état ne fait qu'un avec nous ? & quand par malheur on ne trouve plus le plaiſir chez ſoi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de ſon côté ſans jalouſie & ſans obſtacle ?

Rien de plus riant, dit Belzors, que cette méthode nouvelle ; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter ſincerement. D'abord il faut pouvoir ſe paſſer de ſa propre eſtime, de celle de ſa femme & de ſes enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder ſans répugnance, comme une moitié de ſoi-même, quelqu'un que l'on mépriſe aſſez pour le livrer.... Bon, reprit Verglan ; préjugés que tous ces ſcrupules ! Qui empêche qu'on ne s'eſtime l'un l'autre, s'il eſt décidé qu'il n'y a plus aucune honte

à tout cela? Quand cela ſera décidé, dit Belzors, tous les liens de la ſociété ſeront rompus. La ſainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la ſainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs ſacrés pour les époux, il n'y en aura guere pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos peres; mais la maſſe des mœurs étoit ſaine, la plaie ſe refermoit auſſitôt. Aujourd'hui c'eſt un corps languiſſant, qu'un poiſon lent pénetre & conſume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au ſein de leur famille; de cette union qui faiſoit les délices de leur jeuneſſe, & la conſolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere ſoit affligée des égaremens de ſon fils, qu'un pere ſoit accablé de quelques revers de fortune; ſont-ils un refuge, un appui

l'un pour l'autre ? Ils ſont obligés de chercher au-dehors où dépoſer leur peine ; & le ſoulagement eſt bien foible de la part des étrangers !

Tu parles comme un oracle, mon ſage Belzors, diſoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fiſſent pas mieux de s'aimer, d'être fideles toute leur vie ? Je veux ſeulement, ſi par malheur ce goût mutuel vient à ceſſer, qu'on ſe conſole & qu'on s'arrange, ſans qu'il ſoit défendu à ceux qui ſe feroient aimés du temps de nos peres, de s'aimer de même ſi le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'eſt-ce qui les en empêche ? — Qu'eſt-ce qui les en empêche, Madame, reprit Belzors ? L'uſage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre ſans honte au gré de leurs deſirs. Verglan m'avouera ſans peine que la vie que l'on mene dans le monde eſt agréable ; & naturellement il eſt aſſez doux de changer d'objet : notre foibleſſe même nous y invite. Qui réſiſtera donc

à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan ; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis-nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rubarbe, & que tu lui passes le séné. Bon ! quelle folie ! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable ; mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme est jeune & jolie : elle est coquette ; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête ; mais quand elle le seroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse.

Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne ; mais ce qui m'étonne, c'eſt que Belzors ſoit le premier. Je n'ai juſqu'ici reçu que des éloges. Rien n'eſt plus naturel que mon procédé ; & tout le monde m'en félicite comme de quelque choſe de merveilleux ! il ſemble qu'on ne me croyoit pas aſſez de bon ſens pour prendre un parti raiſonnable. En homme d'honneur je ſuis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Meſſieurs les rigoriſtes, je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en faſſe autant, le plus heureux ſera le plus ſage. — Au reſte, comment ſe porte la Marquiſe, lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos.—A merveille, Madame ; hier encore nous ſoupâmes enſemble, & je ne la vis jamais de ſi belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi cela pourroit bien être : déjà même hier, au ſortir de table, je me ſuis ſurpris lui diſant des douceurs.

Cette premiere épreuve fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit d'Emilie. Sa mere qui s'en apperçut, laiſſa un libre cours à ſes réfléxions ; mais pour la mettre ſur la voie, j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caracteres. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même ſoin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils different l'un de l'autre ! & chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiecle. Avec quelle légereté, diſoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature ! & Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'ame de Belzors !

Quelque temps après Emilie & ſa mere étant au ſpectacle, Belzors & Verglan ſe préſenterent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La ſcene des

des Enfans fit dire à Verglan quelques bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors sans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaisanta sur sa foiblesse. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors? Oui, je l'avoue: je n'entens jamais sans tressaillir les tendres noms de pere & de mere; le pathétique de la Nature me pénetre; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; & quand ce vint au dénouement, Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors; mais je m'en sens capable: quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne; Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage

que Belzors avoit ſur ſon rival. Après le ſpectacle ils virent paſſer le Chevalier d'Olcet, en pleureuſes. Qu'eſt-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger? C'eſt un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laiſſer dix mille écus de rente. — Dix mille écus! viens donc que je t'embraſſe. Cet oncle-là eſt un galant homme. Dix mille écus! il eſt charmant. Belzors l'embraſſant à ſon tour, lui dit: Chevalier, je m'afflige avec vous de ſa mort: je ſçais que vous penſez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a longtemps ſervi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous ſavez qu'il étoit ſi vieux! C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan; & dans la regle,

il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Verglan; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua: Verglan & Belzors firent un trictrac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne fut du nombre des ſpectateurs, & la bonne mere, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur la fille, & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favoriſa Belzors. Emilie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le

cœur trop bon pour ne pas ſouffrir, en le voyant s'engager dans une perte ſérieuſe. Le jeune étourdi ne ſe poſſédoit plus : il ſe piqua, il doubla ſon jeu, & avant le ſouper, il en étoit au point de jouer ſur ſa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit ſon poſſible pour être enjoué ; mais l'altération de ſon viſage en écartoit la joie. Il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaiſans qu'il tâchoit de dire ; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler, ſi l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni ſon bonheur, ni le chagrin de ſon rival n'avoit ému, fut doux & modeſte ſelon ſa coûtume. Ils ſe remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini ſa partie, vint aſſiſter à celle-ci, très-inquiete de l'iſſue qu'elle auroit, mais deſirant qu'elle fît ſon impreſſion ſur l'ame d'Emilie. Le ſuccès paſſa ſon attente. Verglan perdoit l'impoſſible. Le tremblement de ſa main & la pâleur de ſon viſage exprimoient le trouble qu'il vouloit

cacher. Belzors, avec une complaiſance inépuiſable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable; Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons-là : je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'applaudiſſement. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & dit, en ſe levant, d'un air de dédain : Ce n'étoit pas la peine de jouer ſi long-temps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, diſoit-elle ! Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée ? La ſéduction ne devroit-elle pas ceſſer dès qu'on s'apperçoit que l'on eſt ſéduite ? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle eſt cette méſintelligence entre le cœur & la raiſon, qui fait que l'on chérit

encore ce que l'on ceſſe d'eſtimer ?

Le matin, ſelon ſon uſage, elle parut au levé de ſa mere. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le ſuis beaucoup.—Eſt-ce que tu n'a pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un ſoupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mene ce ſoir aux Thuileries, où tout Paris doit s'aſſembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'Univers fût abandonné : je ſuis bien aiſe qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouiſſante, étoient aſſiſes autour de ce baſſin, dont la ſculpture a décoré l'enceinte. L'allée ſuperbe que ce baſſin couronne étoit remplie de ces jeunes nymphes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent les deſirs ſur leurs pas. Verglan les connoiſſoit toutes, & leur ſourioit en

les ſuivant des yeux. Celle-ci, diſoit-il, c'eſt Fatmé. Rien n'eſt plus tendre, plus ſenſible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en ſix mois : ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là eſt la célébre Corine : ſa maiſon eſt le temple du luxe ; ſes ſoupers ſont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde ſi modeſte, & dont les regards ſe promenent languiſſamment de tous côtés? Elle a trois amans, dont chacun ſe flatte d'être le ſeul heureux. C'eſt un plaiſir de la voir au milieu de ſes adorateurs, leur diſtribuer des faveurs légeres, & leur perſuader tour-à-tour qu'elle ſe joue de leurs rivaux. C'eſt un modele de coquetterie, & perſonne ne trompe ſon monde avec tant d'adreſſe & de légereté. Elle ira loin ſur ma parole, & je lui ai déja prédit. Vous êtes donc dans ſa confidence, demanda Madame du Troëne ? — Oh oui, ce n'eſt pas avec moi qu'elles

diſſimulent : elles me connoiſſent, elles ſçavent bien qu'on ne m'en impoſe pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au ſage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces myſteres? — Non, Madame : je veux croire que tout cela eſt fort amuſant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne obſerva que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réſervé le ſalut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'eſtime & de l'amitié au ſalut reſpectueux de Belzors. Elle plaiſanta Verglan ſur cette diſtinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il eſt vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la viſite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux eſtimable; elle en parla, dis-je, avec tant de ſenſibilité, de candeur & de gra-

ce, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari eſt une perte légere & facile à réparer. Non pas pour moi, Monſieur, dit la tendre & modeſte Eléonore; un mari qui honoroit une femme de mon âge de ſon eſtime & de ſa confiance, & dont la tendreſſe délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalouſie, ni les négligences de l'habitude, n'eſt pas de ceux qu'on remplace aiſément. Il étoit ſans doute d'une jolie figure, demanda Verglan? — Non, Monſieur, mais ſon ame étoit belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame! Etoit-il jeune au moins? — Point du tout: il étoit dans l'âge où l'on eſt ſenſé quand on a dequoi l'être. —Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous déſoler. La confiance, l'eſtime, les procédés honnêtes vont tous ſeuls avec une femme aimable; rien de tout cela ne

peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours, en un mot d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant, mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude! dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse & de la raison; & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité: qui t'en empêche? Elle seule peut le trouver mauvais. Sçavez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez

beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'eſt pas. A ces mots, il ſortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, diſoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'eſt-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie ? Ah que mon cœur lui eſt peu connu ! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre ſon rival. Il en parla comme du plus honnête-homme du monde. C'eſt dommage qu'il ſoit ſi triſte, diſoit-il du ton de la pitié; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoye. Madame du Troëne, ſans s'expliquer, l'aſſura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de déſobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baiſſés, & ſa rougeur laiſſoit voir l'agitation de ſon ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il ſe retira triomphant, & le lendemain il lui écri-

vit un billet conçu en ces mots. » Vous » avez dû me trouver bien romanesque, » belle Emilie, de n'avoir fait si long- » temps parler que mes yeux ! Ne m'ac- » cusez pas d'une injuste défiance ; j'ai » lu dans votre cœur, & si je n'avois eu » à consulter que lui, j'étois bien sûr de » sa réponse. Mais vous dépendez d'une » mere, & les meres ont des caprices. » Heureusement la vôtre vous aime, & » sa tendresse a éclairé son choix. Le » renvoi de Belzors m'annonce qu'elle » s'est décidée ; mais votre aveu doit » précéder le sien : je l'attens avec l'im- » patience du plus tendre & du plus vio- » lent amour «. Emilie ouvrit ce billet sans sçavoir d'où il lui venoit : elle en fut offensée autant que surprise, & n'hé- sita point à le communiquer à sa mere. Je vous sçais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié ; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence. Belzors m'a écrit ; lisez sa lettre. Emilie obéit & lut : » Mada-

» me, j'honore la vertu, j'admire la » beauté, je rends justice à Eléonore; » mais le ciel n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et » après avoir adoré dans votre image » ce qu'il a fait de plus touchant, me » croyez-vous en état de suivre le conseil » que vous m'avez donné ? Je ne vous » dirai pas combien il est cruel : mon » respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai » pas le nom de votre fils, j'en ai du » moins les sentimens, & ce caractere » est ineffaçable «.

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit : Oh ça ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses.—A moi ma mere !—A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? Est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? N'avez-vous pas le droit de disposer de moi ?— Tout cela, mon enfant, est le mieux du

monde; mais comme il y va de ton bonheur, il eſt juſte que tu en décides. Ces jeunes gens ſont bien nés tous les deux; l'état, la fortune ſont à peu-près les mêmes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baiſoit les mains de ſa mere, & les arroſoit de ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix : plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choiſi me ſera cher : mon cœur oſe vous en répondre.—Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir, & tu ſçais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les cauſer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confuſion, l'attendriſſement d'Emilie. Trem-

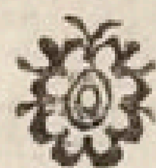
blante auprès de cette tendre mere, une main ſur ſes yeux & l'autre ſur ſon cœur, elle eſſayoit envain d'obéir; ſa voix expiroit ſur ſes lévres. Hé-bien, diſoit la bonne mere, auquel des deux allons-nous répondre ? finis; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante.—A Verglan, ſoit; que lui dirai je ?

» Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, qu'un » homme qui ſe doit comme vous à la » ſociété, y renonce pour vivre au ſein » de ſa famille. Mon Emilie n'a pas de » quoi vous dédommager des ſacrifices » qu'elle exigeroit. Continuez d'embellir » le monde, c'eſt pour lui que vous êtes » fait «. — Eſt-ce là tout ? — Oui ma mere. — Et à Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. » Vous trou- » ver digne d'une femme auſſi verueuſe » que belle, ce n'étoit pas, Monſieur, » vous interdire un choix qui m'intéreſſe » autant qu'il m'honore ; c'étoit même

» vous y encourager. Votre modeſtie a
» pris le change, & vous avez été injuſte
» envers vous-même & envers moi. Ve-
» nez apprendre à mieux juger des in-
» tentions d'une bonne mere. Je diſpoſe
» du cœur de ma fille, & je n'eſtime
» perſonne au monde plus que vous. «

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embraſſe, s'écria Madame du Troëne: tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois conſulté mon cœur.

Belzors accourut ne ſe poſſédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que le leur. La tendreſſe de Belzors ſe partagea entre Emilie & ſa mere, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.



L'ECOLE

H. Gravelot inven. Pasquier Sculp

L'ECOLE DES PERES





L'ECOLE DES PERES.

LE malheur d'un pere occupé de la fortune de ſes enfans, eſt de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéreſſante que leur fortune. Le jeune Timante appellé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un eſprit facile, un bon cœur; mais graces aux ſoins de Madame ſa mere, cet heureux naturel fut bientôt gâté, & le plus joli enfant du monde à ſix ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles: & qu'en eût-il fait? c'étoit bon pour ſon pere qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvoit ſa fortune faite, ne devoit ſçavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ſes égaux; auſſi ne voyoit-il que des jeunes gens qui au-

dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux; pourvû qu'il payât leurs plaisirs. Son pere n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mere faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse: il falloit bien lui passer quelque chose: elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystere, de peur que Timante qui ne sçavoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si dans les intervalles de son travail, le pere marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mere étoit là pour le justifier, & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon-homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne

concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais ſi galamment vêtus, & un ſi brillant équipage ; mais Madame ſon épouſe lui repréſentoit que la conſidération y étoit attachée, & que pour réuſſir dans le monde il falloit y être ſur un certain pied. S'il demandoit pourquoi ſon fils rentroit ſi tard, c'eſt, lui diſoit-on, que les femmes de qualité ne ſe couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raiſons bien bonnes ; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant ſon fils donnoit tête baiſſée dans les égaremens de ſon âge, lorſque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie ſa ſœur avoit depuis peu dans ſon couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu ſa mere, & trop jeune pour tenir une maiſon, elle avoit obtenu de ſon pere qu'il voulût bien ſe paſſer d'elle juſqu'au moment qu'il diſpoſeroit de ſa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caracteres, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disoit-elle, une mere comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vû en elle une amie, mais une amie si intime que si mon cœur & ses vertus ne m'avoient pas rappellé sans cesse le respect que je lui devois, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisoit ses leçons, & quelles leçons, ma chere Lucie! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde où je devois vivre étoit peint à mes yeux surpris! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modestes dont elle étoit un exemple vivant! Ah! sous ses crayons enchanteurs toutes les vertus devenoient des graces. Ainsi cette aimable fille en parlant de sa

mere, mêloit ſans ceſſe aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans ; mais ſon eſprit & ſon ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aiſance, Angélique s'en privoit avec joie ; les ſacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher, & le beſoin d'obliger étoit le ſeul qu'elle connût. Penſes-tu comme moi, diſoit-elle quelquefois à Lucie ? Plus heureuſe que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune qui a ſi mal diſtribué ſes dons. Si quelque choſe dédommage les malheureux, c'eſt qu'on les plaint & qu'on les aime, au lieu que nous qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Auſſi faut-il être bien attentives à faire oublier par la bienfaiſance & la modeſtie, cet avantage ſi dangereux que nous avons ſur nos pareilles.

Lucie enchantée du caractere d'Angélique, eût voulu ſe l'attacher par tous les

liens du sentiment. Ma chere amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, si tu l'approuvois.... Je veux te faire voir mon frere ; il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge ! je crains que ta mere ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah, ma sœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté : quels traits, quelle taille, quels yeux ! Vous au couvent, Mademoiselle ! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien prévû, dit Lucie, que tu serois enchanté ; hé-bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel chez qui je dois souper ce soir ;

mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle ; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Hé-bien, sçachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie, & qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mouvemens de surprise dont on n'est pas le maître, reprit Volny un peu interdit.—Quand le respect les accompagne il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie en paroissant offensée de votre début avec moi : je vais la consoler, & vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est sou-

vent très-méprisable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira; je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au-dessus de cet avantage; pour en parler si négligemment. Pour moi je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose; mais puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers & de ses avantures. Lucie qui avoit les yeux sur Angélique, voyoit avec douleur que tout cela faisoit tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique, lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est paîtri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non, car cela réussit à son âge, & l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui

plaît. — Mais il t'a vûe, il t'aimera ; & s'il t'aime il deviendra ſage. — Tu ne doutes pas que je ne le deſire ; mais je ſuis bien loin de l'eſpérer.

Volny n'héſita point à croire qu'il avoit eu un ſuccès complet. Ma ſœur avoit raiſon, dit-il, ſon amie eſt belle ! un peu ſinguliere ; mais ſon caractere n'en eſt que plus piquant. Ce qui lui manque c'eſt la naiſſance : ma mere veut que j'épouſe une fille de qualité. Voyons-la toujours ; cela ne reſſemble à rien de ce que nous avons dans le monde, & il y a du moins de quoi s'amuſer.

Il alla donc revoir ſa ſœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? j'étois ſi tranquille ! je m'amuſois ſi bien avant que d'avoir vû ta dangereuſe amie ! Ah Mademoiſelle, que le monde eſt inſipide, & que ſes amuſemens ſont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je ſerois jaloux de ma ſœur ? Répandu dans les

ſociétés les plus brillantes, ſollicité par tous les plaiſirs, qui le croiroit ? Oui, je voudrois être à ſa place : elle vous voit ſans ceſſe, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez.—Tu as raiſon d'envier mon bonheur; mais Volny, ſi tu voulois, le tien ſeroit encore plus digne d'envie (à ces mots Angélique rougit.) — O ciel ! ma ſœur ! que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chere Lucie : dans les ſentimens honnêtes il n'y a rien à diſſimuler. Votre ſœur deſire que le ciel nous ait deſtinés l'un à l'autre, & je ne puis que lui en ſçavoir gré. Je vous dirai plus : je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien, & rien n'empêche que par vos mœurs vous ne ſoyez tel que mon époux doit être : vous n'avez pour y réuſſir qu'à reſſembler à votre ſœur.—S'il ne tient qu'à cela je ſuis heureux; car on me flatte que je lui reſſemble.—Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi qui ne flatte jamais, je

vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de ſon eſprit ni de celles de ſa figure. — Ah je vous proteſte que perſonne au monde n'eſt moins avantageux que moi, & ſi je ſuis bien, c'eſt ſans le ſçavoir. — Rien n'eſt plus ſimple que les mœurs de Lucie ; c'eſt la nature dans toute ſa candeur. Voyez ſi dans ſon maintien, dans ſon langage, dans ſon action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'eſt comme moi : pour éviter l'affectation je tombe ſouvent dans la négligence ; c'eſt un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions ſur rien : toute occupée à faire valoir ſes égales, elle eſt la ſeule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choſes d'agrément ; moi ſeul je n'en parle jamais. Ah ! ſi c'eſt la modeſtie & la ſimplicité que vous aimez dans ma ſœur, je ſuis bien sûr que vous

m'aimerez : ce ſont mes vertus favorites. Je le ſouhaite, dit Angélique; cependant ſi vous avez jamais deſſein de me plaire, je vous conſeille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas.—Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raiſon. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'eſt qu'il étoit à ſon gré, & qu'elle ſeroit bien-aiſe d'être ſa femme. Avec quelle naïveté; diſoit-il, elle m'en a fait l'aveu! que cette candeur ſied bien à la beauté! Soit vanité ou ſentiment, il en étoit réellement ému; mais ce goût naiſſant, ſi c'en étoit un, ne prit rien ſur ſes habitudes. Enyvré de l'encens de ſes flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchantereſſe, il oublioit qu'on lui vendoit les ſoins qu'on prenoit de lui plaire, & ſa vanité careſſée par les plaiſirs, leur ſourioit nonchalamment. Cette molleſſe voluptueuſe eſt la langueur la plus funeſte où un jeune homme puiſſe

être plongé. Hors de-là, tout lui eſt pénible; les plus légers devoirs ſont pour lui fatiguans; les bienſéances les moins auſteres ſont importunes & ennuyeuſes; il n'eſt à ſon aiſe que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un ſonge. Elle eſt charmante, diſoit-il; mais qu'en ferois-je? Rien n'eſt plus incommode qu'une femme délicate & fidele pour un mari qui ne l'eſt pas. Mon pere exigeroit de moi que je ne vécuſſe que pour ma femme. Ce ſeroit de l'amour, de la jalouſie, des reproches, des pleurs; tout cela m'effraye: je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint ſeule cette fois. Hé-bien, comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trob bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus eſtimables dont vous auriez beſoin ſans cela. — Elle moraliſe un peu ton

Angélique, & c'eſt dommage. Dis-lui donc que rien n'eſt plus triſte, & qu'une auſſi belle bouche que la ſienne n'eſt pas faite pour parler raiſon. Ce n'eſt pas elle, dit Lucie, c'eſt vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc? d'aimer le plaiſir & tout ce qui l'inſpire? — Le plaiſir! en eſt-il un plus pur que de poſſéder le cœur d'une femme vertueuſe & belle, de l'aimer & d'en être aimé? Je vous crois tendre, Angélique eſt ſenſible, tout ce qui me touche lui eſt cher; mais.....— Mais elle eſt bien difficile! & qu'exige-t-elle? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge! & qui lui a dit que je n'en ai pas? — Je ne ſçais; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma ſœur, entendez-vous, amenez-la moi, la premiere fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être diſcrets, diſoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent ſe taire; & avec quelque ſoin que je cache mes aventu-

res, le ſecret en eſt divulgué. Mais quel tort cela me fait-il? ſi Angélique veut un mari qui ait toujours été ſage, elle n'a qu'à épouſer un imbécille ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidele à une femme que je n'ai point? Oh je lui ferai ſentir le ridicule de ſes idées. Elle parut, & il fut lui-même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raiſon, ſur la honte & le danger du vice. Penſez-vous, Monſieur, lui dit-elle, après lui avoir laiſſé traiter auſſi légerement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, penſez-vous ſans rougir à l'union d'une ame pure & chaſte avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix ſeroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins ſenſibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur & de l'innocence? Vous vous êtes diſpenſés des loix que vous nous avez impoſées,

mais la nature & la raiſon ſont plus équitables que vous. Pour moi je ne croirai jamais qu'un homme oſe m'aimer tant qu'il aimera des choſes honteuſes, & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'eſt au ſoin qu'il prendra d'effacer cette tache que je verrai ſi je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits ſur une ame, & que les goûts frivoles & paſſagers qui avoient occupé cette ame oiſive, diſparoiſſoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monſieur, à ces révolutions ſubites? ſçavez-vous qu'elles ſuppoſent une ame naturellement délicate & noble? qu'il en eſt peu de cette trempe? & que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup?

Volny

Volny ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire, que dans tout cela il ſe flattoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique, j'ai beaucoup oui parler de vous. Je ſuis de plus aſſez bien inſtruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode : vous êtes riche, fort répandu, & à moins d'une eſpece de prodige, il faut que vous ſoyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le ſouhaite : cela vous donnera peut-être la réſolution & la force de devenir un homme eſtimable. Vous avez pour cela un bel exemple, c'eſt celui d'un pere, qui ſans tous les agrémens dont vous vous parez, s'eſt acquis par des talens utiles à ſa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare; & quand vous ſerez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce diſcours avoit jetté Volny dans des

réfléxions sérieuses, mais ses amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un soupé délicieux, dont Fatmé, Doris & Cloé devoient être. La joie y fut vive & brillante, & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnerent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout ; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne ? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir ; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari ! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant ? Supposez même que cela réussisse, qu'arrive-t-il ? on se plaît six mois pour s'ennuyer toute sa vie. Ah, mon cher Volny, point de mariage : tu serois un homme

perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attend qu'un autre l'épouse, cela nous revient tôt ou tard, & tu seras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune insensé trouvoit ces réflexions très-sages. Voyez cependant, disoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont sur une ame, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos & le prix de sa liberté.

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'étoit pas bien avec lui-même quand il avoit passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse & de ses charmes, il se replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mere? Volny à la mort de la sienne crut voir tarir la source de ses folles dépenses; mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé, & l'unique

ſoin dont il fut occupé, fut de ſuppléer aux moyens qu'il n'avoit plus de les ſoutenir. Fils unique d'un pere ſi riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à ſon tour, & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuſe facilité d'anticiper ſur ſa fortune. Ce fut alors que Timante, ſur ſon déclin, voulut ſe repoſer de ſes longues fatigues, & engager ſon fils à le remplacer. Mon pere, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Hé-bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y eſt pas décidée, & ma naiſſance ne m'y oblige point. — La robe ſans doute vous convient mieux? — Oh, point du tout, j'ai pour la robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mere avoit en vue une charge qui donne la nobleſſe, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penſerai : la vocation eſt excellente. Oh, je vois, dit en lui-même le bon-homme,

que tu veux vivre en fainéant ; mais je t'en empêcherai ſi je puis. Une charge qui donne la nobleſſe & qui n'oblige à rien ! cela eſt fort commode. Et pourquoi me conſumerois-je encore de travail & d'inquiétude ? repoſons-nous, n'ayons plus d'autre ſoin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins ; car celui qui aime l'oiſiveté aime les vices dont elle eſt la mere.

Mais quelle fut l'affliction de Timante lorſqu'il apprit qu'enivré d'orgueil, & plongé dans le libertinage, ſon fils donnoit dans tous les travers ; qu'il avoit des maîtreſſes & des complaiſans ; qu'il donnoit des ſpectacles & des fêtes, & qu'il jouoit un jeu à ſe ruiner ? C'eſt ma faute, dit Timante, & c'eſt à moi de la réparer ; mais le moyen ? L'habitude eſt priſe : le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou ? il m'échappera. Déſavouer ſes dépenſes & ſes dettes ? c'eſt le deshonorer moi-même, c'eſt

étouffer dans ſon ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer eſt encore pis : grace au ciel il n'en eſt pas au point de mériter que les loix le privent du droit naturel d'être libre, & il n'y a que des parens dénaturés qui ſoient envers leurs enfans plus ſéveres que les loix. Cependant il court à ſa perte ; que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la ſource du mal. Ce ſont mes richeſſes qui lui ont tourné la tête ; né d'un pere ſans fortune, il eût été comme un autre, modeſte, laborieux & ſage ; le remede eſt ſimple & mon parti eſt pris.

Timante commença dès-lors par arranger ſon bien de maniere, qu'il fût iſolé, indépendant & libre. Excepté la terre de Volny & ſa maiſon de ville, ſa fortune étoit toute dans ſon porte-feuille, & il eut ſoin de ſe mettre en regle avec tous ſes correſpondans. Les choſes ainſi diſpoſées, il rentre un jour chez lui conſterné. Son fils & ſes amis qui l'attendoient pour ſe mettre à table, furent

frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause; vous le sçaurez, dit-il; dînons un peu vîte, si vous le voulez bien : je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence, & Timante au sortir de table ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux, & la mauvaise foi d'un homme en qui j'avois confiance m'enleve la moitié du reste. Le desir de vous laisser une grande fortune m'a perdu; heureusement je dois peu de chose, & des débris de mon naufrage je sauverai la terre de Volny qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons subsister. C'est un coup terrible, mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me suis point rendu indigne de la

confiance de mes correſpondans ; mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe ; mais je ſuis trop vieux pour recommencer , & c'eſt à vous à réparer les malheurs de votre pere. Je ſuis parti de plus loin que vous ; & avec de la probité , du travail & mes leçons , il vous eſt facile d'aller plus loin que moi.

La ſituation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre , n'eſt pas comparable à celle de Volny. Quoi , mon pere ! ruiné ſans reſſource ! — Vous êtes , mon fils , la ſeule qui me reſte , & je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous. Allez , conſultez - vous vous - même , & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maiſon de Paris fut louée ; les équipages furent vendus ; un ſimple carroſſe , un logement modeſte , une table frugale , un domeſtique reglé ſur les beſoins d'une vie honnête , tout annonça ce revers de fortune ; & il n'eſt pas beſoin de

dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc, lui dit l'un d'eux ? ton pere est ruiné, m'a-t-on dit ? — Il est trop vrai. — Quelle folie ! tu n'as donc plus ta petite maison ? — Hélas non. — J'en suis desespéré, je comptois y aller souper demain. Un autre l'aborda & lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune est culbultée ! — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un pere bien mal adroit ! de quoi diable va-t-il se mêler ? tu te serois bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisiéme : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? — Hélas oui. — Si je l'avois sçu, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas ? tu ne l'auras plus sur ton compte ; mais vous serez toujours bons amis : console-toi, je sçai qu'elle t'aime,

elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en paſſant, Adieu Volny; & tous les autres l'éviterent.

Pour ſa maîtreſſe qu'il avoit enrichie, elle fut ſi affligée qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle : vous connoiſſez ma ſenſibilité; votre vûe me feroit une impreſſion trop douloureuſe. Je ne me ſens pas la force de la ſoutenir. Ce fut alors que l'ame pénétrée & de la froide légéreté de ſes amis, & de l'indigne abandon de ſa maîtreſſe, Volny pour la premiere fois vit tomber le voile qu'il avoit ſur les yeux. Où étois-je, dit-il ? qu'ai-je fait? Comment allois-je paſſer ma vie? Ah! quels reproches ne méritai-je pas? Quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma ſœur, ajoute-t-il, car il n'oſoit ſe dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que ſon pere vint lui annoncer. Ce n'eſt pas pour moi, diſoit-elle : je ſuis bien; & pour être heureuſe loin du monde, il

faut peu de chose ; mais vous, mon pere, mais Volny ! — Que veux-tu, ma fille ? je n'étois pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien ; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frere. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle, mais je vais appeller à mon secours notre sage & tendre Angélique. — Oh non, ma sœur, je n'ai pas mérité qu'elle s'intéresse à ma peine ; c'est dans le temps que j'avois à l'honorer par des sacrifices, qu'il falloit me rendre digne de son estime & de sa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainsi, Angélique vint d'elle-même, & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu'il avoit faite. C'est un grand malheur pour votre pere, ajouta-t-elle, ç'en est un pour cette chere enfant ; mais c'est peut-être un bien pour vous. Il y

auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des consolations; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abusois, le Ciel m'en punit; mais il m'en punit trop cruellement en m'ôtant l'espoir d'être à ce que j'aime. J'étois jeune, & j'ose croire que sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle; ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver, & ce qu'il eût été dangerenx de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le sçavoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frere de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel. Heureusement, vos erreurs passées n'ont

rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu eſt ouvert pour vous, & il vous eſt plus aiſé que jamais de devenir tel que je ſouhaite. Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez eſt accablant ; je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'eſt vu riche, il eſt humiliant, il eſt dur de ceſſer de l'être ; mais le mal n'eſt pas ſans remede. Conformez-vous à votre ſituation préſente ; ſortez de l'oiſive molleſſe où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la diſſipation ; faites tout ce qui dépend de vous, ſi vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon pere qui m'aime, & qui ne veut pas que je ſois malheureuſe, me laiſſera, je l'eſpere, la liberté de vous attendre. Si dans ſix ans votre fortune eſt rétablie ou ſur le point de ſe rétablir, tous les obſtacles ſeront applanis ; ſi avec de la ſageſſe, de l'économie, & du travail, vous avez le

malheur de ne pas réussir, je n'exige de vous alors pour tout bien, que d'avoir la considération de votre état; je suis fille unique, très-riche moi-même; je me jetterai aux pieds de mon pere, & j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme estimable de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique : Ah que tu es bien nommée, lui dit-elle ! Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chere mon infortune, & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira non pas tel qu'autrefois,

glorieux & content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir ſi peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de ſon pere. Votre fortune eſt changée, lui dit-il, mais votre fils l'eſt encore plus ; & j'eſpere qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. D'aignez m'inſtruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le ſoutien & la conſolation de votre vieilleſſe, & vous pouvez diſpoſer de moi. Le bon-homme enchanté diſſimula ſa joie, & ſe contenta de louer de ſi bonnes diſpoſitions. Il préſenta ſon fils à ſes correſpondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint ſur-tout les infortunés qu'on eſtime, & chacun touché du malheur de ce galant homme, ſe fit un honneur de le conſoler.

Volny qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités poſſibles dans ſes premieres opérations : ſon habileté qui

d'abord n'étoit que celle de ſon pere, & qui dans peu fut réellement la ſienne, fit croître à vûe d'œil ſon crédit. Les momens de repos que ſon pere l'obligeoit de prendre, il les paſſoit auprès d'Angélique, & il avoit un plaiſir ſenſible à lui raconter ſes progrès. Angélique qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans ſon amant, jouiſſoit de ſon ouvrage avec la double ſatisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne ceſſoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que ſon pere vint la voir, & qu'il ſe louoit avec elle des conſolations que lui donnoit ſon fils. Sçavez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour ? à la plus belle, à la plus vertueuſe perſonne qui reſpire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Tu m'attendris, dit le bon-homme : je veux connoître cette fille charmante.

Angélique

Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un pere; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucile m'en a inspiré le premier desir, mon respect pour vous y ajoute encore, vos malheurs même n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le desire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon-homme ne laissât échapper son secret; mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter dans l'ame d'un pere le desir de voir dans son fils un homme sage & vertueux;

mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne ſçai ce que le Ciel ordonnera de nous, mais dans toutes les ſituations de la vie & juſqu'à mon dernier ſoupir, ſoyez bien ſûre de ma reconnoiſſance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à ſon fils en le revoyant, les folies de ta jeuneſſe, j'en ſuis peu ſurpris & je te le pardonne; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux? Pourquoi ne pas avouer à ton pere l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami? Hélas, dit le jeune homme, n'avez-vous pas aſſez de vos malheurs ſans vous affliger de mes peines? & qui vous a révélé mon ſecret? — Ta ſœur, Angélique elle-même; j'en ſuis enchanté, j'en ſuis amoureux, & je veux qu'elle ſoit ma fille. — Ah je le veux bien auſſi! mais que ſa fortune eſt au-deſſus de la mienne! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois aſſidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai

plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la constance de le laisser pendant cinq ans s'appliquer sans relâche à rétablir sa fortune, détaché du monde & partageant sa vie entre son cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien prise, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, dit-on, une fille charmante; je viens vous proposer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon, mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honore de m'appeller son pere: je n'ai pas travaillé toute ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui

vous convient. Il eſt riche, il eſt honnête, il vous reſpectera toujours. — Quel eſt-il? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveller, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille qui eſt ſa camarade de couvent aura l'honneur de l'accompagner; vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande, & pour vous mettre plus à votre aiſe, il ne ſçaura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucicie; on arrive, on va ſe mettre à table, on fait avertir le fils de la maiſon, qui occupé dans ſon cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre, quelle eſt ſa ſupriſe! Angélique chez lui! Angélique avec ſon pere! Que croire, qu'eſpérer de ce rendez-vous imprévu? pourquoi lui en a-t-on fait un myſtere? tout ſemble lui annoncer ſon bonheur, mais ſon bonheur n'eſt pas

vraiſemblable. Dans cette confuſion de penſées il perdit l'uſage de ſes ſens. Un étourdiſſement ſoudain répandit ſur ſes yeux un nuage ; il voulut parler, la voix lui manqua, & une inclination profonde exprima ſeule au pere & à la fille, combien il étoit pénétré de l'honneur que ſon pere & lui recevoient. Sa ſœur qui vint ſe jetter dans ſes bras lui donna le temps de revenir de ſon trouble. Jamais embraſſement ne fut ſi tendre. Il croyoit tenir dans ſon ſein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit ſurpris. Alcimon préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui propoſoit, ne laiſſa pas de ſe livrer au plaiſir de ſe retrouver avec ſon ami ; il eut même la bonté de cauſer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la conſolation de votre pere. On parle de votre application au travail &

de vos talens avec éloge, & tel eſt l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réuſſir. Ah mon ami, reprit le vieux Timante ! il faut bien du temps pour y faire ſa fortune & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir ! au lieu de vous propoſer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois ſollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité ! — Rien n'eſt plus ſincere. Mais vous ſçavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir dequoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la choſe n'eſt pas deſeſpérée & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots il ſe leva de table, & revenant l'inſtant d'après, Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille : il eſt encore aſſez bien garni ; & voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce

jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche ; pour le corriger je n'ai ſçu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi : le voilà dans le bon chemin ; je ſuis même sûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe ; il eſt temps de ſe fier à lui. Oui mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que je vous demande Angélique, & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vûe au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même pour l'attacher à ſes devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que ſonder les diſpoſitions du pere d'Angélique, elle, ſon amie & ſon amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'eſpérance & de la crainte ; mais à la vûe du porte-feuille,

à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour ſon fils, Lucie égarée & hors d'elle-même vola dans les bras de ſon pere, le jeune Timante encore plus éperdu tomba aux genoux d'Alcimon, & Angélique, la pâleur ſur le viſage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embraſſant, & ſe tournant vers le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des ſurpriſes agréables, c'eſt de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon pere, & votre fils mérite d'être heureux.





H. Gravelot Inv. De Longueil Sculp.

ANNETE ET LUBIN



ANNETE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL eſt dangereux de tout dire aux enfans, il eſt plus dangereux encore de leur laiſſer tout ignorer. Il y a des fautes graves ſelon les loix, qui ne ſont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abyſme celle-ci conduit l'innocence qui a le bandeau ſur les yeux.

Annete & Lubin étoient enfans de deux ſœurs. Ces liens étroits du ſang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annete & Lubin ne ſe doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres loix, que les loix ſimples de la nature. Depuis l'âge de huit ans ils gardoient les moutons enſemble, ſur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur ſeizieme année ; mais leur jeuneſſe ne différoit guere de l'enfance que par

un ſentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annete ſous un ſimple bavolet, relevoit négligemment ſa chevelure d'un noir d'ébéne. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers ſes longues paupieres, & diſoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses levres de roſe appelloient le baiſer. Son tein bruni par le ſoleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoit la blancheur des lys : on croyoit voir la tête d'une brune piquante ſur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du deſir, ſon rire celui de la joie. En éclatant il laiſſoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ſes

joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature; une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annete.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature, & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu Philosophes; mais j'avertis que c'est sans le sçavoir.

Comme ils alloient souvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, & se trouvoient plus heureux & plus sages. Les insensés, disoit Lubin! pendant

les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres ! N'eſt-il pas vrai, Annete, que notre cabane eſt préférable à ces priſons magnifiques qu'ils appellent des Palais ? Quand ce feuillage qui nous couvre eſt brûlé par le ſoleil, je vais dans la forêt voiſine, & je te fais dans moins d'une heure, une nouvelle maiſon plus riante que la premiere. L'air & la lumiere ſont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord ; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant : cela n'eſt pas bien cher, Annete ?

Non, vraiment, diſoit-elle ; & je ne ſçai pas pourquoi dans la belle ſaiſon ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils ſont ſi glorieux ? quelle comparaiſon avec nos lits de verdure ! comme on y dort ! comme on s'y réveille ! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel ſoin ils prennent pour don-

ner un air de campagne aux murailles qui les enferment ? Ces payſages qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'eſt pour nous que le ſoleil les éclaire ; c'eſt pour nous que les ſaiſons ſe plaiſent à les varier. Tu as bien raiſon, diſoit Annete. Je portai l'autre jour des fraiſes à une Dame de qualité ; on lui faiſoit de la muſique. Ah, Lubin, quel bruit terrible ! Je diſois en moi-même : que ne vient-elle quelque matin entendre nos roſſignols ? La malheureuſe femme étoit couchée ſur des couſſins ; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame. On me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sçais-tu, Lubin, ce que c'eſt que des vapeurs ? — Hélas, non ; mais je me doute que c'eſt quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'uſage des jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annete ? Et ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ſerois, je crois, bien

fâchée ! — Oh, très-fâchée ; car j'aime à courir, ſur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit à peu-près la philoſophie de Lubin & d'Annete. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir il falloit ramener les troupeaux au village ; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappelloit dans les champs plus empreſſés de ſe revoir. Le ſommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'abſence : il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur ſi pur ne fut pas inaltérable. La taille légere d'Annete s'arrondiſſoit inſenſiblement. Elle n'en ſçavoit pas la cauſe ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en apperçut. Dieu vous garde,

Annete, lui dit-il un jour : vous me ſemblez bien rondelette ! Il eſt vrai, dit-elle en faiſant la révérence. — Mais, Annete, quel accident eſt-il donc arrivé à ce joli corſage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je ſçache. — Ah, ma fille ! rien n'eſt plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : eſt-ce que cela gâte la taille ? Non pas cela ; mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés. — Des amitiés ? aſſurément, Lubin & moi nous nous en faiſons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'eſt-ce pas ? — Oh, mon Dieu, oui : Lubin & moi nous n'avons rien à nous refuſer. — Comment donc, rien à vous refuſer ! — Oh, rien du tout ; je ſerois bien fâchée qu'il ſe réſervât quelque choſe, & plus fâchée encore de lui laiſſer croire que j'ai quelque choſe qui n'eſt pas à lui. Ne ſommes-nous pas couſins ? — Couſins ? — Couſins-germains, vous dis-je.

O ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble ? que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien oui dire que les Bergers sont à craindre ; mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annete continua de répondre, si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mere. Devenir mere avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annete. Le Bailli la lui expliqua. Hé-quoi, lui dit-il ! la premiere fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci ? le Ciel n'a pas tonné sur vous ? Non, répondit Annete, il m'en souvient : il faisoit le plus beau temps du monde. — La terre n'a pas tremblé ! elle ne s'est pas entr'ouverte ! — Hélas, non, dit encore Annete, je la revis couverte de fleurs. — Et sçavez-vous quel crime vous avez commis ? — Je ne sçais pas ce que c'est qu'un crime ; mais tout ce que nous avons fait, je vous

jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse ; je ne l'aurois jamais deviné ; mais si cela est, j'en suis bien-aise : je ferai peut-être un petit Lubin. Non, réprit l'homme de Loix, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni son pere ni sa mere, qui rougira de sa naissance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez-vous fait ! Que je vous plains ! & que je plains cet innocent ! Ces dernieres paroles firent pâlir & frissonner Annete. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec effroi, sçais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse.—Tu es grosse ? & de qui ?—De toi.—Tu badines. Et comment cela est-il arrivé ?—Le Bailli vient de me l'expliquer.—Hé bien ?—Hé bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous faisions. Cela est drôle, dit Lubin ! voyez un peu comme on vient au monde. Mais tu pleures, ma

chere Annete ! eſt-ce que cela te fâche ?— Oui, le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni pere ni mere ; il nous reprochera ſa naiſſance.— A cauſe ? — A cauſe que nous ſommes couſins, & que nous avons fait un crime. Sçais-tu, Lubin, ce que c'eſt qu'un crime ?—Oui : c'eſt une vilaine choſe ! Par exemple c'eſt un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en eſt pas un que de la donner. Le Bailli ne ſçait ce qu'il dit.—Ah, mon cher Lubin ! va le trouver, je t'en conjure : je ſuis toute tremblante. Il m'a mis je ne ſçai quoi dans l'ame, qui empoiſonne tout le plaiſir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monſieur le Juge : vous voulez que je ne ſois pas le pere de mon enfant, & qu'Annete ne ſoit pas ſa mere ?—Ah, malheureux ! oſes-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même, répliqua Lubin

Je n'ai point perdu Annete : elle m'attend dans notre cabane. Mais, c'est vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne sçais quoi qui l'afflige ; & c'est fort mal fait que d'affliger Annete. — Petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger ; & si je lui ait fait quelque tort, je suis ici pour le réparer. Mariez-nous : qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela est impossible. — Impossible ! Et pourquoi ? le plus difficile est fait, ce me semble, puisque nous voilà pere & mere. Et c'est-là le crime, s'écrioit le Juge : il faut vous séparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le proposer, M. le Bailli ? & qui auroit soin d'Annete & de son enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant son cha-

peau : nous avons fait un enfant ſans vous, s'il plaît au Ciel nous en ferons d'autres, & nous nous aimerons toujours.—Ah, le hardi petit coquin qui ſe révolte contre la loi !—Ah, le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annete ! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même : c'eſt un homme de bien qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévere que le Juge, & Lubin ſe retira confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſçavoir. Car enfin, diſoit-il toujours, nous n'avons fait du mal à perſonne.

Ma chere Annete, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne ; mais tout le monde a beau dire : je ne t'abandonnerai jamais. Je ſuis groſſe, dit Annete, le viſage appuyé ſur ſes deux mains qu'elle baignoit de ſes larmes ; je ſuis groſſe, & je ne puis être ta femme ! Laiſſe-moi, je ſuis déſolée ; je n'ai plus de plaiſir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même, & je me reproche

tous les momens que j'ai paſſés avec toi. Ah le maudit Bailli, diſoit Lubin, ſans lui nous étions ſi heureux !

Dès ce moment, Annete en proie à ſa douleur, ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Si Lubin vouloit la conſoler, il voyoit redoubler ſes larmes : elle ne répondoit à ſes careſſes qu'en le repouſſant avec effroi. Quoi ! ma chere Annete, lui diſoit-il, ne ſuis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ?—Hélas, non, tu n'es plus le même. Je tremble dès que tu m'approches ; mon enfant qui remue dans mon ſein, & que j'aurois eu tant de joie à ſentir, ſemble ſe plaindre déjà que je lui ai donné mon couſin pour pere. Tu vas donc haïr mon enfant, lui dit Lubin en ſanglotant ?—Oh non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra ſa mere : le Juge me l'a prédit. Laiſſe dire ce vieux Démon, reprit

Lubin en la ſerrant dans ſes bras & en la baignant de ſes pleurs ; ton enfant t'aimera, ma chere Annete, il t'aimera, car je ſuis ſon pere.

Lubin au déſeſpoir employoit toute l'éloquence de la Nature & de l'Amour à diſſiper la crainte & la douleur d'Annete. Voyons diſoit-il : qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies; il n'y a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaiſir à t'y repoſer ; il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois ſur mes genoux, je reſpirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un ſouffle je m'approchois tout doucement ; il n'y avoit pas de mal encore. Il eſt vrai que quelquefois éveillée par mes careſſes..... Hélas ! dit-elle en ſoupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeller dans leur mémoire tout ce qui s'étoit paſſé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont per-

ſonne eût à ſe plaindre, rien dont le Ciel pût ſe courroucer. Cependant voilà tout, diſoit le Berger; où eſt donc le crime? Nous ſommes couſins, c'eſt un malheur; mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on ſe marie? En ſuis-je moins le pere de mon enfant? Et toi, en es-tu moins ſa mere? Veut-tu m'en croire, Annete? laiſſons les dire: tu n'es à perſonne, je ſuis à moi; nous diſpoſons de nous: chacun fait de ſon bien ce que bon lui ſemble. Nous aurons un enfant? tant mieux. Si c'eſt une fille, elle ſera gentille & douce comme toi; ſi c'eſt un garçon, il ſera alerte & joyeux comme ſon pere. Ce ſera un tréſor à nous deux: nous l'aimerons à qui mieux mieux; & quoi qu'on en diſe, il reconnoîtra ſon pere & ſa mere aux tendres ſoins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le ſentiment & la raiſon, Annete n'étoit point tranquille, & ſon inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'a-

voit rien compris au difcours du Bailli ; mais cette obfcurité même lui rendoit fes reproches & fes menaces plus terribles.

Lubin qui la voyoit fe confumer de trifteffe, lui dit un matin : Ma chere Annete, ta douleur me fera mourir ; reviens à toi, je t'en conjure. J'ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réuffir. Le Curé m'a dit que fi nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les coufins fe tiroient de peine ; allons trouver le Seigneur du lieu : il eft riche, & il n'eft pas fier : c'eft notre pere à tous : pour lui un Berger eft un homme, & j'ai oui dire dans le village qu'il aime qu'on faffe des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi tu oferois, dit la Bergere ?.. Pourquoi non, reprit Lubin ? Monfeigneur eft la bonté même, & nous ferions les premiers malheureux qu'il auroit laiffés fans fecours.

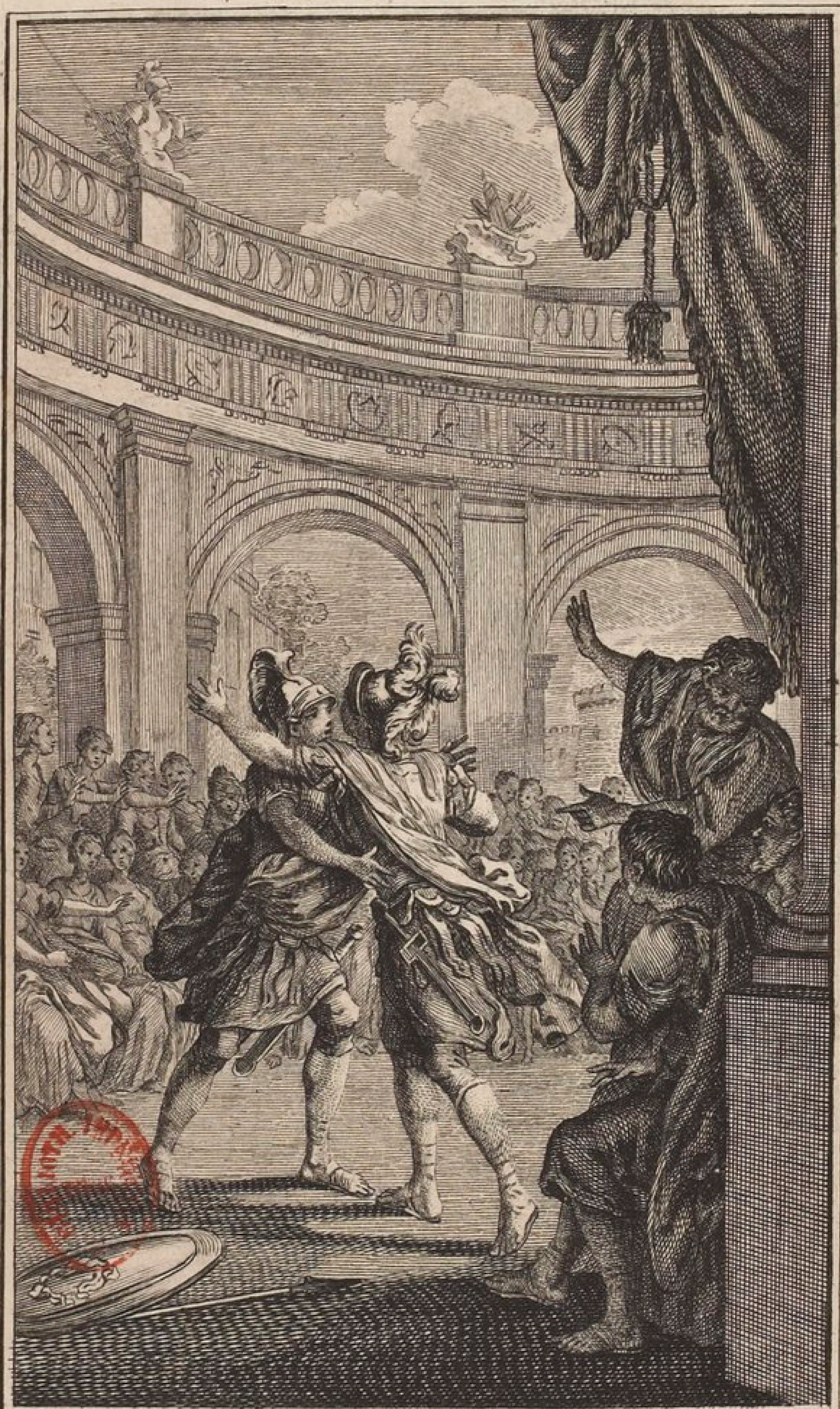
Voilà donc Annete & Lubin qui s'acheminent vers le Château. Ils demandent à parler à Monſeigneur, & on leur permet de paroître. Annete, les yeux baiſſés, & les mains jointes ſur ſon petit ventre arrondi, fait une révérence modeſte. Lubin tire le pied & ôte ſon chapeau, avec les graces naïves de la nature. Monſeigneur, dit-il, voilà Annete qui eſt groſſe, ſauf votre bon plaiſir, & c'eſt moi tout ſeul qui lui ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'eſt pas poſſible, à cauſe que nous ſommes couſins; moi je trouve que cela ſe peut, attendu qu'Annete eſt groſſe, & qu'il n'eſt pas plus difficile d'être mari que d'être pere. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homme juſte qui l'écoutoit fut obligé de ſe contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le Bailli a raiſon. Mais

raſſurez-vous & racontez-moi comment la choſe s'eſt paſſée. Annete qui n'avoit pas trouvé le ton de Lubin aſſez touchant (car la nature enſeigne aux femmes l'art d'attendrir & de gagner les hommes, & Cicéron n'eſt qu'un écolier auprès d'une jeune ſolliciteuſe) Annete prit donc la parole. Hélas, Monſeigneur, dit-elle, rien n'eſt plus ſimple ni plus naturel que tout ce qui nous eſt arrivé. Dès l'enfance Lubin & moi nous gardions les moutons enſemble : nous nous careſſions étant enfans; & quand on ſe voit tous les jours, on grandit ſans s'en appercevoir. Nos parens ſont morts; nous étions ſeuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, diſois-je, qui nous aimera? Lubin diſoit la même choſe. Le loiſir, la curioſité, je ne ſçais quoi encore nous a fait eſſayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je deſire, c'eſt de

mettre ſon enfant au monde, pour le conſoler quand je ne ſerai plus. Ah, Monſeigneur ! dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annete ne meure : je mourrois auſſi, & ce ſeroit dommage. Si vous ſçaviez comme nous vivions enſemble ! Il falloit nous voir avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à préſent comme elle eſt pâle & triſte, elle dont le tein pouvoit défier toutes les fleurs du printemps. Ce qui la déſeſpere le plus, c'eſt qu'on la menace que ſon enfant lui reprochera ſa naiſſance. A ces dernieres paroles Annete ne put retenir ſes ſanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher ſur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre aſſez pour lui donner mon lait ; & que j'expire dans le momment qu'il n'aura plus beſoin de ſa mere. A ces mots, elle ſe couvrit le viſage de ſon tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le ſage & vertueux mortel dont ils imploroient le ſecours, étoit trop ſenſible lui-même pour n'être pas touché de cette ſcene attendriſſante. Allez, mes enfans, leur dit-il; votre innocence & votre amour ſont également reſpectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permiſſion de vous aimer & d'être unis. Il n'eſt pas juſte que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur, & Benoît XIV. conſentit avec joie que ces amans fuſſent époux.





H. Gravelot Inv. *De Longueil Sculp.*

LES MARIAGES SAMNITES.



LES MARIAGES SAMNITES.

ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Légiſlateur qui veut s'aſſûrer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des loix & des mœurs; qu'il mette la vertu & la gloire ſous la garde de la beauté, ſous la tutelle de l'amour : ſans cet acord il n'eſt sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerriere qui fit paſſer Rome ſous le joug, & qui fut long-temps ſa rivale. Ce qui faiſoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le ſoin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages ſe célébroit tous les ans dans une place im-

menſe, deſtinée aux exercices militaires. Toute la jeuneſſe en état de donner des citoyens à la République, s'aſſembloit au jour ſolemnel. Là, les garçons choiſiſſoient leurs épouſes ſelon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les faſtes de la Patrie. On conçoit aiſément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choiſies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux reſſorts des paſſions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur ſuccès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : juſques-là les garçons & les filles Samnites ne ſe voyoient gueres qu'au Temple, ſous les yeux des meres & des ſages vieillards, avec une modeſtie également inviolable pour les deux ſexes. A la vérité, cette gêne auſtere n'en étoit pas une pour les deſirs : les yeux & le cœur faiſoient un choix ; mais c'étoit pour

les enfans un devoir religieux & ſacré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil ſecret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du ſentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ſes deſirs, à ſes regrets, à ſon eſpoir & à ſes craintes, que dans le ſein reſpectable de la nature, rendoit un pere & une mere les amis, les conſolateurs, les ſoutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres, joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain ; & cette ſociété de plaiſir & de peine cimentée par l'habitude & conſacrée par le devoir, ſe perpétuoit juſqu'au tombeau. Si le ſuccès trompoit leurs vœux, une inclination qui ne s'étoint point manifeſtée, abandonnoit ſon objet d'autant plus aiſément, qu'elle ſe fût en vain obſtinée à le pourſuivre, & qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet

d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Légiſlateur avoit penſé ſagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu ſur celles des autres; & en faiſant un crime de l'adultere, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc ſe préſenter à l'aſſemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les loix, & faire un choix ſelon ſon rang, ne fût-il pas même ſelon ſes deſirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le ſexe même le plus foible, a quelque choſe de fier & de noble qui ſe reſſent de leurs mœurs. La chaſſe étoit l'amuſement le plus familier des filles Samnites; leur adreſſe à tirer de l'arc, leur légéreté à la courſe, ſont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une ſoupleſſe merveilleuſe, & à leur action une liberté pleine de graces. Déſarmées, la modeſtie étoit peinte ſur leur front; dès qu'elles attachoient leur carquois,

leur

leur tête se plaçoit avec une assurance guerriere, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractere majestueux & sombre, & l'image des combats, sans cesse présente, donnoit à leurs regards une fierté grave, imposante & farouche. Parmi cette jeunesse guerriere on distinguoit, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible & tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaisans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent votre pere; mais il s'en console, dans l'espoir qu'au moins la Nature ne se sera pas méprise au cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vous, mon pere, lui répondit le jeune homme piqué d'émula-

tion ; ces vieillards seront peut-être bien-aise quelque jour que leurs enfans suivent mon exemple : peu m'importe du reste qu'on me prenne ici pour une fille ; les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son pere, & fit éclater dans ses premieres campagnes une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disoient avec étonnement : qui croiroit que ce corps efféminé fût rempli d'un si mâle courage ? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne ; avec son air touchant & modeste, il brave la mort tout comme nous.

Un jour en présence de l'ennemi, Agatis voyant de sang froid tomber autour de lui une grêle de fléches : vous qui êtes si beau, comment êtes-vous si brave ? lui dit un de ses compagnons remarquable par sa laideur. A ces mots on donna le signal de l'attaque. Et vous qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera

l'étendart du bataillon que nous allons charger? Il dit ; l'un & l'autre s'élancent; & au milieu du carnage Agatis paroît l'étendart à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de pere, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles qui entendoient parler de ſa valeur avec eſtime, & qui voyoient ſa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ſes regards. Une ſeule enfin les attira; ce fut la belle Céphalide.

Elle réuniſſoit au plus haut point cette modeſtie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractériſoient les beautés Samnites. Les loix, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de ſe parler ; & les yeux de l'amour ſont bien éloquens, lorſqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la préſence d'un témoin ſévere, n'admirez-vous pas avec quelle

rapidité toute l'ame se développe dans l'éclair d'un coup d'œil échappé ? Un regard d'Agatis déclara son trouble, ses desirs, ses craintes, son espoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'Amour venoit d'enflammer son cœur. Céphalide sembloit défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis ; mais ses yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne se baissoient qu'après leur réponse. Un jour surtout, & ce fut celui qui décida le triomphe de son Amant, un jour ses regards attachés sur lui, après avoir été quelque temps immobiles, se tournerent vers le ciel avec l'expression la plus tendre. Ah ! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends & je l'accomplirai. Fille charmante, me suis-je trop flatté ? Vos yeux levés au ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir ? Hé bien, le ciel vous a écoutée ; je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais, hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai

ſans nombre) vont me diſputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonſtances ; qu'un plus heureux que moi la ſaiſiſſe, il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber ſur vous.

Ces idées l'occupoient ſans ceſſe : elle occupoient auſſi ſon Amante. Si Agatis avoit à choiſir, diſoit-elle, il me nommeroit ; j'oſe le croire : je l'ai bien obſervé ; j'ai bien lu dans ſon ame. Soit qu'il ſe préſente à mes compagnes, ſoit qu'il leur adreſſe la parole, il n'a point avec elles cette complaiſance, ce doux empreſſement qu'il témoigne à me voir. Je m'apperçois même que ſa voix, naturellement douce & tendre, a quelque choſe encore de plus ſenſible en me parlant. Ses yeux ſurtout..... Oh ! ſes yeux m'ont dit ce qu'ils ne diſent à perſonne ; & plût aux Dieux qu'il fût le ſeul qui me diſtinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce ſeroit un malheur

d'être belle pour une autre que pour toi. Quelle comparaiſon avec toute cette jeuneſſe qui m'effraye en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis eſt vaillant, mais il n'a rien de féroce ; même ſous les armes, on voit en lui je ne ſçais quoi d'attendriſſant. Il fera des prodiges de valeur, j'en ſuis ſûre ; mais enfin ſi la fortune trahit l'amour, & ſi quelqu'autre a l'avantage...... cette penſée me glace d'effroi.

Céphalide ne diſſimula point ſes alarmes à ſa mere. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je ſuis ſûre qu'il m'aime ; & puis-je ne pas l'adorer ? Vous ſçavez qu'il a l'eſtime de nos vieillards ; il eſt l'idole de toutes mes compagnes : je vois leur trouble, leur rougeur, leur émotion à ſon approche : un mot de ſa bouche les remplit d'orgueil. Hé-bien, dit la mere en ſouriant,

s'il vous aime il vous choisira. — Il me choisiroit sans doute, s'il avoit le droit de choisir; mais ma mere.....—Mais ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien temps, reprit Céphalide en baissant les yeux! — Comment, ma fille! il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flatez un peu légerement. — Je ne me flate point; je tremble : heureuse si je n'ai sçu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à son pere en l'embrassant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la derniere fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfans des Samnites.—C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son pere. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même; quels Dieux favorables te l'inspirent ?—Quels

Dieux, mon pere ! La Nature & l'Amour, le desir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu : il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon pere; on la distingue aisément.— Mais sçais-tu bien qu'elle est fort belle ?— Belle ! belle comme la gloire.—Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisoit à l'animer; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah ! mon pere, s'écria Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leste ?—Et plus noble encore.—Un teint frais ? — C'est la rose même.—De longs cheveux noués avec grace ? — Et ses yeux, mon pere; & ses yeux ? Oh ! c'étoit là ce qu'il falloit voir, lorsque s'élevant au ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandoient la victoire.— Tu as raison, elle est toute charmante; mais tu dois avoir des rivaux. —Des

rivaux, j'en ai mille ſans doute.—Ils te l'enleveront.—Ils me l'enleveront? — A te parler vrai, j'en ai peur; c'eſt une bien brave jeuneſſe que cette jeuneſſe Samnite! — Oh! brave tant qu'il vous plaira; ce n'eſt pas là ce qui m'inquiéte. Qu'on nous donne occaſion de mériter Céphalide, vous entendrez parler de moi. Téleſpon qui juſqu'alors s'étoit plû à l'éguillonner, ne put retenir plus long-temps ſes larmes. Ah! le beau préſent que nous fait le ciel, dit-il en l'embraſſant, lorſqu'il nous donne un cœur ſenſible! C'eſt le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reſte encore dans les veines de quoi faire une campagne; & tu me promets de ſi belles choſes, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, ſelon l'uſage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées ſur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Téleſ-

pon marchoit à côté de ſon fils. Ah, ah ! diſoient les autres vieillards, voilà Téleſpon rajeuni : où va-t-il donc à ſon âge ? A la nôce, répondit le bonhomme, à la nôce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-deſſus de ſes compagnes avec une grace toute céleſte. Son pere, qui avoit les yeux ſur lui, s'apperçut qu'en paſſant devant elle, ce viſage doux & ſerein s'enflamma d'une ardeur guerriere, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, ſois amoureux, cela te ſied bien.

Une partie de la campagne ſe paſſa entre les Samnites & les Romains à s'obſerver, ſans en venir à une action déciſive. Les forces des deux Etats conſiſtoient dans leur armée ; & les Généraux de part & d'autre les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, diſoit l'un, qui mé-

rite d'être inſcrit dans les faſtes de la République ; j'aurai la honte de m'entendre nommer ſans aucun éloge qui me diſtingue. Quel dommage, diſoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occaſion de nous ſignaler ! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, diſoit le plus grand nombre, veut nous deshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouſes. S'il nous ramene ſans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'eſt défié de notre valeur.

Mais le ſage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit ſans s'émouvoir. De ſa lenteur & de ſes délais il ſe promettoit deux avantages : l'un, de perſuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager dans cette confiance à l'attaquer imprudemment ; l'autre, de laiſſer croître l'impatience de ſes guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès avant de riſquer la bataille. L'un & l'autre lui réuſſit. Le Général Romain haranguant ſes troupes, leur

fit voir les Samnites chancellans, & tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut ſoutenir l'approche. Allons, braves Romains, ſi nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y ſupplée : il eſt à nous; marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à ſa jeuneſſe impatiente; laiſſons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute la liberté de mériter vos épouſes.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons ſur eux, dit le Général Romain; un corps immobile ne peut ſoutenir l'impétuoſité de celui qui le heurte. Tout-à-coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des courſiers quand on leur ouvre la barriere. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc ſans ſe rompre & ſans s'ébranler; & l'habileté de leur chef change

tout-à-coup l'attaque en défenſe. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres paſſions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient dans ces momens décisifs tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Téleſpon fut dangereuſement bleſſé en combattant à côté de ſon fils. Cet enfant, plein d'amour pour ſon pere, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, ſuivit le mouvement invincible de la nature, & tirant ſon pere de la mêlée, l'aida à ſe traîner à quelque diſtance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il panſoit en pleurant la profonde bleſſure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repouſſée. Où allez-vous, mes amis, leur dit-il

en abandonnant ſon pere ? Vous fuyez ! voici votre chemin ; & appercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc : ils ſont vaincus ſi vous daignez me ſuivre. Cette évolution rapide jetta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine ; & Agatis la voyant en déroute, Pourſuivez, dit-il, mes amis, le chemin eſt ouvert : je vous quitte un inſtant, pour aller ſecourir mon pere. La victoire enfin ſe décida pour les Samnites ; & les Romains trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Téleſpon s'étoit évanoui de douleur ; les ſoins de ſon fils le ranimerent. Sont-ils battus, demanda le vieillard ? On acheve, dit le jeune homme ; les choſes ſont en bon état. S'il eſt ainſi, dit le pere en ſouriant, tâche de me rappeller à la vie : elle eſt douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon-homme n'eut de long-temps la

force d'en dire davantage ; car le ſang qui avoit coulé de ſa plaie l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empreſſerent toute la nuit à ſecourir les bleſſés : on n'épargna rien pour ſauver le digne pere d'Agatis ; & il ſe remit, quoiqu'avec peine, de ſon extrême épuiſement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raiſons : l'une, afin que la récompenſe des ſervices rendus à la patrie les ſuivit de près, & que l'exemple en eût plus de force ; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux euſſent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller expoſer la leur. Comme les actions de cette ardente jeuneſſe avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe & de ſplendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de desirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles avec l'arc & le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe étoit inconnu. Allons, mes filles, disoient les meres empressées à les parer ; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le ciel. La gloire des hommes est de vraincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui méritent

mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenſeurs à l'état ! La palme du mérite ombragera leur demeure, l'eſtime publique l'environnera ; leurs enfans ſeront les fils aînés de la patrie, & ſa plus précieuſe eſpérance. En parlant ainſi, ces meres tendres entrelaçoient de pampre & de myrthe les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractere de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-deſſous du ſein, elles faiſoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois ſur leurs épaules, les inſtruiſoient à ſe préſenter avec grace, appuyées ſur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légere au-deſſus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aiſance & plus de nobleſſe. Cette induſtrie des meres Samnites étoit un acte de piété ; &

la galanterie elle-même employée au triomphe de la vertu, en prenoit le ſacré caractere. Les filles, en ſe mirant dans le criſtal d'une onde pure, ne ſe trouvoient jamais aſſez belles; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ſes rivales, & n'oſoit plus compter ſur les ſiens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand ce jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puiſſent les Dieux nous exaucer, lui dit ſa mere en l'embraſſant; mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble : s'ils vous ont donné quelques charmes, ils ſçavent quel en doit être le prix. C'eſt à vous de couronner leurs dons par les graces de la modeſtie. Sans la modeſtie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'eſt par-là qu'elle inſpire une tendre vénération, & qu'elle obtient une eſpece de culte. Que cette modeſtie aimable ſerve de voile à des de-

ſirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put ſoutenir cette idée ſans laiſſer échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mere, ſont indignes d'une fille Samnite. Sçachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en eſt aucun qui n'ait prodigué ſon ſang pour notre défenſe & notre liberté; qu'il n'en eſt aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne duſſiez être glorieuſe d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette penſée, ſéchez vos pleurs, & ſuivez-moi.

De ſon côté, le bon-homme Téleſpon conduiſoit ſon fils à l'aſſemblée. Hé-bien, lui dit-il, comment va le cœur? J'ai été aſſez content de toi dans cette campagne, & j'eſpere qu'on en dira du bien. Hélas! dit le tendre & modeſte Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque choſe; mais vous étiez bleſſé,

je vous devois mes ſoins. Je ne me reproche pas de vous avoir ſacrifié ma gloire. Je ſerois inconſolable d'avoir trahi ma patrie ; mais je ne le ſerois pas moins d'avoir abandonné mon pere. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le reſte eſt dans la main des Dieux. J'admire comme on eſt religieux quand on a peur, dit le vieillard en ſouriant : avoue que tu étois plus réſolu en allant charger les Romains ; mais prends courage, tout ira bien : je t'en promets une jolie.

Ils ſe rendent à l'aſſemblée, ou plusieurs générations de citoyens rangées en amphithéâtre, formoient le coup-d'œil le plus impoſant. L'enceinte s'arrondiſſoit en ovale. On voyoit d'un côté les filles aux pieds des meres ; de l'autre, les peres au-deſſus des garçons ; à l'un des bouts, le conſeil des vieillards ; à l'autre la jeuneſſe, qui n'étoit pas encore nubile, placée ſelon les dégrés de l'âge. Les nouveaux mariés des

années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, & le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout-à-coup interrompu par le bruit des fanfares guerrieres, & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, & va se placer avec son cortége au milieu des Sages.

On ouvre les fastes de la République, & un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui par quelque lâcheté ou quelque bassesse auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné par les loix à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse; mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irré-

prochable, étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; & c'étoit une eſpece de honte que de n'avoir fait que ſon devoir. La plûpart d'entr'eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui partout ailleurs ſeroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, ſe diſtinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au-deſſus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des ſpectateurs devenoit plus ſévere à meſure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des choſes louables, effacées par de plus beaux traits. Les premieres campagnes d'Agatis étoient de ce nombre; mais quand on en vint au récit de la derniere bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné ſon pere pour rallier ſes compagnons & les ramener au combat; ce ſacrifice de la

nature à la patrie enleva tous les suffrages : les larmes coulerent des yeux des vieillards ; ceux qui environnoient Télespon l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard ; le bon-homme rioit & fondoit en larmes ; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect ; & les meres pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux : son cœur saisi de joie & de crainte, a suspendu son mouvement ; sa mere qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler de peur de la trahir, & croit voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut appaisé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que dans la derniere bataille, le coursier du Général Samnite s'étant abattu sous lui, percé d'une fléche mortelle, & le héros dans sa chûte

s'étant trouvé un moment ſans défenſe, un ſoldat Romain étoit prêt à le percer de ſon javelot; que Parménon, pour ſauver la vie au chef, avoit expoſé la ſienne en ſe précipitant au-devant du coup, dont il avoit reçu la profonde bleſſure. Il eſt certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de ſon corps; & ſi mes jours ſont utiles à la patrie, c'eſt un bienfait de Parménon. A ces mots l'aſſemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; & l'on vit les ſuffrages & les vœux ſe partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impoſe ſilence; & ces Juges vénérables ſe levent pour délibérer. Les opinions ſe combattent long-temps avec même avantage: quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter ſon poſte pour ſecourir ſon pere, & qu'il n'avoit fait que réparer cette

ſaute en abandonnant ſon pere pour rallier ſes compagnons ; mais ce ſentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit : N'eſt-ce pas la vertu que nous devons récompenſer ? Il ne s'agit donc que de ſçavoir lequel de ces deux mouvemens eſt le plus vertueux, ou d'abandonner un pere expirant, ou d'expoſer ſa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action déciſive pour la victoire : c'eſt à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible eſt celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un pere expirant que l'on peut ſecourir, que de s'expoſer ſoi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les ſuffrages ſe réunirent pour décerner à

Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever paroîtra moins vrai-ſemblable encore. On avoit délibéré à haute voix; & Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit ſeul fait pencher la balance. Il s'éleva dans ſon ame un reproche qui le fit rougir: Non, dit-il en lui-même, c'eſt une ſurpriſe, je ne dois point en abuſer. Il demande à parler; on lui prête ſilence. » Un triomphe que je n'aurois » pas mérité, dit-il, feroit le ſupplice » de ma vie; & dans les bras de ma » vertueuſe épouſe, mon bonheur ſeroit » empoiſonné par le crime de l'avoir » obtenue injuſtement. Vous croyez » couronner en moi celui qui a le plus » fait pour ſa patrie; ſages Samnites, » je dois l'avouer: je n'ai pas tout fait » pour elle ſeule. J'aime, j'ai voulu mé- » riter ce que j'aime; & s'il me revient » quelque gloire d'une conduite que » vous daignez louer, l'amour la partage » avec la vertu. Que mon rival ſe juge

„ lui-même, & qu'il reçoive le prix que „ je lui cede, s'il a été plus généreux que „ moi. » Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tous les cœurs ? D'un côté il ternissoit l'éclat des actions de ce jeune homme ; & de l'autre il donnoit au caractere de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise & de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns l'admirant avec une joie ouverte, sembloient témoigner, par une noble assûrance, que cet exemple les élevoit au-dessus d'eux-mêmes ; les autres, interdits & confus, paroissoient en être accablés comme d'un poids au-dessus de leurs forces. Les meres & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne ; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage

tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. » Je ne ſçais, dit-il enfin en s'a-
» dreſſant à Agatis, je ne ſçai à quel
» dégré les actions des hommes doivent
» être déſintéreſſées pour être vertueu-
» ſes. Il n'eſt rien, à le bien prendre,
» que l'on ne faſſe pour ſa propre ſatis-
» faction; mais ce que je n'aurois pas
» fait pour la mienne, c'eſt l'aveu que
» je viens d'entendre; & quand il y au-
» roit eu juſqu'ici dans ma conduite,
» quelque choſe de plus généreux que
» dans la vôtre, ce qui n'eſt pas bien
» décidé, la ſévérité avec laquelle vous
» venez de vous juger, vous éleve au-
» deſſus de moi.

Ce fut alors que les vieillards confondus ne ſçurent plus quel parti prendre: on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé par acclamation que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du ſecond choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges re-

prit la parole : Pourquoi retarder, dit-il, par nos irréſolutions, le bonheur de ces jeunes gens ? Leur choix eſt fait au fond de leur cœur ; qu'on leur permette de ſe communiquer l'un à l'autre le ſecret de leurs deſirs : ſi l'objet en eſt différent, chacun d'eux, ſans primauté, obtiendra l'épouſe qu'il aime ; s'il arrive qu'ils ſoient rivaux, la loi du ſort en décidera ; & il n'eſt point de fille Samnite qui ne faſſe gloire de conſoler le moins heureux de ces deux guerriers. Ainſi parla le vénérable Androgée, & toute l'aſſemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embraſſer, & tous les yeux ſe mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils héſitent ; ils n'oſent nommer l'épouſe qu'ils ont déſirée : aucun d'eux ne croit poſſible que l'autre ait fait un choix différent du ſien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli ; c'eſt la grace, la beauté mê-

me. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore : c'eſt la nommer que de la peindre ainſi ; la nobleſſe de ſes traits, la douce fierté de ſes regards, je ne ſçai quoi de divin dans ſa taille & dans ſa démarche, la diſtinguent aſſez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous ſera malheureux d'être réduit à un autre choix ! Vous dites vrai, reprit Parménon ; il n'eſt point de bonheur ſans Eliane. — Sans Eliane, dites-vous ? Quoi ! s'écrie Agatis, c'eſt la fille du ſage Androgée, Eliane que vous aimez ! — Et qui donc aimerois-je ? dit Parménon étonné de la joie de ſon rival. — C'eſt Eliane ! ce n'eſt pas Céphalide ! reprit Agatis avec tranſport. Ah ! s'il eſt ainſi, nous ſommes heureux : embraſſez-moi, vous me rendez la vie. A leurs embraſſemens redoublés l'on jugea ſans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnerent d'approcher, &, ſi leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix.

Au nom d'Eliane & de Céphalide tout retentit d'applaudissemens. Androgée & Télespon, le brave Eumene, pere de Céphalide, celui de Parménon appellé Mélante, se félicitoient l'un l'autre avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous avons-là de braves enfans : avec quel zele ils en vont faire d'autres ! Quand j'y pense, je crois être encore à la fleur de mon âge. Foiblesse paternelle à part ; le jour des mariages est ma fête à moi : il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la République. En parlant ainsi, le bonhomme sautoit d'allégresse ; & comme il étoit veuf, on lui conseilloit de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disoit-il ; si tous les jours j'étois aussi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On se rendit au Temple pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Aga-

tis furent conduits chez eux en triomphe; & l'on ordonna un sacrifice solemnel pour rendre grace aux Dieux, d'avoir donné à la République deux si vertueux citoyens.



LAURETTE.

H. Gravelot Inv. L. Veau Sc.

LAURETTE.





LAURETTE.

C'ETOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le Château n'étoit pas loin de là, étoit venu avec sa compagnie voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eut pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle qui est plus touchante que la beauté? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui se piquoient d'être jolies, ne laisserent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de si ravissant. On la fit approcher, on l'examina, comme

un Peintre examine un modele. Levez les yeux, petite, lui disoient ces Dames. Quelle vivacité, quelle douceur, quelle volupté dans ses regards! Si elle sçavoit ce qu'ils expriment! quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là! Et cette bouche? y a-t-il rien de plus frais? Comme ses levres sont vermeilles! comme l'émail de ses dents est pur! Son tein brun se ressent du hale; mais c'est le tein de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle seroit bien en habit de cour! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même? En vérité, cela est plaisant! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons? Où la beauté va-t-elle se cacher? Laurette, quel âge avez-vous? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute? — Mon pere dit que rien ne presse. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne sçais pas ce

que c'eſt qu'un petit amour. — Quoi ! pas un garçon ne vous fait deſirer qu'on vous le donne pour mari ? — Je ne me mêle pas de cela : c'eſt mon pere que ce ſoin regarde. — Que fait votre pere ? Il cultive ſon bien. — Eſt-il riche ? — Non, mais il dit qu'il eſt heureux ſi je ſuis ſage. — Et à quoi vous occupez-vous ? — J'aide mon pere ; je travaille avec lui. — Avec lui ! Quoi ! vous cultivez la terre ? — Oui, mais les ſoins que la vigne demande ne ſont pour moi qu'un amuſement. Sarcler, planter les échalats, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raiſin, le recueillir quand il eſt mûr, tout cela n'eſt pas bien pénible. — Malheureuſe enfant ! je ne m'étonne pas ſi ſes jolies mains ſont ternies. Quel dommage que cela ſoit né dans un état vil & obſcur !

Laurette qui dans ſon village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu ſurpriſe d'inſpirer la pitié. Comme ſon

pere lui cachoit avec ſoin ce qui auroit pu lui cauſer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la penſée qu'elle fût à plaindre. Mais en jettant les yeux ſur la parure de ces femmes elle vit bien qu'elles avoient raiſon. Quelle différence de leurs vêtemens aux ſiens! Quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe ſoyeuſe & legere qui flotoit à longs plis autour d'elles! que de délicateſſe dans leur chauſſure! Avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! Quel nouveau luſtre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi voilés! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiſer? Comme elle rêvoit à tout cela, le Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danſer avec lui. Il étoit jeune, leſte, bienfait, & trop ſéduiſant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer dans la noblesse, la précision & la legereté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les saults des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte en dansant la suivoit des yeux; Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse; & soit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la sienne, soit que la premiere étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pié de l'ormeau, & le Comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela

fâcheroit mes compagnes, & dans ce village on eſt jaloux. — On doit l'être ſans doute de vous voir ſi jolie; & à la ville on le feroit de même : c'eſt un malheur qui vous ſuivra partout. Ah Laurette! ſi dans Paris, au milieu de ces femmes ſi vaines d'une beauté qui n'eſt qu'artifice, on vous voyoit tout-à-coup paroître avec ces charmes ſi naturels dont vous ne vous doutez pas! — Moi, Monſieur! à Paris! hélas, & qu'y ferois-je? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de cauſer enſemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obſcure, & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris, un petit palais brillant d'or & de ſoye, une table ſervie ſelon vos deſirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les ſaiſons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait

l'agrément d'une vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y serez, belle Laurette, & là vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un songe.

Laurette en effet crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avoit peint étoit si éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un passage si facile & si prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage!

Je me ſerois bien apperçue, diſoit-elle, s'il eût voulu ſe mocquer de moi. Cependant, pourquoi ce myſtere qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuſe, il veut que je l'aime : rien n'eſt plus juſte; mais ſans doute il conſent que mon pere partage avec moi ſes bienfaits; pourquoi donc nous cacher de mon pere ? Si Laurette avoit eu l'idée de la ſéduction & du vice, elle eut compris facilement pourquoi Luzy demandoit le ſecret; mais la ſageſſe qu'on lui avoit inſpirée ſe bornoit à ſe refuſer aux bruſques libertés des garçons du village, & dans l'air honnête & reſpectueux du Comte elle ne voyoit rien dont elle dût ſe défier & ſe garantir.

Toute occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à ſon humble demeure ; tout ſembloit y avoir changé. Laurette pour la premiere fois, fut humiliée d'habiter ſous le chaume. Ces meubles ſimples que le beſoin lui

rendoient précieux, s'avilirent; les ſoins domeſtiques dont elle étoit chargée commencerent à la rebuter; elle ne trouva plus la même ſaveur à ce pain que la ſueur arroſe, & ſur cette paille fraîche où elle dormoit ſi bien, elle ſoupira pour des lambris dorés & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller ſur un côteau brûlant, ſoutenir la chaleur du jour. A Paris, diſoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, ſans autre ſoin que d'aimer & de plaire. Monſieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il eſt aimable Monſieur le Comte! De toutes celles du village il n'a vu que moi; il a même quitté les Dames du château pour ne s'occuper que d'une païſanne. Il n'eſt pas fier celui-là; & cependant il a bien de quoi l'être! Il ſembloit que je lui faiſois grace en le préférant à des gens de village: il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres! d'un

air ſi humble & ſi touchant ! & dans ſon langage, quelle aimable douceur ! quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe ; mais aujourd'hui s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience, arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au château voiſin ; & dans une ſale de tilleuls, bien-tôt le ſon des inſtrumens donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente au lieu d'une Nymphe vive & légere. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne

d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpece de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas beſoin pour le tranquilliſer, de s'appercevoir de ſa jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague, ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle, & il crut voir en la ſaluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclore ſur ſon viſage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un ſourire furtif & preſque imperceptible remua ſes levres de roſe; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient ſeuls, ſeroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace & de l'adorer; mais il com-

mande à ſes yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards ; ſa main ſeule, en preſſant la main de celle que ſon cœur appelle ſon amante, lui exprime en tremblant ſes tranſports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danſe, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je ſuis impatient de ſçavoir ce que vous avez réſolu. — De ne pas faire un pas ſans l'aveu de mon pere, & de ſuivre en tout ſes avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage ; ſi je vous ſuis, je veux qu'il y conſente.— Ah, gardez-vous de le conſulter : c'eſt lui ſur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défend de ſuivre. Votre pere voudroit m'y aſſujettir ; il exigeroit de moi l'impoſſible ; & ſur mon refus, il m'accuſeroit d'avoir voulu vous abuſer. Il ne ſçait pas combien je vous aime ; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire ?—Hélas, non, je

vous crois la bonté même. Vous ſeriez bien trompeur ſi vous étiez méchant ! — Oſez donc vous fier à moi. — Ce n'eſt pas que je m'en défie ; mais je ne puis me cacher de mon pere : je lui appartiens, je dépens de lui. Si ce que vous me propoſez me convient, il y conſentira. — Il n'y conſentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ſerez fâchée ; hélas ! il ne ſera plus temps, & pour toute la vie vous ſerez condamnée à ces vils travaux que vous aimez ſans doute, puiſque vous n'oſez les quitter. Ah, Laurette ! ces mains délicates ſont-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hale dévore les couleurs de ce joli tein ? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours, vous, Laurette, vous conſumer dans une vie obſcure & pénible ! finir par être la ménagere de quelque groſſier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence, ſans avoir goûté aucun de ces plaiſirs qui devoient vous ſuivre ſans

ceſſe ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loiſir que je vous promets. Et à quoi tient votre réſolution ? à la peur de cauſer quelques momens d'inquiétude à votre pere ? Oui, votre fuite l'affligera ; mais après, quelle ſera ſa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il ſera comblé lui-même ? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter ſa cabane, & à ſe donner du repos ? car dès-lors je n'ai plus ſes refus à craindre : mon bonheur, le vôtre & le ſien seront aſſurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à réſiſter à la ſéduction, mais enfin elle y réſiſta ; & ſans le fatal incident qui la rejetta dans le piége, le ſeul inſtinct de l'innocence auroit ſuffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'eſpoir des vendanges & des moiſſons,

La désolation fut générale. Pendant l'orage mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre; mais quand le ravage fut consommé, & qu'une clarté plus affreuse que les ténébres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris; ce ne fut par-tout, dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misere, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les meres éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient les yeux en larmes : qui vous allaitera si nous manquons de pain?

A la vue de cette calamité, la premiere idée qui vint à Luzy fut celle de la

douleur où Laurette & ſon pere devoient être plongés. Impatient de voler à leur ſecours, il cacha ce tendre intérêt ſous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à ſa compagnie; portons-y la conſolation. Il en coûtera peu de choſe à chacun de nous, pour ſauver vingt familles du déſeſpoir où ce déſaſtres les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impreſſion ſur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il ſe préſenta à ſes païſans, leur offrit des ſecours, leur promit des ſoulagemens, & leur rendit l'eſpoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoiſſance couloient autour de lui, ſa compagnie, hommes & femmes, ſe répandoient dans le village, entroient dans les chaumieres, y répandoient leurs dons, & goûtoient le plaiſir ſenſible &

rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit sur la porte un villageois assis, la tête panchée sur ses genoux, & se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eut craint de revoir la lumiere. C'étoit le pere de Laurette. Mon ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas, le ciel est juste, & parmi les hommes il y a des cœurs compatissans. Hé, Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre arrosée de ma sueur ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mandier mon pain ! Une ame si fiere & si noble dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi, lui demanda-

t-il?—Oui Monſieur. J'ai pris les armes ſous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon pere, avant qu'un procès funeſte l'eût dépouillé de ſon bien, avoit de quoi me ſoutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus réformé, il fut ruiné ſans reſſource. Nous vinmes ici nous cacher; & des débris de notre fortune nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu, & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon pere. Je me mariai, ce fut-là mon malheur; & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre pere n'eſt plus? — Hélas non. — Votre femme? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vû ce funeſte jour. — Etes vous chargé de famille? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée!..... N'entendez-vous pas ſes ſanglots? elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe préci-

piter dans la cabane où gémissoit Laurette ; mais il se retint de peur de se trahir.

Tenez, dit-il au pere en lui donnant sa bourse : ce secours est bien peu de chose ; mais au besoin souvenez-vous du Comte de Luzy. C'est à Paris que je fais ma demeure. En disant ces mots il s'éloigna, sans donner au pere de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon-homme Bazile, en trouvant dans la bourse un somme si considérable ! cinquante louis, plus que le triple du revenu de son petit côteau ! Viens ma fille, s'écria-t-il ; regarde celui qui s'éloigne ; ce n'est pas un homme, c'est un ange du ciel. Mais que vais-je croire ? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va Laurette, cours après lui, & fais lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy, & l'ayant atteint, Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don

là. Il m'envoye pour vous le rendre.— Ah Laurette, tout ce que j'ai n'eſt-il pas à vous & à votre pere ? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître ? Reportez lui ce foible don : ce n'eſt qu'un eſſai de ma bienveillance ; mais cachez lui en bien le motif : dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercimens avec vos adieux. — Quoi ! c'eſt demain que vous vous en allez !— Oui, je m'en vais le plus amoureux, & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour.... c'eſt à peu-près l'heure où mon pere & moi nous allons au travail.—Enſemble ?—Non, il y va le premier : c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu.—Et paſſez-vous ſur mon chemin ? — Je le traverſe au-deſſus du village; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que

je vous doive pour tant de marques d'amitié.—Adieu donc Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fut-ce qu'un instant : ce plaisir sera le dernier de ma vie.

Bazile au retour de Laurette ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah le bon jeune homme ! ah l'excellent cœur ! s'écrioit-il à chaque instant. Ne négligeons pourtant pas ma fille ce que la grêle nous a laissé. Moins il y en a, plus il faut prendre soin de mener à bien ce qui reste.

Laurette étoit si touchée des bontés du Comte, si affligée de faire son malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah, sans mon pere, disoit-elle, quel plaisir j'aurois eu à le suivre ! Le lendemain elle ne mit pas son habit des fêtes ; mais dans l'extrême simplicité de son vêtement elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus : qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux ? Pour un mo-

ment ce n'eſt pas la peine. En diſant ces mots, elle ajuſtoit ſon bavolet & ſa colerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de ſon déjeuner. Il ne les mépriſera pas, diſoit-elle : je lui dirai que je les ai cueillis ; & en arrangeant ces fruits ſur un lit de pampre, elle les arroſoit de larmes. Son pere étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour ſe mêloit déjà cette légere teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorſque la pauvre enfant le cœur tout ſaiſi, arriva ſeule au bout du village. L'inſtant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle ſe troubla. Du plus loin que Luzy l'apperçut, il s'élança de ſa voiture ; & venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur, Je ſuis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la conſolation de vous voir ſenſible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en ſuis dé-

ſolée, répondit Laurette, & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu.—Et moi, Laurette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie.— Hélas, il me ſemble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon pere n'avoit rien à vous refuſer ; il vous chérit, il vous révere.— Les peres ſont cruels ; ils veulent qu'on s'épouſe, & je ne puis vous épouſer : n'y penſons plus ; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, ſi vous l'aviez voulu, n'aurions ceſſé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir enſemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah ! vous ne les concevez pas ces plaiſirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée ! ſi vous ſçaviez à quoi vous renoncez ! — Mais, ſans le ſçavoir je le ſens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'eſt pas vous ne m'eſt rien. D'abord mon eſprit s'occupoit des belles

choſes que vous m'aviez promiſes ; & puis tout cela s'eſt évanoui : je n'y ai plus penſé, je n'ai penſé qu'à vous. Ah, ſi mon pere le vouloit ! — Qu'avez-vous beſoin qu'il le veuille ? Attendez-vous ſon aveu pour m'aimer ! notre bonheur n'eſt-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En eſt-il de plus ſaints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'eſt donné, tout eſt dit, & la main n'a plus qu'à le ſuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baiſe mille fois, que je l'arroſe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle eſt à moi, s'écria-t-il, cette main ſi chere, elle eſt à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me ſéparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceſſant de la voir il ceſſeroit de vivre. Hélas ! diſoit-elle, & c'eſt moi qui ſerai cauſe de ce malheur !—Oui, cruelle, vous en ſerez

la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Hé ! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faisant une espece de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon pere. — Hé-bien, laissez, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre, & me voir sans colere. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance ; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce, dit-il ? des fruits, à moi ! Ah, cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande ; & jettant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de

la haine, & ſon cœur déjà trop attendri, ne put ſoutenir cette derniere atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy qui la ſuivoit des yeux accourt & la trouve baignée de larmes, le ſein ſuffoqué de ſanglots, ſans couleur, preſque inanimée. Il ſe déſole, il ne penſe d'abord qu'à la rappeller à la vie; mais ſi-tôt qu'il lui voit reprendre ſes eſprits, il profite de ſa foibleſſe, & avant qu'elle ſoit revenue de ſon évanouiſſement, elle eſt déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de ſon raviſſeur. Où ſuis-je, dit-elle en ouvrant les yeux? Ah Monſieur le Comte eſt-ce vous! me ramenez-vous au village! Moitié de mon ame, lui dit-il en la preſſant contre ſon ſein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la ſoutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'eſt ſur tes lévres que je fais le ſerment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre auſſi pour vous ſeul. Mais mon pere! laiſſerai-je mon pere? N'eſt-ce pas à lui de diſpoſer de moi?—Ton pere, ma Laurette, ſera comblé de biens. Il partagera le bonheur de ſa fille: nous ſerons tous deux ſes enfans. Repoſe-toi ſur ma tendreſſe du ſoin de l'adoucir & de le conſoler. Viens, laiſſe-moi recueillir tes larmes, laiſſer tomber les miennes dans ton ſein: ce ſont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la ſéduction, & Laurette n'y étoit pas inſenſible; mais ſon pere inquiet, affligé, cherchant ſa fille, l'appellant à grands cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le ſoir, & ſe retirant déſolé, déſeſpéré de l'avoir perdue, cette image préſente à ſon eſprit, l'occupoit, la troubloit ſans ceſſe. Il fallut tromper ſa douleur.

Luzy couroit avec ſes chevaux, les ſtores de ſa voiture étoient baiſſés, ſes gens étoient ſûrs & fideles, & Laurette ne laiſſoit après elle aucun veſtige de ſa fuite. Il étoit même eſſentiel à Luzy de bien cacher ſon enlévement. Mais il détacha l'un de ſes domeſtiques, qui d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguiſé ſa main. » Dites au pere » de Laurette qu'il ſoit tranquille, » qu'elle eſt bien, & que la Dame qui » l'a priſe avec elle, en aura ſoin com» me de ſon enfant. Dans peu il ſçaura » ce qu'elle eſt devenue «.

Ce billet qui n'étoit rien moins que conſolant pour le pere, ſuffit pour étourdir la fille ſur le malheur de ſon évaſion. L'amour avoit pénétré dans ſon ame; il en ouvrit l'accès au plaiſir; & dès-lors les nuages de la douleur ſe diſſiperent, les pleurs tarirent, le regret s'appaiſa, & un oubli paſſager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas ſon

amant, lui laiſſa goûter ſans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'eſpéce de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer ſon ame. Sa maiſon étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le ſoupé, le repos délicieux que lui laiſſa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la ſéduire par tous les ſens. A ſon réveil elle croyoit encore être abuſée par un ſonge. En ſe levant, elle ſe vit entourée de femmes attentives à la ſervir & jalouſes de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit ſçu qu'obéir, n'eut qu'à déſirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit ſon amant, & j'y ſuis votre premier eſclave.

Imaginez, s'il eſt poſſible, la ſurpriſe & le raviſſement d'une jeune & ſimple païſanne, en voyant ſes beaux cheveux noirs ſi négligemment noués juſqu'alors, & dont la nature ſeule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles ſous le pli

de l'art, & s'élever en diadême, semé de fleurs & de diamans; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes, qui toutes sembloient solliciter son choix; en voyant dis-je sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage, & se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ses charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient besoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule se disputer le soin de l'instruire & la gloire de l'embellir. Luzy possédoit, adoroit sa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon-homme Bazile étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, & surtout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, sans publier son inquiétude; & personne dans le village n'étoit instruit de son malheur. Le Curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu.

Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le Pasteur, Ma fille est sage, lui dit-il, mais elle est jeune, simple & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, & lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, & laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est sçu que de vous; ménagez la fille & le pere. Le Curé prudent & homme de bien, promit & garda le silence. Mais Bazile dévoré de chagrin passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue disoit-il? Est-ce une femme qu'elle a suivi? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son pere, & se charger d'un enlévement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite & qui l'aura perdue. Ah si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les in-

dices du Curé, il parvient à découvrir celui qui s'étoit chargé du meſſage; il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La poſition même du lieu ne ſervit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de ſix lieues de la route que Luzy avoit priſe, & ſur un chemin oppoſé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du Comte avec l'évaſion de ſa fille, il n'auroit jamais ſoupçonné de ce crime un jeune homme ſi vertueux. Comme il ne confioit ſa douleur à perſonne, perſonne ne pouvoit l'éclairer. Il gémiſſoit donc au-dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vint décider ſes ſoupçons. Mon Dieu, diſoit-il, c'eſt dans votre colere que vous me l'avez donnée! Et moi, inſenſé, je m'applaudiſſois en la voyant croître & s'embellir! Ce qui faiſoit mon orgueil fait ma honte. Que n'eſt-elle morte en naiſſant!

Laurette tâchoit de ſe perſuader que ſon pere étoit tranquille; & le regret de

de l'avoir laiſſé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaiſirs, ce goût ſi vif dans ſa naiſſance, le ſoin de cultiver ſes talens, enfin mille amuſemens variés ſans ceſſe, partageoient ſa vie & rempliſſoient ſon ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie & qui avoit peur qu'on ne la lui enlevât, l'expoſoit le moins qu'il lui étoit poſſible au grand jour; mais il lui ménageoit tous les moyens que le myſtere a inventés, pour être inviſible au milieu du monde. C'en étoit aſſez pour Laurette: heureuſe de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne ſentoit pas ce deſir inquiet, ce beſoin d'être vue & d'être admirée, qui promene ſeul tant de jolies femmes dans nos ſpectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendit ſes ſoupers amuſans, elle ne s'y occupoit que de lui; & ſans déſobliger perſonne elle ſçavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienſéan-

ces est le secret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude ; l'amour le sçait sans l'avoir appris.

Six mois se passerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait desirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la Dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la Poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivoient anonymes, Bazile n'auroit sçu à qui les renvoyer ; & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire, & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas ! disoit ce bon pere en lui-même, ma fille est

peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accuſent ; mais ce ne ſont que des apparences ; & quand mes ſoupçons ſeroient juſtes, c'eſt à moi de gémir, mais ce n'eſt pas à moi de deshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque conſolation à la vertu de ce digne pere ; & ce fut lui ſans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faiſoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traverſoit cette ville immenſe, un embarras cauſé par des voitures qui ſe croiſoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira ſon attention. Il voit.... Il n'oſe en croire ſes yeux..... Laurette, ſa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son pere l'auroit méconnue, ſi l'appercevant elle-même, la ſurpriſe & la confuſion ne l'euſſent fait reculer & ſe couvrir le viſage. Au mouvement qu'elle fit pour ſe cacher, &

plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le carosse de sa fille, monte à la portiere, & d'un ton sévere dit à Laurette : Où logez-vous ? Laurette saisie & tremblante lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il ? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance.— De votre naissance ! Ah, malheureuse !... à ce soir, au déclin du jour : soyez chez vous, & soyez-y seule. A ces mots, il descend & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son pere qu'elle avoi trahi,

délaissé, accablé de douleur & de honte: son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son pere. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir, Malheureuse, s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir! où me cacher! Mon pere, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien! O mon pere! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparoître; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes loix de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle; & après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je revere ce nom sacré,

Vint-il me tuer de ſa main, je dois l'attendre & tomber à ſes pieds. Mais, non, un pere eſt toujours pere. Le mien ſera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foibleſſe, l'amour du Comte, ſes bienfaits, tout m'excuſe; & quand Luzy aura parlé, je ne ſerai plus ſi coupable.

Elle auroit été déſolée que ſes gens fuſſent témoins de l'humiliante ſcene qui s'alloit paſſer. Heureuſement elle avoit annoncé qu'elle ſoupoit chez une amie, & ſes femmes avoient pris pour elles cette ſoirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient ſuivie, & lorſque ſon pere arriva ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous ſeule, lui dit-il? — Oui, mon pere. Il entre avec émotion, & après l'avoir regardée en face dans un triſte & morne ſilence, Que faites-vous ici, lui demanda-t-il? La réponſe de Laurette fut de ſe proſterner à ſes pieds & de les arroſer de ſes larmes. Je vois, dit le pere, en jettant les yeux autour

de lui, dans cet appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je sçavoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue ?— Laurette ne répondit encore que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy ! disoit-il, cet honnête homme !..... Et voilà donc les vertus des Grands ! Le lâche ! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille ? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misere le met à prix. Il se flattoit de me consoler ! il te l'avoit promis ! Homme dénaturé ! qu'il connoit peu l'ame d'un pere ! Non, depuis que je t'ai perdu,

je n'ai pas eu un moment ſans douleur; pas un quart-d'heure de ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton pere étendu ſur la paille s'arrachoit les cheveux, & te rappelloit à grands cris. Hé-quoi! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame! L'image d'un pere déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle, que ſi j'avois cru vous cauſer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révére, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel pere j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inéxorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere! en tombant à vos pieds je n'ai ſenti que la honte & la crainte; mais à préſent c'eſt de ten-

dreſſe que vous me voyez pénétrée ; & aux larmes du repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Laurette, elle n'eſt plus digne de vous.—Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien ; l'innocence, un plus grand bien encore ; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame, & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence ; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton pere ſont appaiſés. Du reſte, perſonne dans le village ne ſçait ton aventure ; tu peux reparoître ſans honte.—Où, mon pere ?—A Coulange, où je vais te mener. (Ces

mots accablerent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ses dons empoisonnés, au malheureux qui t'a séduite, & suis-moi sans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un pere & un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur, entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons, disoit le pere, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon pere; ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lû dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en dé-

tacher, vous ſuivre, j'y ſuis réſolue, falût-il en mourir. Mais prendre la fuite en ſon abſence, lui laiſſer croire que je l'ai trahi!—Que dis-tu, malheureuſe? & que t'importe l'opinion d'un vil ſuborneur? & quels ſont les droits d'un amour qui ta perdue & deshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préféres donc ſes indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préferes donc à ton pere le plus cruel de tes ennemis? Tu n'oſes le fuir en ſon abſence, & le quitter ſans ſon aveu! Ah! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le déſeſpérer, tu n'as pas été ſi timide. Et qu'attends-tu de ton raviſſeur? Qu'il te défende? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne; qu'il oſe me faire chaſſer d'ici; je ſuis ſeul; ſans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu ſur le ſeuil de ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, ſera obligé de marcher ſur mon corps,

& les paſſans diront avec horreur : voilà ſon pere qu'elle déſavoue, & que ſon amant foule aux pieds.

Ah ! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoiſſez peu celui que vous outragez ſi cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus ſenſible. Vous lui ſerez reſpectable & ſacré. — M'oſes-tu parler du reſpect de celui qui me deshonore ? Eſperes-tu qu'il me ſéduiſe avec ſa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : ſi tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même.—Hé-bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voye, un ſeul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laiſſer ſeule avec lui ! Ah, dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaiſance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit ſon crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas reſponſable. Mais le Ciel te remet ſous ma garde, & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il eſt déjà nuit cloſe ; voici

l'inſtant de nous éloigner. Décide-toi : renonce à ton pere, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle ſe deshabille ſous les yeux de ſon pere & met, non ſans verſer des larmes, le ſimple vêtement qu'il lui avoit preſcrit. Mon pere, lui dit-elle au moment de le ſuivre, oſerai-je pour prix de mon obéiſſance, vous demander une ſeule grace ? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous ſacrifie. Laiſſez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'eſt à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous ſuivre. — Eſt-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi ? non, je ne veux laiſſer de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il ſe fera juſtice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors prenant ſa fille par la main, il ſortit ſans bruit avec elle, & le len-

demain matin embarqués ſur la Seine; ils retournerent dans leur pays.

Minuit paſſé, le Comte arrive dans cette maiſon, où il ſe flatte que le plaiſir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſçait ce qu'elle eſt devenue; qu'on l'a cherchée inutilement; qu'elle avoit pris ſoin de les éloigner, & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie; & qu'en partant elle a tout laiſſé juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long ſilence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque choſe d'incompréhenſible.

L'amour, qui cherche à ſe flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuſer Laurette, mais les trouvant toutes dénuées de vraiſemblance, il ſe livra aux plus cruels ſoupçons. Un

accident involontaire avoit bien pu la retarder; mais en l'abſence de ſes gens ſe deshabiller elle-même, s'évader ſeule, au déclin du jour, laiſſer ſa maiſon dans l'inquiétude! tout cela, diſoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Eſt-ce le Ciel qui l'a touchée? eſt-ce un retour ſur elle-même qui l'a déterminée à me fuir? Ah! que ne puis-je au moins le croire! mais ſi elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fut-ce que deux mots, de conſolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des ſoupçons, accablans pour moi, deshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel! la candeur même, l'innocence, la vérité! Laurette infidelle & perfide! elle qui ce matin encore.... Non, non, cela n'eſt pas croyable.... & cependant cela n'eſt que trop vrai. Chaque moment, chaque réfléxion lui en étoit une preuve nouvelle; mais l'eſpoir & la confiance ne pouvoient ſor-

tir de ſon cœur. Il luttoit contre la perſuaſion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, diſoit-il, ſi elle arrivoit innocente & fidelle! Ah, ma fortune, ma vie, tout mon amour ſuffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais! Quel plaiſir j'aurois à m'avouer coupable! par quels tranſports, par quelles larmes, j'effacerois le crime de l'avoir accuſée! Hélas! je n'oſe me flatter d'être injuſte: je ne ſuis pas aſſez heureux.

Il n'eſt perſonne qui dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des caroſſes, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive & emporte en paſſant l'eſpoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut juſqu'à trois heures dans cette cruelle perpléxité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'eſpérance tant de fois trompée

trompée fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfere. Ah la parjure ! espere-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses desirs sans cesse prévenus se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuses. Ah peux-tu l'être à présent perfide ! peux-tu l'être & penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importent & mon amour & ma douleur ? Ah tandis que j'ai peine à rete-

nir mes cris, que je baigne ſon lit de mes larmes, un autre peut-être.... cette idée eſt affreuſe & je ne puis la ſoutenir. Je le connoîtrai ce rival, & ſi le braſier qui brûle dans mon ſein, ne m'a conſumé avant le jour, je ne mourrai pas ſans vengeance. C'eſt ſans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny, peut-être.... Il en fut épris, quand nous la vîmes dans ſon village.... elle étoit ſimple & ſincere alors. Qu'elle eſt changée!... Il l'a voulu revoir, & moi facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas poſſible que Laurette fût infidelle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'eſt ſur lui que tombent mes ſoupçons. Allons m'en éclaircir ſur l'heure. Suis moi, dit-il à l'un de ſes gens; & le jour commençoit à peine à luire, lorſque frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y eſt pas, Monſieur, dit le Suiſſe.—Il n'y eſt pas!—Non, Monſieur, il

eſt à la campagne.—Et depuis quand ? —Depuis hier au ſoir.—A quelle heure ? — Au déclin du jour. — Et quelle eſt la campagne où il eſt allé ? C'eſt ce qu'on ne ſçait pas : il n'a emmené que ſon valet de chambre.—Et dans quelle voiture ? — Dans ſon vis-à-vis. — Son abſence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ſes lettres. — A ſon retour vous lui direz que je ſuis venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reſte plus qu'à découvrir en quel lieu ils ſe ſont cachés. Je l'arracherai de ſes bras, le perfide, & j'aurai le plaiſir de laver dans ſon ſang mon injure & ſa trahiſon.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un myſtere qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au ſupplice, & la pleine perſuaſion que Soligny étoit le raviſſeur, le détourna de toute autre idée

Dans ſon impatience, il envoyoit tous les matins ſçavoir ſi ſon rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empreſſement; à quoi puis-je vous être utile? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâliſſant, ou d'une vie que je déteſte, ou d'un rival qui m'eſt odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtreſſe; il ne vous reſte plus qu'à m'arracher le cœur.—Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je ſuis outré de dépit; mais ce ne ſera pas avec vous s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en ſuis déſolé: elle étoit charmante; mais en honneur ce n'eſt pas moi. Non que je me pique de délicateſſe ſur cet article; en amour je pardonne à mes amis, & je me permets

à moi-même de petits larcins paſſagers ; & quoique je t'aime de tout mon cœur, ſi Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en ſuis plus : cela eſt trop grave ; & ſi tu n'as pas d'autre raiſon de me tuer, je te conſeille de me laiſſer vivre & de déjeuner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchiſe, Luzy tenoit encore à ſes ſoupçons. Vous avez diſparu, lui diſoit-il, le même ſoir, à la même heure, vous vous êtes tenu quinze jours caché ; je ſçais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime aſſez pour m'expliquer encore. Laurette eſt partie le même ſoir que moi ; à cela je n'ai point de réponſe : c'eſt une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé

Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystere de mon voyage & de mon absence ? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanson, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la Cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sçais que si elle n'est ni jeune, ni jolie, en revanche elle est très-sensible, & très-facile à s'enflamer. J'avois donc réussi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; & au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, disoit-elle, d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en

étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé pendant trois mois, à me faire attaquer ſans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles deſirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je ſuis ſa dupe : oui, mon ami, elle a ſurpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les régles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ſes diſpoſitions. Son bien étoit à moi ſans réſerve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, & mon caractere ne lui étoit pas aſſez connu. Pour nous éprouver, elle m'a propoſé d'aller paſſer quelques jours enſemble, & tête-à-tête, à la campagne. Quinze jours de ſolitude & de liberté, diſoit-elle, valoient mieux pour ſe bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a ſi bien fait que j'ai oublié ma réſolution. Que l'homme eſt fragile & peu ſûr de

lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le ſoutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été poſſible ; mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoibliſſoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abuſoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici : il eſt de ſa main, & en bonne forme. » La légere épreuve que j'ai faite de vos » ſentimens me ſuffit. Partez, Monſieur, » quand il vous plaira. Je veux un mari » dont les ſoins ne ſe ralentiſſent jamais ; » qui m'aime toujours, & toujours de » même. « Es-tu content ? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne reſſemble guere à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainſi que ta Laurette ; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à préſent que te voilà détrompé ſur mon compte, n'as-tu pas quelqu'autre ſoup-

çon ? Je m'y perds, dit Luzy : pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny ; rien n'étoit plus juste. Si je t'avois pris ta maîtresse, il auroit bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien ; tant mieux : nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner ?—Je veux mourir. — Cela seroit un peu trop violent : il faut garder ce remede-là pour des disgraces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne ; il faut tâcher de la ravoir ; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre, & le plutôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespéroit, & qu'il sémoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de son pere, pleurant sa faute, ou plutôt son amant.

Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu se passer de sa fille, & qu'il l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient déve-

loppées ; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée se renouvella & n'en fut que plus vive. Mais son pere les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il; je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus rien de lui que la honte.

Laurette humble & soumise, obéissoit à son pere sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans

ceſſe, & que ſon cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'eſpoir ni la volonté de retourner à lui. Elle ſçavoit quelle amertume avoit répandu ſon égarement ſur la vie de ſon malheureux pere, & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas conſenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laiſſé ſon amant, la pourſuivoit & faiſoit ſon ſupplice. Le droit qu'il avoit de l'accuſer de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment.—Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laiſſe ni la liberté ni le moyen. C'eſt peu de l'abandonner; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même; & il m'eſt auſſi impoſſible de le haïr que de l'oublier. S'il fut coupable, ſon amour en eſt cauſe; & ce n'eſt pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait il n'a vû que mon bonheur & celui de mon pere. Il s'eſt trompé, il m'a égarée; mais à ſon âge on ne ſçait qu'aimer. Oui, je lui dois,

je me dois à moi-même de l'éclairer ſur ma conduite; & en cela ſeul mon pere ne ſera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à ſe procurer les moyens de lui écrire; mais ſon pere, ſans y penſer, lui en avoit épargné le ſoin.

Un ſoir, Luzy ſe retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adreſſe ne lui étoit pas connue; mais le timbre lui en dit aſſez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoit la bourſe qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laiſſés, & deux ſommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il : j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoye mes dons. Fier & ſévere, comme je l'ai connu, dès qu'il a ſçu où étoit ſa fille, il ſera venu la chercher, il l'aura forcée à le ſuivre. A l'inſtant même il aſſemble ceux de ſes gens qui ſervoient Laurette. Il les interroge, il demande ſi quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un

d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carrosse de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en paysan celui de ses gens qui l'avoit suivi, l'envoye s'instruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minutes, depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monsieur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette est à Coulange, auprès de son pere.—Ah je respire.—On parle même de la marier.—De la marier!... Il faut que je la voye.—Vous la trouverez dans sa vigne: elle y travaille tout le jour. — Juste ciel! quelle dureté! Allons, je me tiendrai ca-

ché, & toi, ſous ce déguiſement, tu guetteras le moment où elle ſera ſeule. N'en perdons pas un : mettons-nous en chemin.

L'émiſſaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il ſe préſentoit pour Laurette un parti riche dans ſon état ; & le curé avoit mandé Bazile pour le réſoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & penſoit au malheureux Luzy. Luzy arrive & l'apperçoit de loin. Il avance avec précaution, il la voit ſeule, il accourt, ſe précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle léve la tête, elle tourne les yeux; Dieu! s'écria telle... La ſurpriſe & la joie lui ôterent l'uſage de la voix. Tremblante, elle étoit dans ſes bras ſans avoir pu le nommer encore. Ah Luzy, lui dit-elle enfin, c'eſt vous! voilà ce que je demandois au ciel. Je ſuis innocente à vos yeux : c'en eſt aſſez; je ſouffrirai le reſte. Adieu Luzy, adieu pour

jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette. Elle ne vous reproche rien. Vous lui ſerez cher juſqu'au dernier ſoupir. Moi, s'écria-t-il en la ſerrant contre ſon ſein, comme ſi on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter! ô moitié de moi-même, moi, vivre ſans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas ſur la terre de puiſſance qui nous ſépare.—Il en eſt une ſacrée pour moi : c'eſt la volonté de mon pere. Ah mon ami! ſi vous aviez ſçu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, ſenſible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ſes pleurs. Me dérober à lui une ſeconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le ſein, ce ſeroit pour moi la même choſe. Vous me connoiſſez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un eſpoir que je n'ai plus. Adieu. Faſſe le ciel que j'expie ma faute! mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je : mon pere va venir : il ſeroit af-

freux qu'il nous trouvât enſemble. C'eſt ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. —Ah vous allez redoubler mes peines.

Dans l'inſtant même Bazile arrive, & Luzy s'avançant de quelques pas au-devant de lui, ſe jette à ſes genoux. Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ſes regards ſur lui, Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux.—Non, je meurs à vos pieds, ſi vous ne daignez pas m'entendre.—Après avoir perdu, deshonoré la fille, vous oſez vous préſenter au pere !—Je ſuis criminel je l'avoue, & voilà de quoi me punir ; mais ſi vous m'écoutez, j'eſpére que vous aurez pitié de moi. Ah, dit Bazile en regardant l'épée, ſi j'étois auſſi lâche, auſſi cruel que vous !... Vois, dit-il à ſa fille, combien le vice eſt bas, & quelle en eſt la honte, puiſqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de ſon ſemblable, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy

Luzy avec fierté, loin de vous implorer je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour, à la vertu même, au desir que j'ai d'expier une faute, excusable peut-être, & que je ne me reproche si cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du sentiment, il s'efforça de se justifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivresse de la passion.

Le monde est bien heureux, reprit Bazile, que votre passion n'ait pas été celle de l'argent! vous auriez été un Cartouche. (Luzy frémit à ce discours.) Oui un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez-vous la bassesse de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richesses & que la vie? N'avez-vous pas profité de la foiblesse, de l'imbécillité de cette malheureuse, pour lui ravir ces deux trésors? Et à moi, son pere, croyez-vous m'avoir fait un moin-

dre mal que de m'aſſaſſiner ? Un Cartouche eſt roué parce qu'il vole des biens dont on peut ſe paſſer pour vivre; & vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un pere honnête homme ne peuvent perdre ſans mourir, qu'avez-vous mérité ? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici les traits de cette nobleſſe dont vous vous glorifiez. Dans un moment de déſolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, & vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de conſolation que ſa fille : c'eſt le ſeul bien que le ciel lui laiſſe ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, ſcélérat, voilà ce qui ſe paſſoit dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à ſuborner ma fille ! Que dis-je, malheureux ! Je vous

la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité pour vous rendre cet or, ce poiſon, avec lequel vous croyiez me corrompre : il ſembloit que le ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître, je réſiſtai à ce mouvement, je m'obſtinai à vous croire compatiſſant & généreux ; vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baiſée, que j'aurois arroſée de larmes ſe préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, pourſuivit-il en découvrant ſon ſein & en lui montrant ſes cicatrices, voyez quel homme vous avez deshonoré ! J'ai verſé pour l'Etat plus de ſang que vous n'en avez dans les veines, & vous, homme inutile, quels ſont vos exploits ? De déſoler un pere, de débaucher ſa fille ! d'empoiſonner mes jours & les ſiens ! La voilà cette malheureuſe victime de vos ſéductions, la voilà qui trempe aujourd'hui dans ſes pleurs le pain dont elle ſe nourrit. Elevée dans la ſimplicité d'une vie innocente & laborieuſe, elle

l'aimoit ; elle la déteste : vous lui avez rendu insupportables le travail & la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence, & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespére, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans son ame les sentimens de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son pere ; peut-être hélas !... je n'ose achever.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah mon pere ! s'écria Laurette, qui jusqu'alors étoit restée dans l'abbattement & la confusion, ah mon pere ! c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds dont elle baisoit la poussiere. Luzy s'y prosterna lui-même, & dans un excès d'attendrissement, Mon pere, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans, & si le ravisseur de

Laurette n'eſt pas trop indigne du nom de ſon époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuſerois celui-là. Mais il eſt le ſeul ; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut conſacré au pié des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une baſſeſſe, & il en convint; Mais ce n'eſt pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'eſt à faire le mal qu'eſt la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter ſon humble demeure. Après avoir tout mis en uſage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de ſon époux qu'il achetât une terre auprès de

Coulange, & le bon pere consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le ciel exauça le vœu de la nature, & Bazile avant de mourir, embrassa ses petits enfans.





H. Gravelot invenit. *J.F. Rousseau Sculp.*

LE CONNOISSEUR.



LE CONNOISSEUR.

CELICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans le monde ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers les plus galans du monde. Il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville : Paris devoit en être le théâtre, & l'on fit si bien que son pere se résolut à l'y envoyer. Ce pere étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans sçavoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale ; il y avoit même des relations littéraires, & du nombre de ses correspondans étoit un *Connoisseur* appellé M. de Fintac. Ce fut particulierement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec

cette bonté qui protége. Monſieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous : je ſçais que vous avez eu des ſuccès en province ; mais en province, croyez-moi, les arts & les lettres ſont encore au berceau. Sans le goût, l'eſprit & le génie ne produiſent rien que d'informe, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous perſuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas, dit Célicour, en jettant les yeux ſur une niéce de dix-huit ans que le Connoiſſeur avoit auprès de lui ! Oui, Monſieur, c'eſt d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne ſçais quel charme on reſpire en ces lieux, mais il ſe développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me ſemble que je viens d'acquérir de nouveaux ſens, une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac, voilà de l'enthouſiaſme : il eſt né Poëte, & à ce ſeul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poëſie à cela,

reprit Célicour, c'eſt la naïve & ſimple nature. — Tant mieux! c'eſt-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous ſenti animé de ce feu divin ?—Hélas, Monſieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & ſoudaine qui me pénétre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour : je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiégle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien, & certains regards en-deſſous, certain ſourire qui effleuroit ſes levres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſçais bon gré à votre pere, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé dans l'âge où le naturel eſt aſſez docile pour recevoir les impreſſions du bien; mais gardez-vous

de celle du mal. Vous trouverez à Paris de faux connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumieres d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les arts & les lettres ont de plus conſidérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à diſtinguer, dans les choſes d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis parce qu'on le ſçait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque ſingulier que fût ce langage, Célicour y fit à peine attention : un objet plus intéreſſant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux

ſur lui, & ſes yeux ſembloient lui dire les choſes du monde les plus obligeantes ; mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaiſir de voir leur triomphe qui les animoit ! voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoiſſeur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir ſouvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la ſeconde viſite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoiſſeur fût viſible, & de paſſer un quart-d'heure tête-à-tête avec l'aimable niéce. On lui en fit bien des excuſes, & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monſieur, lui dit Agathe, mon oncle eſt enchanté de vous. — C'eſt un ſuccès bien flatteur pour moi ; mais, Mademoiſelle, il en eſt un qui me toucheroit davantage.—Mon oncle aſſure que vous êtes fait pour réuſſir à tout.—Ah ! que ne penſez-vous de même ! — Je ſuis aſſez ſouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez - moi donc à mériter ſes bontés. — Il me ſem-

ble que vous n'avez pas beſoin d'aide.— Pardonnez-moi : je ſçai que les grands hommes ont preſque tous des ſingularités, quelquefois même des foibleſſes. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractere, il faut les connoître; pour les connoître il faut les étudier, & ſi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? rien au monde n'eſt plus innocent.—Il eſt donc d'uſage en province de s'entendre avec les niéces pour réuſſir auprès des oncles ? cela n'eſt pas ſi mal-adroit.—Je n'y vois rien que de très-ſimple.—Mais ſi mon oncle avoit, comme vous le dites, des ſingularités, des foibleſſes, faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me ſoupçonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvaiſe uſage ?—Non; mais ſa niéce ! — Hé-bien, ſa niéce doit ſouhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a paſſé l'âge où l'on ſe corrige; il n'y a donc

plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les ſcrupules. — Ah, vous n'en auriez aucun ſi je vous étois mieux connu; mais non, vous êtes diſſimulée. — En effet, je vois Monſieur pour la ſeconde fois; comment puis-je avoir des ſecrets pour lui? — Je ſuis indiſcret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'eſt moi qui ai tort de vous laiſſer croire la choſe plus grave qu'elle n'eſt. Voici le fait: mon oncle eſt un bon-homme qui n'eût jamais été que cela, ſi on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de ſe connoître à tout, de juger les arts & les lettres, d'être le guide, l'appréciateur & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à perſonne; mais cela nous attire une foule de ſots que mon oncle protége, & avec leſquels il partage le ridicule du bel-eſprit. Il ſeroit bien à ſouhaiter pour ſon repos qu'il abandonnât cette chimere; car le public ſemble avoir pris à tâche de n'être jamais de ſon avis, & c'eſt tous les

jours quelque ſcene nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos ſecrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoiſſeur étoit viſible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoiſſances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entaſſés, de rouleaux d'eſtampes, de cartes déployées, & de manuſcrits ſemés au haſard; ſur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe ſépulchrale entourée de médailles antiques; plus loin, un téleſcope ſur ſon affut, l'eſquiſſe d'un tableau ſur le chevalet, un modele de bas-relief en cire, des morceaux d'hiſtoire naturelle; & du parquet au plafond, des rayons de livres pitoreſquement renverſés. Le jeune homme ne ſçavoit où mettre le pied, & ſon embarras fit au Connoiſſeur un plaiſir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement

où vous me trouvez : c'eſt ici mon cabinet d'études ; j'ai beſoin d'avoir tout cela ſous ma main ; mais ne croyez pas que le même déſordre regne dans ma tête : chaque choſe y eſt à ſa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confuſion. Cela eſt merveilleux ! dit Célicour qui ne ſçavoit ce qu'il diſoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & ſouvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au méchaniſme de la mémoire, à la maniere dont les idées ſe claſſent & s'arrangent à meſure qu'elles naiſſent. Il ſemble qu'il y ait des tiroirs pour chaque eſpece de connoiſſances. Par exemple, à travers cette foule de choſes qui m'avoient paſſé par l'eſprit, qui m'expliquera comment vint ſe retracer dans mon ſouvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois ſur le retour de la comete ? car vous ſçaurez que c'eſt moi qui donnai l'éveil à nos Aſtronomes. — Vous, Mon-

ſieur ? — Ils n'y penſoient pas, & ſans moi la comete paſſoit incognito ſur notre horiſon. Je ne m'en ſuis pas vanté comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laiſſer dérober la gloire d'un avis auſſi important ! — Bon ! je ne finirois pas ſi je reclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, ſçachez qu'une ſolution, une découverte, un morceau de poéſie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui ſe l'attribue. Mais quel eſt l'objet d'un Connoiſſeur ? d'encourager les talens en même-temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette piéce de théâtre ſoient de l'artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art ; or c'eſt-là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée ; ils m'écoutent, ils en font leur profit ; c'eſt à merveille : je ſuis récompenſé

quand

quand ils ont réussi. Rien n'est plus beau, dit Célicour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiselle Agathe daigne-t'elle être aussi leur Muse ? — Non, ma niéce est une étourdie que j'ai voulu élever avec soin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jetter les yeux sur l'histoire ; elle m'a rendu mes livres, en me disant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les siecles d'illustres fous & de hardis fripons se jouer d'une foule de sots. J'ai voulu essayer si elle goûteroit davantage l'éloquence, elle a prétendu que Cicéron, Démosthènes *&c.* étoient d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raisons, l'on n'avoit pas besoin de tant de paroles. Pour la morale, elle soutient qu'elle la sçait toute par cœur, & que Lucas, son pere nourricier, est aussi sage que Socrate. Il n'y a donc que la poësie qui l'amuse quelquefois ; encore préfere-t-elle des fables aux poëmes

les plus ſublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot elle eſt à dix-huit ans auſſi enfant qu'on l'eſt à douze; & au milieu des entretiens les plus ſérieux, les plus intéreſſans, vous ſerez ſurpris de la voir s'amuſer d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver ſon attention. Célicour riant au-dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit ſi aiſe, qu'il n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe! c'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive, & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux composé; mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance, & le fit placer à table à ſa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés ſur lui. Chacun des convives lui crut voir uſurper ſa place, & jura dans le fond de ſon ame de ſe venger, en décriant le premier ouvrage qu'il donneroit. En attendant Célicour fut accueilli, careſſé par tous ces Meſſieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation; le bel-eſprit mit toutes les voiles: on jugea la république des lettres, & comme il eſt juſte de mêler la louange à la critique, on loua généreuſement tous les morts & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les ouvrages nouveaux qui avoient réuſſi ſans paſſer ſous les yeux de Fintac, ne pouvoient avoir qu'un ſuccès éphémere; tous ceux qu'il avoit ſcellés du ſceau de ſon approbation, devoient aller

à l'immortalité, quoi qu'en dît le ſiécle préſent. On parcourut tous les genres de littérature, & pour donner plus d'eſſor à l'érudition & à la critique, on mit ſur le tapis cette queſtion toute neuve, ſçavoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on diſoit même là-deſſus les plus belles choſes du monde, lorſque la petite niéce, qui n'avoit pas dit un mot, s'aviſa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis & méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de ſa ſimplicité, & les convives baiſſerent tous les yeux ſans daigner répondre à cette bêtiſe. Ma niéce, dit Fintac, à votre âge il faut ſçavoir écouter & ſe taire. Agathe, avec un petit ſourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la conſola du mépris de l'aſſemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle, & vous jugez

bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux-esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un deux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éolypile. Fintac prenant Célicour par la main lui dit : Est-ce là une comparaison ? est-ce là de la poësie & de la philosophie fondues ensemble ? C'est ainsi que les talens se touchent, & que les muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Hé-bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Ils seroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous sommes à la source, & *purpureo bibimus ore nectar.* Ah ! *purpureo* ! reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune

homme étoit fort attentif à ſaiſir au paſſage les regards d'Agathe, qui de ſon côté le trouvoit fort joli.

Au ſortit de table on alla ſe promener dans un jardin, où le Connoiſſeur avoit pris ſoin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit entre autres merveilles, un chou panaché qui faiſoit l'admiration des Naturaliſtes. Ses replis, ſon feſton, le mêlange de ſes couleurs étoient la choſe du monde la plus étonnante. Qu'on me faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangere que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du nouveau Monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-

vous mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où voulez-vous donc qu'elle meure ? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe, & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où ſans être apperçu il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite après ma mort être une roſe pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines ; mais ſi une nymphe charmante daigne jetter les yeux ſur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon ſein, j'exhalerai mes parfums, je les mêlerai avec ſon haleine, le deſir de lui plaire animera mes couleurs.—Hé-bien, vous ferez tant que vous ſerez cueillie, & l'inſtant d'après vous ne ſerez plus. — Ah, Mademoiſelle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un inſtant ?... Ses yeux acheverent de dire

ce que ſa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguiſant ſon trouble, ſi j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'eſt la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendreſſe & la fidélité : oui, belle Agathe, ce choix eſt digne de vous. La colombe eſt l'oiſeau de Vénus ; Vénus vous diſtingueroit parmi vos pareilles : vous feriez l'ornement de ſon char ; l'Amour ſe repoſeroit ſur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans ſon ſein. Ce feroit ſur ſa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroiſie. Agathe l'interrompit en lui diſant qu'il pouſſoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choiſir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots Célicour attacha ſur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en ſe levant, fort

bien ! voilà de la belle & bonne poëſie. L'image de la roſe eſt d'une fraîcheur digne de Van-huyſum, celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde, *ut pictura poëſis*. Courage, mon enfant, courage ! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue, nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai été aſſez content de votre dialogue, & voilà M. de Léxergue qui en eſt ſurpris comme moi. Il eſt certain, dit M. de Léxergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiſelle quelque choſe d'anacréontique : c'eſt l'empreinte du goût de ſon oncle ; il ne dit rien qui ne ſoit marqué au coin de la ſaine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite ſcene, dit Fintac, il faut la mettre en vers, ce ſera une des plus jolies choſes que nous ayons vûes. Célicour dit que pour l'achever il avoit beſoin du ſecours d'Agathe, & afin que le dialogue eût plus d'aiſance & de naturel, on crut

devoir les laiſſer ſeuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie* ! reprit Célicour : ah, belle Agathe, votre cœur n'eſt-il fait que pour l'amitié ? eſt-ce pour elle que l'amour a pris plaiſir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en ſouriant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à ſaiſir la replique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez, dit Célicour, il eſt facile de l'abréger. Parlons d'autre choſe, interrompit-elle. Le dîné vous a-t-il amuſé ?—Je n'y ai entendu qu'un ſeul mot plein de ſens & de fineſſe, qu'on a eu la ſottiſe de prendre pour une queſtion naïve ; tout le reſte m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille.—Elle étoit bien-heureuſe ! — Ah très-heureuſe ! car elle étoit dans mes yeux.—Si je voulois je ferois ſemblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais ſemblant. Je trouve donc tout ſimple, n'en déplaiſe à nos beaux-eſprits, que vous

ayez plus de plaisir à me voir qu'à les écouter, & je vous avoue à mon tour que je ne suis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me sauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc d'intelligence & nous allons nous amuser, car nous avons là des originaux assez plaisans dans leur espece. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choses ce que personne n'y a vû. Il semble que la nature lui ait dit son secret à l'oreille; mais tout le monde n'est pas digne de sçavoir ce qu'il pense. Il choisit dans un cercle un confident privilégié : c'est communément la personne la plus distinguée. Il se penche mystérieusement vers elle, & lui dit tout bas son avis. Pour M. de Léxergue, c'est un érudit de la premiere force : plein de mépris pour tout ce qui est moderne, il estime les choses par le nombre des siécles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité, & il m'honore de

ſon attention, parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Popée. Dans le groupe que vous voyez là bas, eſt un homme droit & pincé qui fait de petits riens charmans, mais ne les entend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire; il nomme lui-même ſon auditoire; il exige que la porte ſoit fermée à tout profane; il arrive ſur la pointe du pied, ſe place devant une table entre deux flambeaux, tire myſtérieuſement de ſa poche un porte-feuille couleur de roſe, promene autour de lui un œil gracieux qui demande ſilence, annonce un petit roman de ſa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des perſonnes de conſidération, le lit poſément pour être mieux goûté, & va juſqu'à la fin ſans s'appercevoir que chacun bâille à bouche cloſe. Ce petit homme remuant qui geſticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'eſprit eſt pour lui comme ces éternuemens qui vont venir & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt

d'envie de dire de jolies choſes, il les a au bout de la langue, mais il ſemble qu'elles lui échappent au moment qu'il va les ſaiſir. Ah, c'eſt un homme bien à plaindre ! Ce perſonnage ſec & long qui ſe promene ſeul à l'écart, eſt l'eſprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoiſſe : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il ſe croit un Philoſophe Anglois : il s'appéſantit ſur une aîle de mouche, & il eſt ſi obſcur dans ſes idées, qu'on eſt quelquefois tenté de croire qu'il eſt profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit ſur ces caracteres, Célicour avoit les yeux attachés ſur les ſiens. Ah, dit-il, que votre oncle qui connoît tant de choſes, connoît peu l'eſprit de ſa niéce ! il vous annonce comme un enfant !—Vraiment ſans doute, & ces Meſſieurs me regardent bien comme telle. Auſſi ne ſe gênent-ils pas, & la ſottiſe du bel-eſprit eſt avec moi tout à ſon aiſe. N'allez pas me trahir au moins.—N'ayez pas peur ; mais il faut,

belle Agathe, cimenter notre intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots, on vint les interrompre, & le Connoisseur se promenant seul avec Célicour, lui demanda, si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme, mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de ratrapper le fil de la nature quand une fois on le laisse échapper. C'est apparamment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs, mais tout-à-coup cela se dissipe. Il faut espérer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier ? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac, & je compte sur vous pour célébrer

dignement cette fête. Vous avez vu ce M. de Léxergue, c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma niéce. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vû pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Léxergue a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant, & dans huit jours il doit l'épouſer; mais il exige le plus grand ſecret, & ma niéce elle-même n'en ſçait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtere d'une union que vous devez chanter. O hymen! ô hymenée! vous m'entendez? C'eſt un Epithalame que je vous demande, & voici le moment de vous ſignaler.—Ah, Monſieur!—Point de modeſtie: elle étouffe tous les talens.—Diſpenſez-moi.—Vous l'exécuterez: c'eſt un morceau de votre genre & qui doit vous faire beaucoup d'hon-

neur. Ma niéce eſt jeune & jolie, & avec de l'imagination & de l'ame, on ne tarit point ſur un ſujet pareil. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'eſt un homme rare. Perſonne ne ſe connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il eſtime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmire. Vous voyez combien de tableaux tout cela préſente à la poëſie. Mais que dis-je ? vous y penſez déjà : oui, je vois ſur votre viſage cette méditation profonde qui couve les germes du génie & les diſpoſe à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens ſi précieux. Je vais auſſi m'enfoncer dans l'étude.

Conſterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain il prit le prétexte d'aller conſulter le Connoiſſeur, & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible.

Ah

Ah, Mademoiselle, lui dit-il, vous voyez un homme au désespoir. — Qu'avez-vous donc ? — Je suis perdu : vous épousez M. de Léxergue. — Qui vous a fait ce conte-là ? — Qui ? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon ? — Il m'a chargé de composer votre Epithalame. — Hé bien, cela sera-t-il beau ? — Vous riez ! Vous trouvez plaisant d'avoir pour époux M. de Léxergue ! — Oh très-plaisant ! — Ah, du moins, cruelle, par pitié pour moi qui vous adore & qui vous perds ! Agathe l'interrompit comme il tomboit à ses genoux. Avouez, lui dit-elle que ces momens de trouble sont commodes pour une déclaration : comme celui qui la fait ne se posséde pas, celle qui l'entend n'ose pas s'en plaindre, & à la faveur de ce désordre, l'amour croit pouvoir tout risquer. Mais doucement, modérez-vous, & voyons ce qui vous désespere. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que

je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il est décidé que vous épousez M. de Léxergue. — Comment voulez-vous qu'on décide sans moi, ce qui sans moi ne peut s'exécuter ? — Mais si votre oncle a donné sa parole. — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment, vous auriez le courage ! — Le courage de ne pas dire *oui !* Le bel effort de résolution ! — Ah, je suis au comble de la joie ! — Et votre joie est une folie aussi-bien que votre douleur. — Vous ne serez point à M. de Léxergue ! — Hé-bien, après ? — Vous serez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu, & toute fille qui ne sera pas sa femme sera la vôtre : cela est clair. En vérité vous raisonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle, & tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Hé-bien, l'Epithalame est-il avancé, lui demanda le Connoisseur en venant au-devant de lui ? — J'en ai le dessein dans la tête. — Voyons ? — J'ai pris l'allégorie

du Temps qui épouſe la Vérité. — L'idée eſt belle, mais elle eſt triſte, & puis le Temps eſt bien vieux! — M. de Léxergue eſt un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on eſt vieux comme le Temps. — Aimeriez-vous mieux les nôces de Vénus & de Vulcain? — Vulcain, à cauſe des bronzes, des médailles? Non: l'aventure de Mars eſt affligeante à rappeller. Vous trouverez en y rêvant, quelque idée encore plus heureuſe. Mais à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce ſoir avec nous, voir le coup d'eſſai d'un Artificier que je protége? ce ſont des fuſées Chinoiſes dont je lui ai donné la compoſition; j'y ai même ajoûté quelque choſe, car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empreſſement.

Les ſpectateurs étoient placés; Fintac & ſa niéce occupoient une croiſée, & il y reſtoit à côté d'Agathe un petit eſpace, qu'elle avoit ménagé ſans affec-

tation. Célicour s'y glissa timidement, & tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées; ceux de Célicourt étoient attachés sur la niéce. Les étoiles seroient tombées du ciel, qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'appercevoir. La main qu'il effleuroit à peine fit un mouvement pour se retirer; la sienne en fit un pour la retenir; les yeux d'Agathe se tournerent sur lui & rencontrerent les siens qui demandoient grace. Elle sentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie; & soit foiblesse ou pitié, elle voulut bien la laisser immobile. C'étoit beaucoup, ce n'étoit point assez: la main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embrasser. L'amour lui inspira l'audace de l'ouvrir. Dieux! quelle fut sa surprise & sa joie

quand il la ſentit céder inſenſiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la ſienne, il la preſſe amoureuſement ; concevez-vous ſa félicité ! Elle n'eſt pas encore parfaite : la main qu'il preſſe ne répond point ; il l'attire à lui ; ſe penche vers elle, & l'oſe appuyer à ſon cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper, il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour ſçait avec quelle rapidité ſon cœur bat ſous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô raviſſement ! Ce n'eſt plus Célicour qui la preſſe ; c'eſt elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont goûtée qu'une fois. Leurs regards ſe confondoient avec cette langueur ſi touchante, qui eſt le plus doux de tous les aveux, lorſque la girande du feu d'artifice ſe déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel

effort pour s'imprimer ſur le cœur de Célicour ; & tandis qu'autour d'eux on applaudiſſoit à l'éclatante beauté des fuſées, nos amans occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient par de brûlans ſoupirs le regret de ſe ſéparer. Telle fut cette ſcene muette, digne d'être citée pour exemple de ſilences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs d'intelligence n'eurent plus de ſecret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la premiere fois le plaiſir d'aimer ; & cette fleur de ſenſibilité eſt la plus pure eſſence de l'ame. Mais l'amour qui prend la couleur des caracteres, étoit timide & ſérieux dans Célicour ; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer ſon mariage avec M. de Léxergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve ſeule, & lui déclare ſon amour, fondé ſur l'aveu de ſon oncle. Je ſçais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil, mais moi, je veux un mari

que je puisse aimer en face, & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle; mais vous ne m'épouserez pas sans le mien, & je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Léxergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis; Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle, ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'Antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'au-

torité & la considération étoient compromises, fut indigné de la résistance de sa niéce, & fit l'impossible pour la vaincre ; mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'étoit pas une médaille, & il finit par lui déclarer dans sa colere qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à espérer qu'une portion d'un modique héritage, & Agathe attendoit tout de son oncle, qui étoit moins que jamais disposé à se dépouiller de son bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pû se charger de leur petit ménage, mais après le refus d'Agathe il falloit un miracle pour l'y engager, & ce fut l'amour qui l'opéra.

Flatez mon oncle, disoit Agathe à Célicour ; enivrez-le de louanges, & cachez lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec soin de nous trouver ensemble, & contentez-vous de m'instruire de votre conduite, en paf-

ſant. Fintac ne diſſimula point à Célicour ſon reſſentiment contre ſa niéce. Auroit-elle, diſoit-il, quelque inclination ſecrette ? Si je le ſçavois.... Mais non, c'eſt une petite ſote qui n'aime rien, qui ne ſent rien. Ah ! ſi elle compte ſur mon héritage, elle ſe trompe : je ſçaurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en inſtruire la niéce. Elle ne fit qu'en plaiſanter. — Il eſt furieux contre vous, ma chere Agathe. — Cela eſt égal. — Il dit qu'il veut vous deshériter. — Dites comme lui, gagnez ſa confiance, & laiſſez faire à l'amour & au temps. Célicour ſuivoit les conſeils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau dégré de mérite. La juſteſſe de l'eſprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à ſon âge, diſoit-il à ſes amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il

appelloit le ſecret de ſa vie : c'étoit une piéce de théâtre qu'il avoit faite & qu'il n'avoit oſé lire à perſonne, de peur de riſquer ſa réputation. Après lui avoir demandé un ſilence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle Agathe fut ſaiſie de joie. Cela va bien, dit-elle : courage; redoublez la doſe d'encens; bonne ou mauvaiſe, il faut qu'à vos yeux cette piéce n'ait point d'égale.

Fintac tête-à-tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une caſſette ce manuſcrit précieux, & lut avec enthouſiaſme la comédie la plus froide, la plus inſipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudiſſoit donc, & le Connoiſſeur étoit transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela eſt beau. — Oui, fort beau. — Hé-bien, il eſt temps de vous

dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette piéce au théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié : vous donnerez mon ouvrage comme de vous ; je ne veux que le plaisir du succès, & je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au public eût seule effrayé le jeune homme, mais celle de voir paroître & tomber sous son nom un ouvrage aussi pitoyable lui répugnoit encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit long-temps, mais sa résistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au public qu'une piéce soit de vous ou de moi, & ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma piéce est mon bien, je vous le donne ; la postérité même la plus reculée n'en

ſçaura rien. Voilà donc votre délicateſſe ménagée de toutes façons : ſi après cela vous refuſez de préſenter cet ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon eſtime. A quoi ne ſe fût pas réſolu l'amant d'Agathe plutôt que d'encourir la haine de ſon oncle ? Il l'aſſura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Hé-bien ? — Hé-bien elle eſt mauvaiſe. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au théâtre ſous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle paſſe pour être de moi. — Ah, Célicour ! louons le ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non, pas encore, mais j'y ſerai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle eſt déteſtable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je, il faut

ſouſcrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain il vint trouver l'oncle & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne ſe déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoiſſeur, vous expoſer imprudemment : copiez la piéce de votre main, vous en ferez une lecture à nos amis qui ſont d'excellens juges, & s'ils n'en croyent pas le ſuccès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une choſe, c'eſt de l'étudier afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'eſpérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la piéce à ſes amis ; s'ils la trouvent mauvaiſe, il me diſpenſe de la donner.— Ils la trouveront bonne & tant mieux : nous ſerions perdus s'ils la trouvoient mauvaiſe. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant aſſemblés, le Connoiſſeur leur annonça cette piéce comme un prodige,

& ſur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de ſon mieux, & à l'exemple de Fintac, on s'extaſioit à chaque vers, on applaudiſſoit à toutes les ſcenes. A la fin ce furent des acclamations : on y trouvoit la délicateſſe d'Ariſtophane, l'élégance de Plaute, le comique de Térence, & l'on ne ſçavoit quelle piéce de Moliere mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux-eſprits ; mais on ſçavoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût, & il y eut ordre de jouer la piéce. Agathe qui avoit aſſiſté à la lecture avoit applaudi de toutes ſes forces ; il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie, & ſon enthouſiaſme pour l'ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour que vous euſſiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous, & à ces mots elle s'éloigna ſans vouloir

lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la piéce, Fintac couroit de maison en maison disposer les esprits en faveur d'un Poëte naissant qui donnoit de belles espérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoisseur assemble à dîner ses amis. Allons, Messieurs, dit-il, soutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la piéce admirable, vous en avez garanti le succès, il y va de votre honneur. Pour moi, vous sçavez quelle est ma foiblesse : j'ai des entrailles de pere pour tous les talens qui s'élevent, & je sens aussi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoisseur embrasserent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au parterre pour être les témoins plutôt que les instrumens de son triomphe. Ils s'y rendirent en effet; on joua la piéce; elle ne fut point achevée, & le premier

ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le ſpectacle ſe ſoutint, ce pere malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les ſpectateurs à ſecourir ſon enfant. Enfin il le vit expirer, & alors ſuccombant à ſa douleur, il ſe traîna dans ſon carroſſe, confondu, anéanti, & ſe plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un ſiécle ſi barbare. Et où étoit le pauvre Célicour? Hélas! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où ſur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appelloit ſa piéce, chanceler au premier acte, trébucher au ſecond, & tomber au troiſieme. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître &

de

de le montrer au doigt ? Enfin voyant la ſalle vuide & les lumieres éteintes, il prit courage & deſcendit ; mais les foyers, les coridors, l'eſcalier étoient encore pleins ; ſa conſternation le fit remarquer, & il entendoit de tout côté : C'eſt lui ſans doute, oui le voilà, c'eſt lui. Le malheureux ! c'eſt dommage ? il fera mieux une autre fois. Il apperçut dans un coin un groupe d'auteurs ſiflés qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac qui triomphoient de ſa chûte, & qui en le voyant lui tournerent le dos. Accablé de confuſion & de douleur, il ſe rendit chez l'auteur véritable, & ſon premier ſoin fut de demander Agathe : il eut toute la liberté de la voir, car l'oncle s'étoit enfermé dans ſon cabinet. Je vous l'avois prédit : elle eſt tombée & tombée honteuſement, dit Célicour en ſe jettant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe.—Hé quoi tant mieux ! quand votre amant eſt couvert de honte & qu'il ſe

rend pour vous complaire la fable & la risée de tout Paris ! Ah c'en est trop. Non Mademoiselle, il n'est pas temps de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne sçai à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne ! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir ; & ce que j'ai fait pour vous obtenir m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa piece ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler, & de m'obliger au silence. Le ciel m'est témoin que si par impossible son ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire ; il est tombé, j'en supporte la honte, mais c'est un effort de l'amour dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin

de l'irriter encore, qu'il eſt cruel de ſe voir ſifflé pour une autre.—Cruel ! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon pere.—Avec quel air de mépris on voit paſſer un malheureux dont la piece eſt tombée !—Le mépris eſt injuſte, on s'en conſole ; mais l'orgueilleuſe pitié, c'eſt-là ce qui eſt humiliant.—Je crois que vous étiez bien confus en deſcendant l'eſcalier ! avez-vous ſalué les Dames ? — J'aurois voulu m'anéantir.—Pauvre garçon ! & comment oſerez-vous reparoître dans le monde ?—Je n'y paroîtrai je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejetté ſur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien réſolu à mettre mon oncle au pied du mur ? — Très-réſolu, n'en doutez pas. Qu'il ſe décide dès ce ſoir même. S'il me refuſe votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il eſt l'auteur de la piece ſifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant ;

voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient ſi fort. Allez voir mon oncle ; tenez bon, & ſoyez aſſuré que nous ſerons heureux.

Hé-bien, Monſieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoiſſeur ?—Je dis, mon ami, que le public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais conſolez-vous : votre ouvrage vous fait honneur dans l'eſprit des gens de goût.—Qu'appellez-vous mon ouvrage ? c'eſt bien le vôtre.—Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous eſt bien facile de vous modérer, Monſieur, vous qui vous êtes ſauvé prudemment de la chûte de votre piéce ; mais moi qu'elle écraſe.—Ah ne croyez point qu'une pareille chûte vous faſſe tort. Les gens éclairés ont vu dans cet ouvrage des choſes qui annoncent le talent.—Non, Monſieur, je ne me flatte point, la piece eſt mauvaiſe : j'ai acquis le droit d'en parler avec franchiſe, &

tout le monde eſt du même avis. Si elle avoit eu un plein ſuccès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous; ſi elle avoit eu un demi revers, je l'aurois pris ſur mon compte; mais un déſaſtre auſſi accablant eſt au-deſſus de mes forces, & je vous prie de vous en charger.—Moi, mon enfant! moi ſur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une conſidération qui eſt l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'eſpérance de ma vieilleſſe! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaiſance? vous ſçavez combien il m'en a coûté. — Je ſçais tout ce que je vous dois; mais mon cher Célicour vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches, & il ne faut qu'un ſuccès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié ſoutenez-le avec conſtance, je vous en conjures les larmes aux yeux. — J'y conſens, Monſieur, mais je ſens trop les conſéquences

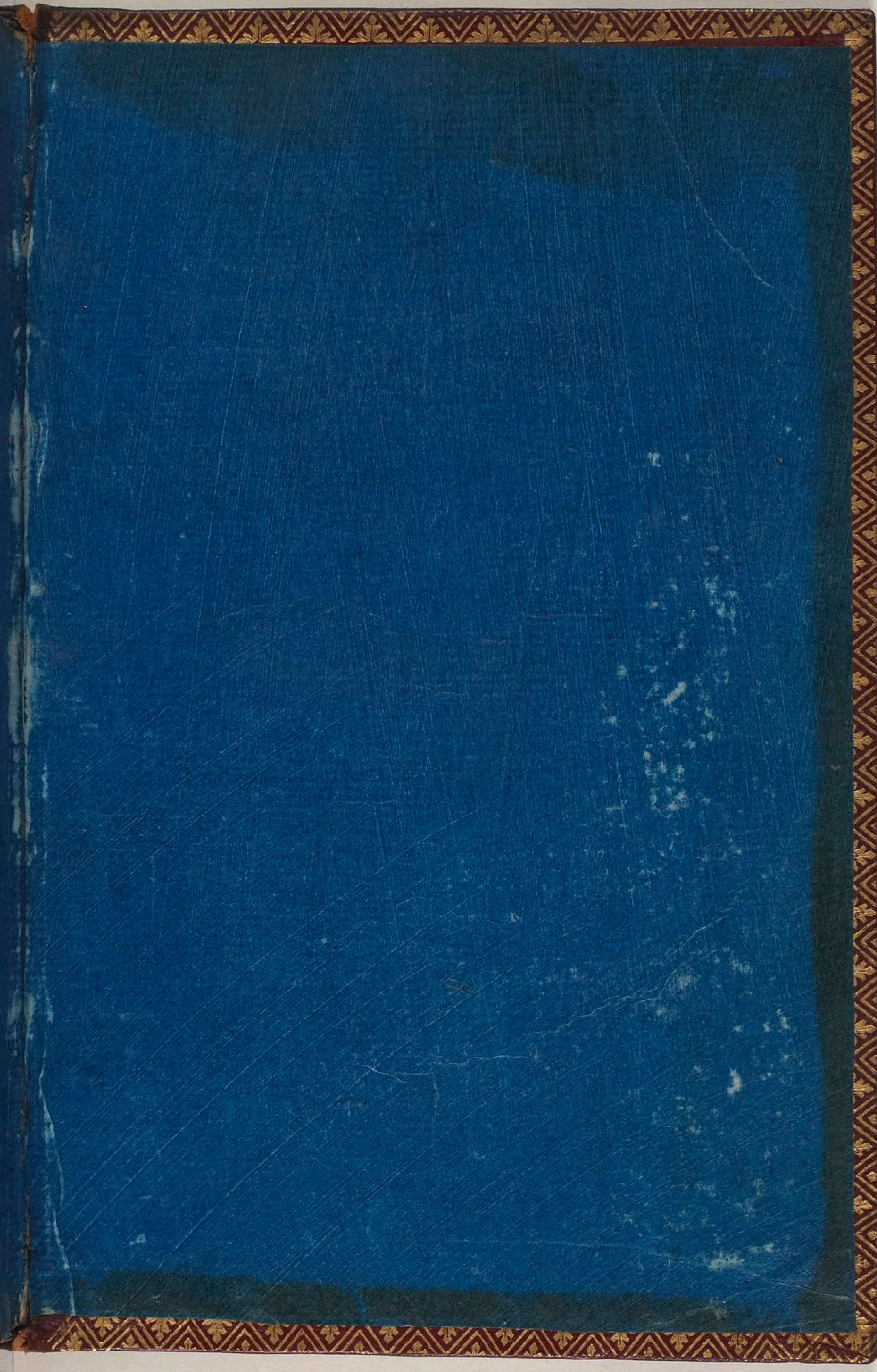
d'un premier début pour m'exposer au préjugé qu'il laisse. Je renonce au théâtre, à la poësie, aux belles-lettres. — Oui, c'est bien fait : il y a pour un jeune homme de votre âge tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monsieur, & il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende ; qu'exigez-vous ? — La main de votre niéce. — La main d'Agathe ! — Oui, je l'adore, & c'est elle qui, pour vous plaire, m'a fait consentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma niéce est de la confidence ? — Oui, Monsieur. — Ah ! son étourderie aura peut-être.... Hola ! quelqu'un : vîte, ma niéce, qu'elle vienne. — Rassurez-vous : Agathe est moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah ! vous me faites trembler..... Ma chere Agathe, tu sçais ce qui se passe & le malheur qui vient d'arriver. — Oui, mon oncle. — As-tu révélé ce fatal secret à personne ? — A personne au monde. — Y puis-je bien

compter ?—Oui, je vous le jure.—Hé-bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois : je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime ; il renonce, par amitié pour moi, au théâtre, à la poësie, aux lettres, & je lui dois votre main pour prix d'un si grand sacrifice. Il est trop payé, s'écria Célicour en saisissant la main d'Agathe. J'épouse un auteur malheureux, dit-elle en souriant, mais je me charge de le consoler de son infortune : le pis aller est qu'on lui refuse de l'esprit, & tant d'honnêtes gens s'en passent ! Or çà mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte ; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoisseur ? vous en seriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet-de-chambre affidé de son oncle. Ah Monsieur, dit-il tout essoufflé, vos amis ! vos bons amis !—Hé-bien, Clément ?—J'étois au parterre ; ils y étoient tous.—Je le sçais

bien. Ont-ils applaudi ?—Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vû avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé si ces gens-là rentrent chez vous. Ah les lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes livres & romps tout commerce avec les gens de lettres. Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle ; & à l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.

Fin du Tome second.







CONTES MORAUX

TOM II